This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

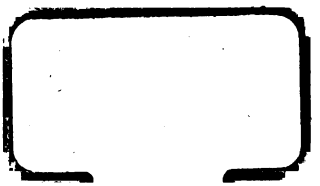
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579593 4

1. Fables, French
2. Poetry, French



Fr 841 Bourquin X10281
Fables WITHDRAWN

KEEP THIS BOOK CLEAN
DO NOT TURN DOWN THE LEAVES
Borrowers finding this book pencil-marked, written upon, mutilated or unwarrantably defaced, are expected to report it to the librarian

FABLES

AUTRES OUVRAGES DE L'AUTEUR

Les grands Naturalistes français au commencement du XIXe siècle. Lamarck, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, Blainville. 1 vol. in-8°, épuisé.

La Perruche du Philosophe Kant. In-12, épuisé.

Monsieur Lesage, ou *Entretiens d'un Instituteur avec ses Élèves sur les Animaux utiles et sur l'Hygiène.* 22 gravures dans le texte. Nouvelle édition. Prix, cartonné, 1 fr.

L'introduction de cet ouvrage dans les établissements d'instruction publique est autorisée par décision de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 27 juillet 1861.

Petit livre de morale en préceptes et en exemples. Nouvelle édition. Cartonné, 30 c.

La Science à l'école. Le Règne animal. Broché, 1f 25.

Sourds-muets et aveugles, (publié sous le pseudonyme Louis Ybert.) Broché, 70 centimes.

Grammaire française analytique. Broché, 80 centimes

Soyez bons pour les animaux, petits contes traduits ou imités de l'allemand. Broché, 75 centimes.

Les Bons cœurs. Broché, 50 centimes.

Contes d'un vieux cousin. Broché, 50 centimes.

Lectures enfantines, par un ancien magistrat. Cartonné, 30 centimes.

Petite histoire sainte rédigée pour l'enseignement primaire. Nouvelle édition. Cartonné, 30 centimes.

FABLES

PAR

L. A. BOURGUIN

Membre de la Société philotechnique, de l'Académie de Reims

CINQUIÈME ÉDITION

La fable sait mêler, par une heureuse adresse,
Les fleurs de l'enjoûment aux fruits de la sagesse.

PARIS
ÉLIE GAUGUET, ÉDITEUR
36, RUE DE SEINE, 36

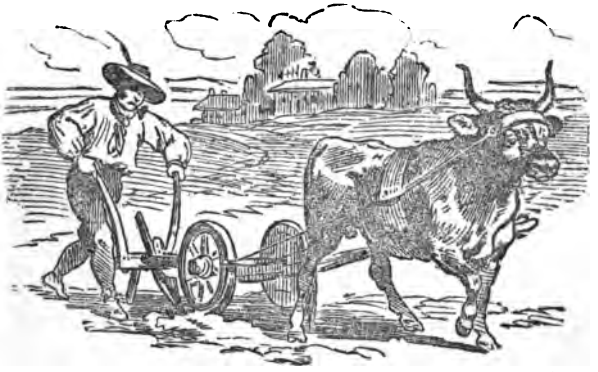
1878

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
621771A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1932 L

Ft
841
B66

G-amen

LIVRE I



Fais de tes animaux un usage opportun
Et mesure la charge aux forces de chacun.

TRANSFER FROM C.C.
SEP 1932

X 10281

PROLOGUE

DU LIVRE I

Il est une Muse ingénue
Qui, née en de lointains climats,
Sous le beau ciel de France aime à porter ses pas.
Plus d'un cœur sympathique y fête sa venue.
Elle ne chante pas d'une éclatante voix
Les hauts faits des guerriers et les malheurs des rois ;
Plus simple en ses récits, conteuse familière,
Elle prête un langage aux divers animaux ;
Elle peint leurs instincts, leurs mœurs, ample matière,
Sourit à leurs plaisirs, s'attendrit sur leurs maux,
Nous montre les uns bons, simples, justes ; les autres
Cruels, astucieux, pervers ;
Elle esquisse enfin leurs travers,
Qui ressemblent assez aux nôtres.
L'enfant au cœur naïf, le vieillard plein de jours,

D'une oreille attentive écoutent ses discours ;
Car elle y sait mêler, par une heureuse adresse,
Les fleurs de l'enjoûment aux fruits de la sagesse.
Plusieurs, en répétant ses récits parmi nous,
En ont su conserver la finesse et la grâce.
De leurs brillants succès mon cœur n'est point jaloux ;
Mais, de la Muse aussi de loin suivant la trace,
J'ai ramassé dans le chemin
Quelques fleurs, quelques fruits échappés de sa main ;
Je viens vous les offrir, lecteur, et ne demande
Qu'un sourire indulgent, pour prix de mon offrande.

CASE

FABLES

LIVRE I

I. LE COQ ET LE PAON.

Un paon, dans une basse-cour,
A la poule disait un jour :
« De quel air arrogant ce coq porte sa tête !
Comme en maître il marche et s'arrête !
Comme il se dresse et bat ses flancs !
Quels regards, quels cris insolents !
Avec quel despotisme il force tes égales
A suivre tous ses pas, comme d'humbles vassales !
Nul n'en peut approcher sans éprouver son choc.
Et l'homme cependant, voilà ce qui me blesse,
Ne dit jamais : orgueilleux comme un coq,
Orgueilleux comme un paon, répète-t-il sans cesse.
— C'est qu'on est glorieux de plus d'une façon,
Dit la poule, et l'homme a raison :
Le coq est à bon droit fier de sa vigilance ;
C'est lui qui de l'aurore annonce le retour,
C'est lui qui le premier sur l'ennemi s'élance,
Quand les objets de son amour

Sont menacés ; mais toi, sans vigueur, sans courage,
Vain ornement de basse-cour,
Tu n'es fier que de ton plumage. »

II. LA JEUNE FILLE ET LE PIGEON.

Voulant former, dès le jeune âge,
Sa fillette aux soins du ménage,
Une mère dit : « Louison,
Tu vas étouffer ce pigeon,
Le plumer, le mettre à la broche. »
Louise est prise d'un frisson ;
Pourtant docile elle s'approche
Et dans ses mains reçoit l'oiseau.
Mais il est si blanc et si beau !
Mais, sous le doigt qui le comprime,
Le petit cœur de la victime
Bat si fort ! « O pauvre innocent,
Puisqu'il le faut... » Elle se sent
Défaillir. Le pigeon profite
De son trouble et fuit au plus vite.
Louise a des pleurs dans les yeux ;
Mais, loin de prendre un ton sévère,
« Viens m'embrasser, lui dit la mère ;
L'oiseau s'est envolé pour aller dans les cieux
Dire qu'il est encor de bons cœurs sur la terre. »

III. L'OIE ET LE COQ.

Près d'une mare infecte, une oie
Disait, en se gonflant d'une orgueilleuse joie :
« Sous la voûte des cieux est-il un animal
Que la nature à mon égal
Ait comblé de ses dons ? Les autres en partage
Ont un seul élément, l'eau, la terre ou les airs ;
Pour moi, réunissant leurs attributs divers,
Je marche, je vole, je nage. »
Disant ces mots, elle se dandinait,
Se rengorgeait, se pavanait
Et se donnait un port de reine.
Un vieux coq l'entendit : « Ne fais pas tant la vaine,
Ma commère, dit-il ; toi qui, d'un ton si fier,
Proclames tes talents, essaye un peu dans l'air
De suivre l'hirondelle, ou le chien dans la plaine,
Ou la carpe qui fuit sous l'humide cristal.
Mais ce serait perdre ta peine :
Tu marches mal, nages mal, voles mal,
Et l'on te sifflerait dans ton triple domaine,
Toi qui des éléments te crois la souveraine. »

Savoir un peu de tout n'est rien ;
Il vaut mieux savoir peu, mais bien.

IV. ANACHARSIS ET MYSON.

Le sage Anacharsis, dit-on,
Un jour d'un hameau grec en traversant la rue,
Aperçut le sage Myson
Occupé devant sa maison
A raccommoder sa charrue.
On était alors en été.
Le Scythe, s'étant arrêté,
Lui dit : « A quoi bon cet ouvrage ?
Ce n'est pas à présent le temps de labourer.
— Non, lui répondit l'autre sage,
C'est celui de s'y préparer. »

V. LES DEUX TASSES.

Ce matin, dans mon buffet,
J'entendis un bruit étrange,
Semblable à celui que fait
De la vaisselle qu'on range ;
Curieux de savoir la cause de ce fait,
Je m'approchai, prêtant l'oreille.
Ma gouvernante avait, par mégarde, la veille,
Côte à côte sur un rayon,
Placé deux tasses du Japon,

Égales en hauteur et de forme pareille,
Mais dont l'une était simple, et l'autre avait son bord
Orné d'un large cercle d'or.
De son splendide éclat celle-ci toute fière,
Sur sa soucoupe en se carrant,
A l'autre ainsi parlait : « Vous pourriez-bien, ma chère,
Vous tenir à distance et garder votre rang :
Descendez vers vos sœurs qui sont sur l'autre planche.
— Mes sœurs ?... L'une d'elles, c'est toi,
Lui répondit la tasse blanche :
Faites au même tour, nous avons même emploi.
Sur un bord sans éclat si mon anse s'attache,
C'est que ma forme est pure et mon émail sans tache.
Tu sortis du fourneau moins parfaite que moi ;
L'artiste qui t'a réparée
A pu dissimuler, sous l'or de ses pinceaux,
Ton contour moins heureux, ta blancheur altérée ;
Mais il ne t'a si bien dorée
Qu'afin de cacher tes défauts. »

Ainsi s'enorgueillit de sa riche parure
La femme sans attraits, sans talents, sans tournure ;
Mais celle qui possède esprit, grâce, beauté,
Puise un charme de plus dans sa simplicité.

VI. LE CHEVAL DE L'ARABE.

Près du feu d'un bivac, drapés dans leurs manteaux,
Un cheik, un officier, causaient de leurs chevaux,

— Entretien favori de nos guerriers d'Afrique. —
« Le mien, dit le Français, est vif, souple, énergique ;
Il ne craint ni le feu, ni le fer, ni l'airain.
Mais, malgré son ardeur, il obéit au frein,
Et dans plus d'un combat il m'a sauvé la vie.
De tous mes compagnons il excite l'envie ;
J'en suis fier ; et pourtant combien
Ton coursier, brave cheik, l'emporte sur le mien !
Tu dis un mot, il part prompt comme la tempête ;
Tu dis un autre mot, frémissant il s'arrête ;
Ta lance ou ton fusil tombent-ils en chemin,
De lui-même il baisse la tête,
De ses dents saisit l'arme, et la rend à ta main.
— Ajoute encor ceci, dit le chef africain :
Si par les hommes de ta suite
Ton cheval, tout le jour, n'était pas surveillé,
A quelque pieu, le soir, s'il n'était pas lié,
Bientôt dans le désert il aurait pris la fuite.
Le mien, près de la tente où je suis endormi,
Erre, toute la nuit, sans licou, sans entrave :
C'est que de ton cheval tu n'as fait qu'un esclave,
Moi, du mien j'ai fait un ami. »

VII. LE MOUCHERON ET LE TAUREAU.

Au front d'un taureau puissant
Se posant,
Un moucheron dit : « Pardonne :

Je vais bien t'importuner,
Te gêner
Par le poids de ma personne. »

Le taureau, bon diable au fond,
Lui répond :
« Reste ou va-t'en, prends tes aises :
Je ne te sens pas sur moi,
Non, ma foi,
Tant, joli mignon, tu pèses. »

Tel un sot, tête à l'évent,
Fait souvent
Plus d'embarras qu'un monarque ;
Mais il se tourmente en vain,
Pauvre nain,
Nul, hélas ! ne le remarque.

VIII. LA SAUGE ET LE THÉ.

On m'a conté qu'autrefois,
Au cap de Bonne-Espérance,
Un baril de thé chinois,
Qu'on expédiait en France,
Fut mis à la douane en la même balance
Qu'une caisse de sauge, herbe de nos climats,
Dont à la Chine on fait grand cas.

Or, tandis qu'on pèse et qu'on jauge,
Que commis et marchands discutent les valours,
Le thé, s'adressant à la sauge,
Lui dit, dans la langue des fleurs :
« Où vas-tu, d'où viens-tu, voisine ?
— Je viens de France et vais en Chine.
On me méprise en mon pays,
Mais là-bas on connaît mon prix :
Délices des gourmets et chère à la science,
J'inspire au Chinois la gaîté,
Et, s'il est languissant, je lui rends la santé.
— Bon voyage donc, bonne chance,
Lui répondit le thé qui, crû dans le jardin
D'un docte et sage mandarin,
En conservait encor sous sa feuille flétrie
Un parfum de philosophie ;
Moi, je vais en Europe ; il est assez plaisant
Que l'un et l'autre ainsi nous changions de patrie.
Ainsi va le monde à présent :
Tout ce qui vient de loin passe pour un prodige,
Et, par un caprice fatal,
On laisse à l'écart, on néglige
Ce qui vient du pays natal. »

Ce thé, pour un Chinois, ne raisonnait pas mal.

IX. LE ROUGE-GORGE.

Comme un linceul jeté sur la vaste étendue,
La neige au loin couvrait les guérets attristés ;

Le vent glacé du nord sifflait sa note aiguë,
Et des hauts peupliers les rameaux tourmentés
Se lamentaient dans l'avenue.
Près d'un feu pétillant assis dans mon fauteuil,
De ma chambre bien close insultant à la bise,
Je tournais mes regards vers la nature en deuil.
Tout à coup je vois, ô surprise !
Un pauvre rouge-gorge, inquiet, agité,
Qui, de l'aile et du bec frappant à ma fenêtre,
Implore l'hospitalité.
J'ouvre aussitôt ; l'oiseau, qui semble me connaître,
Vers moi s'élance et, comme un suppliant,
Tombe à mes pieds ; je le ramasse
De froid à demi mort, de frayeur tressaillant,
Et, pour le réchauffer, dans mon sein je le place ;
Puis, ouvrant un buffet, j'émiette un peu de pain,
Que l'oiseau rassuré vient manger dans ma main.
Autour de mes serins le voilà qui voltige.
« Perche-toi sur mon doigt, petit méchant, lui dis-je,
(Un poëte connaît la langue des oiseaux ;)
Quand je me promenais, l'été sous ces berceaux,
Pourquoi t'envolais-tu sans cesse à mon approche ?
Vingt fois je t'appelai, toujours tu t'es enfui ;
Pourtant, je te le jure, alors comme aujourd'hui,
Je n'avais nul dessein de te mettre à la broche.
— Ah ! dit l'oiseau, pas de reproche !
Sur la branche, sur le gazon,
Quand je trouvais ma nourriture,
J'avais horreur de ta prison,
Et la mort me semblait moins dure ;
Mais la faim, la faim que j'endure

Dans mon état de liberté,
Me force à changer de langage,
Et me fait à la mort préférer l'esclavage. »

Indépendance et Pauvreté
Ne font pas souvent bon ménage.

X. LES CHÈVRES ET JUPITER.

Tous vos discours, monsieur, sont ici superflus :
En esprit, en raison, en talents, en vertus,
Notre sexe n'est point inférieur au vôtre ;
Dieu n'a pas soumis l'un à l'autre.
Vos lois l'ont fait, c'est un abus :
Nous pourrions comme vous, et mieux que vous peut-être,
Commander dans les camps, prendre place au sénat,
Être professeur, avocat,
Juge, préfet, médecin, prêtre ;
Des femmes ont tenu les rênes de l'État
En Espagne, en Russie, en Suède, en Angleterre,
Et leurs noms glorieux brillent avec éclat
Entre ceux des rois de la terre ;
Quand Charles sept fuyait, Jeanne d'Arc au combat
Marcha la première, et la France
A la main d'une femme a dû sa délivrance.

Et combien d'entre nous, prenant un noble essor
Vers la gloire qu'on nous dénie,
Ont cultivé les arts, les lettres, l'harmonie,
Manié les pinceaux, touché la lyre d'or,
Et mesuré les cieux au compas d'Uranie.
Qui porte en ce moment le sceptre du génie ?
C'est une femme ! Et vous voulez encor,
Vous arrogeant, messieurs, un pouvoir sans partage,
Nous retenir dans l'esclavage !
Vous voulez abaisser, ravaler notre sort
A bercer des marmots, à soigner un ménage !
Où donc est votre droit ? Où ?... dans un bras plus fort !
Droit brutal, tyrannie absurde, manifeste,
Contre laquelle je proteste.

— Madame, permettez qu'à ce raisonnement,
Qu'en plus d'un point d'ailleurs je crois fort soutenable,
Je réponde par une fable.
Elle est courte, et j'aurai fini dans un moment :

Les chèvres, autrefois de cornes dépourvues,
S'adressèrent à Jupiter :
« Daigne entendre nos vœux, puissant maître des nues,
Daigne parer nos têtes nues
De ce noble ornement dont le bouc est si fier.
L'orgueilleux nous traite en vassales ;
Dieu propice, arme aussi nos fronts,
Et nous marcherons ses égales,
Et nous braverons ses affronts. »
Jupiter exauça leur prière importune,
Mais il leur accorda deux faveurs au lieu d'une :

Aux cornes il joignit le ridicule don
D'une longue barbe au menton.
Et les chèvres, toutes honteuses,
Crièrent de nouveau : « Jupiter, dieu clément,
Ne nous inflige pas un si dur châtiment :
Délivre nos mentons de ces barbes hideuses,
Reprends nos cornes à ce prix. »
Mais le dieu cette fois resta sourd à leurs cris.

Ma fable vous paraît peut-être impertinente,
Madame ; toutefois, en y réfléchissant,
Au sens moral qu'elle présente
Vous ne trouverez rien qui pour vous soit blessant.
A nous de défricher le champ de la science !
Dans les camps, au forum, la lutte à soutenir !
A nous le triste droit de juger, de punir !
Mais les arts dont le charme embellit l'existence,
Les écrits dont le cœur dicte seul la substance,
C'est votre lot à vous, sachez vous y tenir.
N'ambitionnez plus nos travaux et nos veilles :
Vos yeux y perdraient leur douceur,
Votre teint ses couleurs vermeilles,
Votre voix son timbre enchanteur.
Il vous faudrait enfin, pour marcher sur nos traces,
Jeter dans le sentier la couronne des Grâces...
Oh ! n'en faites pas l'abandon !
Elle vous sied trop bien, madame :
Vous êtes femme, restez femme,
Ou gare la barbe au menton !

XI. LE CHEVAL ET LE CHAMEAU.

Un cavalier français, dans un jour de bataille,
Tomba sous les coups d'un Bédouin ;
Son cheval, s'emportant au bruit de la mitraille,
Dans le désert s'enfuit au loin.
Or, la veille de la mêlée,
Un chameau, profitant des ombres de la nuit,
Du campement arabe était parti sans bruit.
Le hasard les poussa vers la même vallée.
D'abord, à l'aspect du chameau,
Le cheval, débarqué nouveau,
Tressaille ; mais bientôt il reprend confiance :
D'un animal féroce un chameau n'a pas l'air ;
Il fait un pas vers lui, l'autre aussitôt s'avance,
Les voilà bons amis : dans le fond d'un désert
On a bientôt fait connaissance.
De craintif qu'il était devenu familier,
Le cheval dit au dromadaire :
« Qui diable t'a bâti de la sorte, mon frère ?
Comme en toi tout est singulier !
Ce cou si long, ce pied difforme,
Et surtout cette bosse énorme !
Je ne veux pas t'humilier,
A la tienne pourtant compare ma figure :
Vois ce poitrail, cette encolure,
Ces crins flottants, cet œil guerrier,
Et cette noble et vive allure.
— Ami, je me plaindrais à tort de la nature,

Répondit gravement l'animal africain ;
Avançons toutefois : la nuit peut nous surprendre,
Ce sol est aride, et j'ai faim.
Vois-tu ce bois là-bas ? Tâchons de nous y rendre. »

Pour arriver au bois, il fallait traverser
De sable une brûlante plaine,
Où le chameau marchait sans peine,
Son pied large et fourchu l'empêchant d'enfoncer ;
Mais le pauvre cheval dans la mouvante arène
Entrait jusqu'aux genoux. Épuisé, hors d'haleine,
Il s'en tire à la fin, et suit son compagnon.
Les voici dans le bois. Mais là, pas de fourrage ;
Pour le chameau léger dommage :
Grâce à son cou flexible et long,
Des arbres élevés il atteint le feuillage ;
Tandis que le cheval, triste et le front penché,
Maudissant cette terre avare,
Ne trouve qu'avec peine une herbe courte et rare,
Qui croît comme à regret sur ce sol desséché.

« Ma structure tantôt te paraissait bizarre,
Dit enfin le chameau, quand il eut bien brouté ;
Mais tu vois qu'au désert, par ma race habité,
A la tienne elle est préférable :
Mes pieds, que tu trouvais grossiers,
Sont faits pour marcher sur le sable ;
Mon cou me fait atteindre aux feuilles des palmiers ;
Ma bosse, à tes yeux méprisable,
Est comme un bât, qui m'aide à porter les fardeaux

Dont les hommes chargent mon dos.
Je dois donc, tu le vois, bénir la Providence
Des dons que tu blâmais avec tant d'imprudence,
Ami, quand tu seras en pays étranger,
Examine avant de juger. »

XII. LE CHIEN FAVORI.

Mon père, daigne m'apprendre,
Dit un jeune chien danois,
Comment Mops a pu s'y prendre
Pour captiver à la fois
Maître, enfants, valets, maîtresse ?
Chacun l'aime et le caresse,
Pour lui sont les meilleurs os,
Et pourtant, tu le sais, Mops n'est point un héros :
Il ne pourrait, comme Cerbère,
Gardien vigilant de la cour,
L'œil ouvert la nuit et le jour,
Écarter par ses cris le voleur téméraire ;
Il n'irait pas, comme Médor,
La queue en mouvement, le nez rasant la terre,
Éventer le coq de bruyère
Ou trahir la perdrix qui va prendre l'essor ;
Saurait-il, comme toi, suivre un cerf à la trace ?
Oserait-il, comme Moufflard,
Au fond d'un noir terrier combattre le renard,
Ou, comme Fox, donner la chasse

Au loup qui vient dans l'ombre assaillir le troupeau ?
Non, non, Mops craint trop pour sa peau.
Pourtant, et ce point m'embarrasse,
Plus que tout autre il est chéri,
De toute la maison c'est le chien favori.
Explique-moi cela, de grâce.
— De la faveur de Mops je ne suis pas surpris,
Répond le vieux danois, observateur sagace ;
De son adresse elle est le prix.
Son secret n'est pas difficile,
Et, comme il te peut être utile,
Je vais te l'apprendre en deux mots :
Mops n'a jamais mordu personne,
Il donne la patte à propos.

Pour qui veut parvenir cette méthode est bonne.

XIII. LES FURIES.

Pluton disait un jour au messager des dieux :
« La vieillesse engourdit le bras de mes Furies ;
J'entends plus rarement l'écho des sombres lieux
Répéter les cris odieux
Des ombres, sous leurs fouets sanglantes et meurtries.
Je veux sans plus tarder y mettre ordre : il le faut,
Ou mon sceptre, aux méchants jadis si redoutable,
Bientôt leur servirait de risée et de fable :
Cherche-moi donc, Mercure, au monde de là-haut,

Trois femmes au cœur dur, haineux, inexorable,
Pour remplacer Mégère et ses sœurs. — Avant peu,
Tu les auras, Pluton, j'ose en répondre ; adieu. »

A quelques jours de là, Junon dans l'Empyrée
Disait : « Ne vois-tu pas, Iris,
Quels regards insultants lance sur moi Cypris ?
Elle se vante d'être en tous lieux adorée :
A l'en croire, les cœurs de notre sexe entier
Aux flèches de son fils sont livrés sans défense.
Répondons par des faits à ce langage altier !
Brisons, il en est temps, un orgueil qui m'offense !
Tu vas descendre, Iris, au terrestre séjour ;
Tâche d'y trouver trois mortelles
Dont les chastes cœurs à l'amour
Se soient toujours montrés rebelles.
J'en ferai trois nymphes nouvelles ;
Pourquoi n'aurais-je pas mes Grâces à mon tour ?
Je veux ceindre leurs fronts de roses éternelles
Et, pour narguer Cypris, les admettre à ma cour. »

A peine elle a parlé que du haut de la nue,
Sur l'arc aux sept couleurs, Iris est descendue.
Elle parcourt la terre, et du monde habité
Pas un coin qui ne soit par elle visité.
Enfin, découragée, aux cieux elle remonte.
« Tu reviens seule, Iris ! O siècle impur ! ô honte !
— Déesse, dit Iris, j'avais pourtant trouvé
Trois vierges au cœur éprouvé :
De peur de se laisser surprendre

Aux artifices de l'amour,
Elles avaient banni sans regret, sans retour,
Et l'amitié trop vive, et la pitié trop tendre ;
Elles n'avaient jamais caressé d'un regard
Aimable enfant ou bon vieillard,
Tant leur pudeur était austère !
J'allais donc, ô Junon, les ravir à la terre ;
Mais il était trop tard, et pour un autre emploi
Mercure au ténébreux empire
Avait ordre de les conduire.
— Un autre emploi !... De grâce, Iris, explique-toi :
Et qu'a besoin Pluton de mes vierges chéries ?
Qu'en veut-il faire ? — Des Furies. »

La bonne Iris tomba dans une étrange erreur,
Sans doute par excès de zèle.
Soyons plus clairvoyants : ne prenons pas, comme elle,
L'insensibilité, la dureté du cœur,
Pour l'aimable vertu, pour la sainte pudeur.

XIV. L'ARBRE FEUILLU.

Ce pêcher qui sur le treillage
En éventail étend ses bras,
Est couvert du plus beau feuillage ;
Mais du fruit, n'en porte-t-il pas ?

— Luxe n'est pas toujours richesse,
Et trop grand étalage nuit :

Beaucoup de mots, peu de sagesse,
Beaucoup de feuilles, peu de fruit.

XV. L'ÉPI STÉRILE, LE TONNEAU VIDE.

Tandis que ces épis, qu'on coupera bientôt,
Inclinent le front vers la terre,
D'où vient que celui-ci s'élève encor si haut ?
— C'est qu'il n'a pas de grain dans sa tête légère.

Ce tonneau qu'au pressoir le vigneron conduit,
En le poussant d'un pied rapide,
Pourquoi donc fait-il tant de bruit ?
— Mon bon ami, c'est qu'il est vide.

Par un ton hautain, suffisant,
Par un babil étourdissant,
L'ignorance se manifeste,
Mais le vrai savoir est modeste.

XVI. LE PINSON ET LA BREBIS.

Autour d'une brebis un pinson voltigeant
Cherchait à s'emparer de quelques brins de laine,
Pour en feutrer le nid que, d'un soin diligent,
Il construisait sur un vieux chêne.

Mais, en sautant sur le gazon,
La brebis impatientée
Évitait son atteinte. « Eh quoi ! dit le pinson,
Toi qui pour ta douceur en tous lieux es vantée,
Envers un pauvre oiseau qui ne veut qu'un flocon,
Voudrais-tu te montrer avare,
Quand le berger de ta toison
Sans contrainte à son gré te dépouille et s'empare ?
D'où vient cela ? » La brebis lui répond :
« C'est qu'il sait m'enlever ma laine avec adresse :
Je ne sens rien quand on la tond ;
Mais, quand on l'arrache, on me blesse. »

XVII. LA VIPÈRE ET L'ABEILLE.

La perfide vipère et l'abeille paisible
Au suc des mêmes fleurs puisent, chaque matin ;
Mais, suivant leur instinct bienfaisant ou nuisible,
L'une en tire du miel, et l'autre du venin.

Tels on voit des talents ou des dons du génie
Paul faire un bon emploi, Pierre un coupable abus :
L'esprit que l'un distille en noire calomnie,
L'autre en fait le parfum de ses douces vertus.

Aux poisons de l'envie et de la médisance,
De ton cœur, jeune ami, ferme à jamais l'accès ;

Ne puise que du miel aux fleurs de la science,
Et du railleur cruel fuis les honteux succès.

XVIII. LA FERMIÈRE ET SON FILS.

La neige au loin couvre la terre.
Une corbeille en main, dans sa cour solitaire,
La fermière Babet sort, en criant : « Petits,
Venez, petits, petits, petits ! »
Et poules et poulets, du fond de la retraite
Où le froid les tenait blottis,
D'accourir, le coq à leur tête.
Un malheureux moineau, qui sur le bord des toits
Se tenait tout transi, triste et faisant la boule,
Se hâte aussi de descendre à sa voix,
Et, se glissant parmi la foule,
Il prend sa part du menu grain
Que la fermière jette à poignée. Une poule
Voit cet intrus d'un œil chagrin :
De tant d'audace elle s'étonne
Et, dans sa colère gloutonne,
A coups de bec elle éconduit
Le chétif oiseau qui s'enfuit.
« Attends, attends, maudite bête,
Dit l'enfant de Babet, qui jouait dans la cour ;
Battre ainsi ce moineau ! je ne sais qui m'arrête
Que je ne te chasse à mon tour :

A tes moindres besoins quand ma mère qui veille,
Pour toi deux fois par jour vide ici sa corbeille,
Sur ton repas accoutumé
Laisse au moins quelques grains à ce pauvre affamé.
— Bien ! Nicolas, reprit la mère ;
Que je t'embrasse, mon garçon !
Pour la faiblesse et la misère
Conserve ainsi toujours un cœur sensible et bon :
Quand tu succèderas aux travaux de ton père,
A tout ramasser dans ton champ
Garde-toi de montrer un soin trop diligent :
Laisse aux orphelins, à la veuve,
Quelques épis à râteler. »

Cette morale n'est pas neuve,
Mais elle est bonne à rappeler.

XIX. L'HOMME MORDU PAR UN CHIEN.

Renversé, déchiré par un chien furieux,
Un homme gisait dans la rue.
A ses cris la foule accourue
L'entoure, le relève, et maint officieux,
En voyant un sang noir sortir de la blessure,
S'empresse de donner son avis sur la cure.
« Je soutiens, dit l'un d'eux, que le meilleur moyen,
Si l'on veut prévenir la rage, c'est de prendre,
Pour éponger la plaie un morceau de pain tendre,

Et, bien trempé de sang, de le jeter au chien.
— Ah ! dit le patient, que Dieu me soit en aide !
Grand merci du conseil, voisin ; mais, par ma foi !
Si j'employais votre remède,
Tous les chiens du quartier viendraient fondre sur moi. »

Il est certains esprits, amoureux du désordre,
Qui contre tous montrent les dents,
Et font le vil métier d'aboyer et de mordre.
Mépris et honte aux impudents !
Mais applaudir à leur audace,
Mais donner une prime à leur indignité,
C'est vouloir que maint autre, accourant sur leur trace,
Crie et morde, comme eux, par l'exemple excité.

XX. LE PHILOSOPHE ET L'OISEAU.

Fuyant de l'épervier la poursuite cruelle,
Une timide tourterelle
Vint se réfugier, dit-on,
Dans la robe d'un Grec, disciple de Platon.
D'une double frayeur la pauvrette palpite.
Mais lui l'accueille avec bonté,
La réchauffe, la baise et lui dit : « Ma petite,
Le péril est passé, reprends ta liberté.
A ma protection quand l'opprimé se fie,
Je ne le trahis pas, mais je lui tends la main :

Je ferais peu de cas d'une philosophie
Qui ne m'eût pas rendu plus juste et plus humain. »

XXI. ULYSSE.

Admis à partager et le trône et la couche
D'une jeune divinité,
Ulysse, au fond du cœur toujours sombre et farouche,
Refuse l'immortalité.
Dans son exil, rien ne le touche :
Sur un rivage aimé du ciel,
Que pare et que féconde un printemps éternel,
Il regrette la pauvre Ithaque,
Et ses sombres forêts, et ses rocs sourcilleux ;
Laërte, Pénélope et son fils Télémaque,
Sont toujours là, devant ses yeux.
Quittant de Calypso la grotte parfumée,
Seul, au bord de la mer, le héros va s'asseoir :
Là, dans un morne désespoir,
L'âme d'un noir chagrin lentement consumée,
Il regarde les flots, il pleure. Et chaque soir,
Quand il lui faut quitter la plage accoutumée,
« Que ne puis-je, dit-il, oh ! que ne puis-je voir
De mon toit dans les airs s'élever la fumée !
Que ne puis-je de loin voir Ithaque... et mourir !
Oui, quels que soient les maux que contre lui prépare
Du dieu de l'Océan la vengeance barbare,
Ulysse est prêt à tout souffrir ;

En revoyant Ithaque, il consent à mourir. »

Tels étaient ses discours ; mais quand la destinée,
Après vingt ans d'absence, amène la journée
Où le vaisseau d'Alcinoüs
Le dépose endormi dans son île chérie,
Il s'éveille... il regarde... il ne reconnaît plus
Les rochers, ni les bois de sa douce patrie ;
Il se lamente, il se récrie,
Et se croit transporté sur des bords inconnus.

Tel est l'homme : à travers les dangers, les alarmes,
On le voit s'élancer vers quelque but lointain ;
Mais, l'a-t-il une fois atteint,
Ce qu'il désirait tant, pour lui perd tous ses charmes.
Il cherche ailleurs l'objet qui semble l'avoir fui,
Et toujours il le voit reculer devant lui.

XXII. MOT DE CONFUCIUS.

Avec deux compagnons je voyageais un jour,
(Disait Confucius, ce Socrate d'Asie),
L'un était un méchant, âme au vice endurcie ;
L'autre, un homme de bien, pieux et sans détour.
Chacun d'eux fut pour moi comme un maître à son tour.
J'étais bien jeune encor ; mais dans mon cœur novice
Le fruit de leurs leçons n'a pas été perdu :
L'un me fit aimer la vertu,

L'autre me fit haïr le vice.

Ce mot a du charme à mes yeux,
Du sage de la Chine il peint bien le génie ;
Mais n'en concluons pas que des gens vicieux
Tous puissent sans péril hanter la compagnie :
A suivre ses mauvais penchants
Par l'exemple d'autrui la foule est entraînée ;
Seule une âme forte et bien née
Gagne et s'épure encore au contact des méchants.

XXIII. LA TROUVAILLE.

Un voyageur français, qui s'était égaré
Dans les sables de la Lybie,
Brisé par la fatigue et de soif dévoré,
Enfin près de perdre la vie,
Arriva près d'un puits dont le bord entouré
De sycomores, de platanes,
Servait de halte aux caravanes.
Quand il s'y fut désaltéré,
Ne voyant pas de fruits sur les branches voisines,
A terre il chercha des racines ;
Mais voilà que dans l'herbe il trouve, en se baissant,
Un petit sac de cuir ; il le tâte, il y sent
Des dattes, semble-t-il, ou bien des avelines.
« C'est, dit-il, un mince régal,
Et je m'arrangerais d'un repas moins frugal ;

J'en rends grâce pourtant aux puissances divines :
A ventre affamé tout est bon,
Et faute de grives, dit-on,
Il faut se contenter de merles. »
Disant ces mots, du sac il coupa le cordon,
Et, plongeant la main jusqu'au fond,
« Hélas ! s'écria-t-il, ce ne sont que des perles ! »

XXIV. L'AGNEAU NOURRI PAR UNE CHÈVRE.

Un agneau gémissait, ayant perdu sa mère.
Une chèvre eut pitié de sa douleur amère,
Et, fraudant son chevreau de moitié de son lait,
En nourrit le pauvre agnelet.
Devenu grand, dans les montagnes
Il suivait constamment la chèvre et ses compagnes.
« Ami, lui dit un jour un bélier, que fais-tu
Au milieu du troupeau barbu ?
Toi, fils d'une plus noble race,
Toi, d'une chèvre ainsi toujours suivre la trace !
Si tu m'en crois, tu rejoindras,
Nos pareils qui paissent là-bas.
— Moi, dit l'agneau, que j'abandonne,
Sottement orgueilleux, cette chèvre si bonne !
Elle qui, pour fournir à mes premiers besoins,
M'admit à partager le lait de sa mamelle :
Ah ! d'une tendre mère elle eut pour moi les soins,
Comment n'aurais-je pas le cœur d'un fils pour elle ?

XXV. L'ARBRE ET LE VENT.

O vent, épargne-moi, porte ailleurs ta colère.
Grâce ! je suis si jeune encor,
Ma tige à peine a pris l'essor ;
Attaque-toi plutôt à ce pin séculaire.
— T'épargner ! Non, jeune arbre ; à mon souffle puissant
Tu devras et force et souplesse :
Ma rigueur sert mieux ta faiblesse
Que la molle douceur du zéphir caressant.

Sous une image poétique,
L'arbre, c'est le talent ; le vent, c'est la critique.

ÉPILOGUE

Laboureur, le jour baisse, il faut rentrer ton soc ;
Demain, tu reprendras l'ouvrage au chant du coq.

LIVRE II

Prends soin des animaux qui te sont confiés,
Puisqu'ils meurent, hélas! quand ils sont oubliés.

PROLOGUE

DU LIVRE II

L'AMI DES BÊTES.

Je suis l'ami des animaux,
Pour être aimé d'eux, je les aime :
Sont-ils gais, je suis gai moi-même ;
Souffrent-ils, je ressens leurs maux.

Quand un char reste dans l'ornière,
Tout en gourmandant le brutal
Qui frappe son pauvre cheval,
Je pousse avec lui par derrière.

J'aime à te flatter de la main,
Bonne vache à l'œil sympathique .
Tu fus, suivant la fable antique,
La nourrice du genre humain ;

Tu l'es toujours : quand, à la ferme,
Avec des soins affectueux
On te trait, le lait onctueux
Du pis gonflé coule sans terme.

Dans ton troupeau, dis-je au berger,
Veille à maintenir le bon ordre,
Sans permettre à ton chien de mordre
La brebis qu'il doit protéger.

Prenant d'office ta défense,
Humble âne, objet de nos mépris,
Vrai philosophe en habit gris,
Qui souffres les coups et l'offense,

J'ai fait rougir plus d'une fois
Le rustre qui, sur ton échine,
Au poids d'un lourd sac de farine
De son corps ajoutait le poids.

Sur le seuil d'un manoir champêtre
Un dogue aboie à tout venant ;
J'approche, il se tait, devinant
Que je viens dîner chez son maître.

Dans un bois trotte Jean lapin,
Il me voit, reconnaît sans peine
Un cousin du bon La Fontaine,
Et gambade en paix sur le thym.

Vers les prés si je m'achemine,
Je m'en vais caresser les bœufs,
Qui, sur moi fixant leurs grands yeux,
Me font leur plus aimable mine.

Les petits oiseaux dans leurs nids,
Bouvreuils, pinsons, bergeronnettes,
Me disent, dans leurs chansonnettes :
Que nos protecteurs soient bénis !

Dans la bruyère aux fleurs vermeilles,
J'ai cueilli ces vers ; à leur tour,
Sur tous les buissons d'alentour,
Butinaient mes sœurs, les abeilles.

Je suis l'ami des animaux ;
Pour être aimé d'eux, je les aime :
Sont-ils gais, je suis gai moi-même ;
Souffrent-ils, je ressens leurs maux.

ENVOI DE LA PIÈCE QUI PRÉCÈDE

A MONSIEUR ET MADAME BATAILLARD.

Pauvreté mérite indulgence :
Mes hôtes bien-aimés de Saint-Germain du Pert
Accueilleront, d'un cœur en bienveillance expert,
Ces vers, faible tribut de ma reconnaissance.

LIVRE II

I. LA GIRAFE ET L'ÉLÉPHANT.

Je visitais un jour, dans le Jardin des Plantes,
La superbe girafe et le grave éléphant.
De l'une j'admirais les formes imposantes,
L'air noble et le maintien séant ;
De l'autre, le front calme et la démarche sage.
Tous deux se récréaient au soleil du printemps ;
Et, n'étant séparés que d'un simple grillage,
Ils causaient pour passer le temps.
Or, voici le discours que la fière sultane,
Du haut de sa grandeur, tenait à son voisin,
Tandis que du bout de ma canne
De ses traits, à mes pieds, j'esquissais le dessin :
« Que le peuple français est un peuple frivole !
Un enfant dans ses goûts est plus constant que lui :
Tel en obtient à peine un regard aujourd'hui,
Qui la veille était son idole.
Je me souviens encor du jour où dans Paris
Je fis ma triomphale entrée ;

Quels applaudissements ! quelle foule ! quels cris !
D'un pas majestueux je marchais, décorée
D'une housse à frange dorée,
Tandis qu'à mon aspect tout ce peuple surpris,
A ma droite, à ma gauche, et devant et derrière,
Se pressait, s'agitait comme une fourmilière.
J'en vis même grimpés jusqu'au faîte des toits.
Ainsi je m'avançais vers le palais des rois ;
Car je fus tout d'abord à la cour présentée,
Puis des ambassadeurs et des grands visitée.
Que te dirai-je, enfin ? pendant plus de trois mois,
Peinte sur tous les murs, au théâtre chantée,
Par les corps savants invitée,
A la mode dictant des lois,
Je fus avec transport accueillie et fêtée.
Quel contraste bizarre, ô mon cher éléphant !
Tu vois comme ce peuple à présent me néglige.
Vers ma personne encor si quelqu'un se dirige,
C'est quelque sot conscrit, quelque bonne d'enfant,
Ou, comme en ce moment, un badaud de province. »
(De moi l'orgueilleuse parlait,
Nul autre ne la contemplait,
Et d'ailleurs, je l'avoue, à ma mine assez mince,
Jamais un étranger ne m'a pris pour un prince.)
Le plus sage des animaux,
D'un ton sentencieux, lui répond en ces mots :
« Tu regrettes en vain la faveur populaire,
La foule ailleurs porte ses pas.
On te voit volontiers, mais on ne revient pas.
C'est que la nouveauté n'a qu'un moment pour plaire.
Un bramine autrefois, dans les Indes, m'apprit

Que sans les talents, sans l'esprit,
La beauté peut être admirée,
Mais que toujours son règne est de courte durée. »

II. LE MÉRITE ET L'INTRIGUE.

A l'Intrigue un jour le Mérite
Disait : « Où donc vas-tu si vite ?
— Après la Fortune je cours.
— Moi, je l'attends ici. — Tu l'attends ?... je te laisse ;
Adieu, prends patience. » Au bout de quelques jours,
L'Intrigue sut trouver la bizarre déesse ;
Le Mérite l'attend toujours.

III. LE RAT DES CHAMPS ET LE RAT DE VILLE.

Un jour le rat des champs reçut le rat de ville,
Vieil hôte, vieil ami, dans son rustique asile.
Sobre et vivant d'épargne, à son ami pourtant,
D'un cœur hospitalier, il apporte à l'instant
Des pois, du raisin sec ; puis il met sur la table
Du lard déjà rongé, mais encor présentable :
Il cherche à ranimer par la variété
L'appétit languissant d'un hôte dégoûté,
Qui touche à peine aux mets d'une dent dédaigneuse ;

Quand lui, maître du lieu, faisant mine joyeuse,
Gruge, assis sur la paille, un peu de sarrazin,
Et laisse à son ami le meilleur du festin.
Celui-ci dit alors au pauvre solitaire :
« Pourquoi, comme une taupe, ainsi vivre sous terre ?
Laisse là tes forêts, mon cher, et suis mes pas.
Puisque, grand ou petit, nul n'échappe au trépas,
Puisque l'heure qui fuit à jouir nous invite,
Quitte ce froid séjour, ce misérable gîte,
Viens en ville avec moi vivre au sein des plaisirs. »
Ces mots du campagnard éveillant les désirs,
Il part, il suit son hôte, et loin de sa retraite
Vers la ville gaîment il court tout d'une traite.
Minuit couvrait le ciel de ses voiles obscurs.
Tous deux inaperçus se glissent sous les murs,
Et dans un vaste hôtel en rampant s'introduisent.
Là, partout à leurs yeux l'ivoire et l'or reluisent,
Partout brille la pourpre, et dans plus de vingt plats
Les débris savoureux d'un splendide repas
Sont sur la table encore étalés de la veille.
Le citadin, qui fait les honneurs à merveille,
Place sur un tapis son hôte et, le servant,
Fait succéder les mets dans un ordre savant,
Va, vient, goûtant d'abord à tout ce qu'il apporte.
Notre rustre ébahi, que ce luxe transporte,
Se montre bon convive et s'en donne à crever.
Mais voilà qu'un grand bruit l'empêche d'achever :
La porte à deux battants s'ouvre ; mon rat détale ;
Son camarade et lui tout autour de la salle
Courent ; pas un refuge ! et de dogues hurlants
Les cris glacent d'effroi nos deux amis tremblants.

« Oh ! dit le rat des champs, ce n'est pas là ma vie !...
Adieu, tous tes plaisirs n'ont plus rien que j'envie.
Puissé-je regagner ma case au bord du bois,
Heureux, loin du danger, d'y grignoter mes pois. »

IV. LE LABOUREUR.

Voyez ; d'un pas égal il va, vient, recommence ;
Dans le sillon qui fume il épand le bon grain ;
La herse aux longues dents recouvre la semence,
Et le pesant cylindre aplanit le terrain.

Alors du laboureur la tâche est terminée.
Tranquille, il se confie au Dieu dont les saisons,
Dans un ordre éternel se partageant l'année,
Feront germer, grandir et mûrir les moissons.

Ainsi le juste sème, aux sillons de la vie,
Des bonnes actions le froment épuré ;
Et, quand vient le repos dont toute œuvre est suivie,
D'en récolter les fruits il s'endort assuré.

V. LA GRENOUILLE ET LE LION.

Dame grenouille, assise au bord du marécage,
De sa voix coassante attristait les échos.

Il était nuit ; ses cris ont troublé le repos
D'un lionceau du voisinage.
N'ayant jamais ouï cette lugubre voix,
Il s'éveille en sursaut, il se met en défense,
Et prudemment il sort du bois,
Cherchant à découvrir l'ennemi qui s'avance.
Inquiet, il regarde... et voit, à la faveur
Des rayons brillants de la lune,
Le chétif animal dont la plainte importune
Dans son âme royale a porté la frayeur.
« Quoi ! c'est toi, vil rebut de l'onde et de la terre,
Dit-il, dont les vains cris ont causé mon émoi !
Sous mon pied... mais non, la colère
Contre un impuissant adversaire
Ne serait pas digne de moi.
Le jour où surviendront les dangers véritables,
Par tes sottes clameurs instruit,
Je me dirai : Les gens qui font le plus de bruit
Ne sont pas les plus redoutables. »

VI. LE HIBOU.

Suis-je assez malheureux ! s'écriait un hibou :
Passer mes tristes jours, confiné dans ce trou,

Sans qu'il soit un seul être au monde
Dont le cœur s'intéresse à ma douleur profonde !
Qu'ai-je fait aux autres oiseaux
Pour qu'ainsi chacun me délaisse ?
Il n'est pas jusqu'à ces moineaux,
Si familiers pourtant, que mon aspect ne blesse :
Je n'ai pas mérité ce cruel abandon.
— Eh ! vieux grondeur, dit un pinson,
Comment vivre avec toi, quand tu te plains sans cesse !

Le hibou méritait cette dure leçon :
Il est des gens d'esprit morose,
Qui se plaignent à tous et partout de leur sort ;
Parents, voisins, amis, chacun fuit leur abord :
Leur humeur chagrine en est cause.

VII. LE CORBEAU ET LA CRUCHE.

Ce que force ne peut, adresse le surmonte.
Écoutez à l'appui cette histoire ou ce conte :
Un corbeau, tombé jeune aux mains d'un jardinier,
Captif apprivoisé, vivait dans son parterre,
Le jour, sautant, courant, grimpant sur l'espalier,
Et, la nuit, dormant dans la serre.
Quand son maître bêchait ou ratissait la terre,
D'un travail monotone adoucissant l'ennui,
L'oiseau suivait ses pas et jasait avec lui.
Taupes, vers et lézards étaient sa nourriture ;
Pour sa soif un ruisseau d'eau pure

Semblait couler exprès dans un coin du jardin.
Mais, un jour, du soleil la chaleur dévorante
(On était à la fin de juin),
Avait tari les eaux de la source expirante,
Et d'une ardente soif le corbeau consumé
Suit en vain du ruisseau le lit accoutumé,
Pas une goutte d'eau ne reste sur le sable.
Il va, vient, fait cent tours ; d'une voix lamentable
Il appelle ; personne. En sa chambre enfermé,
Le maître dort, laissant sa tâche inachevée.
L'oiseau désespéré cherche de toute part,
Et dans la serre, par hasard,
Trouve au fond d'une cruche un peu d'eau conservée.
Mais comment faire pour l'avoir ?
Atteindre jusqu'à l'eau n'est pas en son pouvoir,
Tant la cruche est profonde et d'étroite ouverture ;
Vainement de son bec il cherche à la percer,
Vainement à la renverser ;
Sa force est épuisée, et dans cette aventure
De Tantale aux enfers il éprouve le sort,
Quand la nécessité, mère de l'industrie,
Fait qu'il tente un nouvel effort :
Dans le lit desséché de la source tarie
Le corbeau rassemble d'abord
Bon nombre de cailloux, puis notre bon apôtre
Les vient par le goulot jeter l'un après l'autre,
Et fait monter l'eau jusqu'au bord.

J'en reviens à ma thèse : en un cas de détresse,
La force ne vaut pas l'adresse.

VIII. LE CHÊNE RENVERSÉ.

Un chêne était tombé, dans une nuit d'orage.
Quand les bergers du voisinage,
Qui, contre l'ardeur de midi,
Venaient sous son toit de feuillage
Chaque jour chercher un abri,
Le virent, au matin, renversé dans la plaine,
« Quel arbre ! disaient-ils, des yeux le mesurant ;
Quand nous nous reposions à l'ombre de ce chêne,
Qui de nous eût jamais pensé qu'il fût si grand ! »

Comme Gilbert et Malfilâtre,
Hégésippe Moreau meurt dans un hôpital ;
Pauvre et sublime enfant, que la Muse marâtre
Délaisse en ce séjour aux poëtes fatal.
Parents, amis, tout l'abandonne :
Auprès de son chevet, personne. Non, personne
N'a pour le consoler franchi le triste seuil ;
Nul, sur son front mourant posant une couronne,
N'a ranimé ses yeux du feu d'un noble orgueil.
Autour de lui misère, et solitude, et deuil.
La déesse aux cent voix, tant qu'il vit, est muette.
Mais tout Paris s'émeut, et le pleure, et répète :
« Quel poëte, quel grand poëte ! »
En voyant passer son cercueil.

IX. LE PAUVRE ET SON CHIEN.

Un pauvre avait un chien, son compagnon fidèle.
Médor, depuis dix ans, mangeait dans son écuelle,
Tout le jour, le suivait par la ville, et la nuit,
Sur la paille à ses pieds, dormait dans son réduit.
De Médor, par hasard, un bourgeois eut envie.
« Vends-moi ton chien, l'ami, je te le paîrai bien.
— Jamais. — Voici de l'or. — Non, monsieur, sur ma vie !
Eh ! qui donc m'aimera, si je n'ai plus mon chien ? »

X. LA PIE QUI VEUT IMITER LA PERDRIX.

Une agile perdrix courait dans un sillon,
Et de ses pieds à peine elle touchait la terre ;
Une pie enviait sa démarche légère,
Et de ses mouvements la grâce et l'abandon.
Margot, pour imiter cette élégante allure,
De son pas saccadé, le long des verts sentiers,
S'exerce à sautiller, durant des jours entiers ;
Mais elle essaye en vain de changer sa nature.
Un vieux geai, son cousin, dit même, et je le crois,
Qu'alors plus que jamais sa grotesque tournure
Prête à rire aux oiseaux du bois.

Dès qu'un jeune talent, déployant sa bannière,
D'un bras fort la tient ferme et haut,

Des sots imitateurs la troupe moutonnière
Sur sa trace accourt aussitôt.
Pauvres gens ! la plupart ont le sort de Margot.
On rit quand on les voit, dans leur triste manie,
Singer et suivre pas à pas
Le modèle qui les renie :
C'est que la grâce et le génie
Sont des dons de nature, et ne s'imitent pas.

XI. MOT DE PLATON.

Deux enfants qui jouaient aux dés,
Par le grave Platon étaient réprimandés.
« Vous nous tancez ici pour une faible cause,
Lui répondit l'un d'eux ; notre tort n'est pas grand.
— Mais l'habitude, cher enfant,
La mauvaise habitude, est-ce donc peu de chose ? »

XII. LE RÉFORMATEUR.

Un campagnard demi-lettré,
Grand lecteur de journaux et profond politique,
Se montrait mécontent : rien n'allait à son gré
Dans le gouvernement de la chose publique.
Tandis que, tout le jour, à ses calculs livré,

Il refait la Charte à sa guise,
Qu'il réforme l'État, et l'armée et l'Église,
Ses fils, abandonnés sans guide à leurs penchants,
Se livrent aux écarts d'une vie effrénée ;
Ses domestiques, ses agents,
Dorment la grasse matinée,
Et bien avant le soir ont fini leur journée.
Aussi Dieu sait comment tout va dans sa maison !
L'ivraie étouffe sa moisson ;
Les sarments, non taillés, de sa vigne appauvrie,
Rampent sur un terrain bourbeux ;
Mal nourris, mal soignés, ses chevaux et ses bœufs
Dépérissent à l'écurie ;
Chaque soir au bercail il manque quelque agneau,
Et ce n'est pas toujours le loup seul qui les mange.
L'œil du maître, on le sait, engraisse le troupeau,
Féconde le sillon et double la vendange ;
Mais quand le maître ne voit rien,
Tout se perd, tout se gâte, et rien ne vient à bien.
Un jour donc notre personnage,
Oracle de son voisinage,
Déclamait, au milieu d'auditeurs ébahis,
Contre les abus du pays ;
Tandis qu'il tranche et qu'il ordonne,
Qu'il raisonne et qu'il déraisonne,
Changeant, rectifiant, en petit potentat,
Les lois de la culture et les lois de l'État,
Thomas, vieux laboureur à demi sourd, s'informe
De ce qu'il vient de dire et répond : « Tous tes plans,
Voisin, sont peut-être excellents,
Mais fais d'abord chez toi l'essai de ta réforme ;

Puis, quand nous aurons vu tes champs mieux cultivés,
Tes valets plus actifs, tes fils mieux élevés,
Tes troupeaux mieux soignés et plus gras que les nôtres,
Prêche alors, conseille les autres :
Tes systèmes enfin parmi nous auront cours,
Quand l'exemple viendra confirmer tes discours. »

En beaux parleurs la France abonde ;
A plus d'un l'on pourrait dire, non sans raison :
Toi qui veux réformer le monde,
Réforme d'abord ta maison.

XIII. LE POMMIER SAUVAGE ET LE HÊTRE.

Dans le tronc d'un pommier sauvage
Un essaim de mouches à miel
Avaient pris domicile, et bientôt à l'ouvrage,
D'un nectar, qu'on eût cru préparé dans le ciel,
Elles avaient rempli ses flancs rongés par l'âge.
Fier du riche dépôt amassé dans son sein
Par l'industrieuse peuplade,
L'arbre un jour insultait au hêtre son voisin,
Qui lui répondit : « Camarade,
Il te sied bien vraiment de faire le censeur !
A garder un trésor qui point ne te profite
La gloire me semble petite ;
Mais du miel dans tes fruits fais passer la douceur,

Et tu pourras alors nous vanter ton mérite. »

Que ce jeune homme paraît vain !
— C'est que, pendant douze ans dans la ville voisine,
Les Muses l'ont nourri du miel de leur doctrine.
— S'il en est devenu plus juste, plus humain,
Devant ses talents je m'incline ;
Mais, fût-il savant comme Pline,
S'il n'en est pas meilleur, arrière le hautain !

XIV. JUPITER ET APOLLON.

Contre Apollon, dieu de la poésie,
Jupiter eut un jour l'étrange fantaisie
De disputer le prix du chant.
Tous les dieux de l'Olympe aussitôt s'approchant
Autour d'eux prennent place, auguste aéropage !
On devine aisément quel fut le résultat
De ce trop inégal combat.
Toutefois Jupiter, que j'aurais cru plus sage,
Voulut avoir l'avis des dieux.
Tous se taisaient, Minerve osa seule lui dire :
« Reprends ta foudre en main, puissant maître des cieux,
Et qu'Apollon garde sa lyre. »

Tenons-nous au métier que nous connaissons bien ;
C'est l'avis de Minerve, et c'est aussi le mien.

XV. DIRE ET FAIRE.

Aux beaux jours de sa république,
Athènes jouissant d'un calme passager,
Périclès voulut ériger
En l'honneur de Minerve un temple magnifique.
Deux architectes seuls s'étaient mis sur les rangs,
Et le peuple, assemblé sur la place publique,
Avait à désigner l'un des deux concurrents.
Des secrets de son art faisant montre et parade,
L'un, dans un beau discours avec feu débité,
Du futur monument décrit la majesté,
Et sur la haute colonnade
Dresse un large fronton par Phidias sculpté.
Puis, pour conclusion, aux regards de la foule,
Du haut de la tribune, avec pompe il déroule
Un immense dessin du temple projeté.
Sans discours et sans plan, l'autre artiste au contraire
S'avance, et d'un air assuré
Dit seulement ces mots, en montrant son confrère ;
« Ce qu'il a dit, je le ferai. »
D'Athènes le peuple éclairé
Du premier architecte admira l'éloquence,
Mais le second fut préféré.

Je doute qu'à Paris il eût eu même chance :
Les beaux discours font tout en France ;
Chez nous la rhétorique est le plus sûr moyen
De parvenir : en toute affaire,

Ce n'est pas celui qui fait bien,
C'est celui qui dit bien que toujours on préfère.

XVI. LA PRIÈRE.

Avant de se coucher, un père, homme de sens,
Faisant dans la maison sa ronde accoutumée,
Vit au dortoir de ses enfants
Une lampe encore allumée.
Surpris, il y monta. L'aîné de ses deux fils,
Écolier de dix ans et des plus étourdis,
Dormait déjà couché ; le plus jeune au contraire,
A genoux près du lit, priait à haute voix.
« Mon père, dit-il, tu le vois,
Je ne fais pas comme mon frère :
Il s'est couché ce soir sans dire sa prière.
Comme il dort ! quel cœur endurci !
Qu'il a vite oublié les leçons de ma mère !
— Mon enfant, répondit le père,
Il vaudrait mieux dormir que de veiller ainsi
Pour me faire observer les fautes de ton frère. »

La douce piété, tolérante en effet,
Sur les défauts d'autrui jette un voile discret,
Loin de se rendre accusatrice :
Vertu sans indulgence est bien près d'être un vice.

XVII. LE CHOIX D'UN GOUVERNEUR.

La lionne eut un fils ; et cette mère auguste,
Dans son désir d'en faire un prince brave et juste,
Songeait à le remettre aux mains d'un gouverneur
Qui, courageux autant qu'habile,
Le guidât dès l'enfance aux sentiers de l'honneur,
Et lui sût de régner montrer l'art difficile.
Le tigre, l'ours et l'éléphant
S'offrirent les premiers pour élever l'infant ;
Le baudet sur les rangs se mit le quatrième.
Le baudet, direz-vous ? Oui, le baudet lui-même.
On dit de plus, et je le crois,
Que c'était le plus âpre à soutenir ses droits.
La lionne remit l'examen de l'affaire
Au Conseil de régence ; et le simple vulgaire
Crut que tout d'abord du Conseil
Le tigre ou l'éléphant obtiendrait le suffrage,
L'un et l'autre ayant en partage
Toutes les qualités qu'on cherche en cas pareil :
Noblesse, activité, sang-froid, force et courage.
De messieurs du Conseil pourtant
Tel ne fut pas l'avis : tout mérite éclatant
Aux vieux courtisans porte ombrage.
Les plus dignes ainsi rejetés sans pudeur,
Le baudet, notre ami, sent croître son ardeur,
Il intrigue, il se pousse avec plus d'insistance ;
Mais, au premier tour de scrutin,
Par ses amis de cour abandonné soudain,

Il jeta les hauts cris et quitta l'assistance.
L'ours ainsi fut élu d'une commune voix.
Quel fut le motif de ce choix ?
On ne me l'a pas dit, pourtant je le soupçonne :
L'ours était médiocre et n'offusquait personne.

XVIII. LE RENARD ET LE SERPENT.

Sur un arbre élevé de la Louisiane
Était un nid de ces geais bleus,
Dont les cris discordants, les jeux tumultueux,
Troublent la paix de la savane.
Un renard affamé, qui rôdait dans les bois,
Près de là passe, et d'aventure
Entend l'aigre et traînante voix
Des geais réclamant leur pâture.
Même il en voit plus d'un qui, déjà grand et fort,
Quitte le fond du nid et grimpe sur le bord,
Tout prêt à prendre sa volée.
A cet aspect, sentant sa faim doublée,
Notre bandit rend grâce au sort :
Déjà sous sa dent vide il croit tenir, il broie
La tendre et délicate proie.
Mais au nid comment arriver ?
La branche la plus basse est encore trop haute
Pour qu'il s'en aide à s'élever.
C'est en vain qu'il bondit, qu'il s'élance, qu'il saute,
En vain que sur ses pieds dressé,

Il s'accroche à la tige et tente l'escalade ;
Dès qu'il quitte le sol, il tombe renversé.
Un serpent l'aperçoit et lui dit : « Camarade,
Tu t'y prends mal ; permets que j'essaye à mon tour,
L'épreuve sera courte et pourra t'être utile. »
Disant ces mots, l'adroit reptile
Se traîne au pied de l'arbre et s'enroule alentour :
Grâce à son ventre souple, à son écaille lisse,
Il s'élève en spirale, il monte, il rampe, il glisse,
Parvient au nid, dont les petits
Sont par lui tour à tour étouffés, engloutis,
Tandis que le renard en bas se désespère ;
Puis, toujours en rampant, il redescend à terre.

Que de gens aujourd'hui, semblables au serpent,
S'élèvent à tout... en rampant.

XIX. L'OURS ET LES ABEILLES.

Dans les Alpes mainte fois
J'ai vu les bons villageois
Placer les hautes corbeilles,
Pénates de leurs abeilles,
A la lisière des bois.
C'est surtout quand la peuplade
Est languissante ou malade,
Qu'on la porte un beau matin
Aux lieux où fleurit le thym.

Un jour, vers un des asiles
De ces insectes agiles
L'ours s'avançait en flairant,
Quand une abeille, rentrant
Dans son pavillon de cire,
Piqua le museau du sire.
Vain, querelleur, entêté
Comme un sot, l'ours se courrouce ;
Et, dans sa stupidité,
D'une brutale secousse
Il renverse sur la mousse
La bourdonnante cité.
Tout fier de cette vengeance,
Mon butor en diligence
S'en allait rentrer au bois,
Quand des ruches culbutées
Les abeilles irritées
Sortent toutes à la fois.
Dans leur ardente colère,
Elles font vibrer leurs dards,
Et fondent, de toutes parts,
Sur l'ennemi téméraire
Qui renversa leurs remparts.
Vainement vers sa tanière
Au pas de course il s'enfuit,
L'escadron volant le suit ;
Vainement sur la poussière
Il se roule en rugissant ;
Les abeilles écrasées
Par d'autres sont remplacées,
Et leur nombre va croissant.

Enfin l'ours, que ce supplice
Rend aveugle et presque fou,
En courant sans savoir où,
Tombe dans un précipice,
Et, de roc en roc roulant,
Arrive au fond tout sanglant.

D'une offense légère en voulant se venger,
Tel un sot quelquefois met sa vie en danger.

XX. LE BŒUF ET LE CERF.

Un bœuf au pas pesant, un cerf au pied léger,
Côte à côte paissaient dans la même prairie.
« Ami cerf, dit le bœuf, si le tigre en furie
Vient à sortir du bois, veux-tu que sans bouger
Nous l'attendions tous deux ? La prudence a des bornes :
Devant nos ennemis pourquoi fuir lâchement ?
Sur nos fronts ton bois et mes cornes
Sont une arme, et non pas un futile ornement.
— Ami, répond le cerf, j'admire ton courage,
Mais l'imiter me siérait mal :

Moi, dans un combat inégal,
D'un tigre ou d'un lion j'irais braver la rage !
Non ; je le dis sans hésiter,
La fuite en pareil cas n'a rien qui m'humilie :
Affronter le péril, quand on peut l'éviter,
Apprends de moi que c'est folie. »

XXI. LES DEUX FRÈRES.

Des deux fils d'un bon laboureur
L'un, doué d'un esprit d'intrigue et de finesse,
Habile à se tourner au vent de la faveur,
De l'emploi le plus humble, à force de souplesse,
Des honneurs par degrés se fraya les chemins,
Et devint grand vizir d'un puissant roi de Perse.
Resté dans son village et d'humeur bien diverse,
L'autre vivait heureux du travail de ses mains.
Un jour qu'il labourait son modeste héritage,
Son frère le ministre, en brillant équipage,
Passe, le voit, l'appelle et lui dit : « Pauvre ami,
Si tu voulais des cours apprendre le langage,
Tu n'aurais pas besoin de travailler ainsi.
— Et toi, si tu voulais, lui répondit son frère,
Libre et content passer tes jours
En cultivant le champ que cultivait ton père,
Tu n'aurais pas besoin de ramper dans les cours. »

XXII. LE TRÉSOR.

Un jour, trois voyageurs trouvèrent un trésor.
« En frères, dit un d'eux, partageons-nous cet or ;
Qu'un de nous ensuite à la ville
Se rende et rapporte en ce lieu
De quoi faire un dîner d'adieu. »
Le plus jeune s'offrit, comme étant plus agile.
En route il se disait : « Me voilà riche ; mais,
Je le serais bien davantage,
Sans mes deux compagnons, sans ce maudit partage.
Si d'un poison subtil je saupoudrais leurs mets !
La faim m'ayant surpris en route,
Je n'ai pu résister, — leur dirais-je au retour, —
J'ai dîné, mes amis, dînez à votre tour.
Ils mangeraient sans aucun doute.
Alors pour moi quel heureux sort !
Au fait, qui me retient ?... Ces hommes me font tort,
Sans eux j'aurais eu tout, donc j'ai droit de tout prendre. »
Mais les deux voyageurs demeurés à l'attendre,
De leur côté tramaient un semblable complot.
« Il revient, disaient-ils, tâchons de le surprendre,
Qu'il tombe sous nos coups, et reprenons son lot. »
Gaîment, pour mieux cacher le meurtre qu'ils projettent,
Ils vont à sa rencontre, et soudain leurs poignards
Le frappent ; puis de l'or n'ayant fait que deux parts,
Sur les mets apportés les perfides se jettent.
Mais bientôt ressentant les effets du poison,
Ils expirent tous deux auprès de leur victime.

Souvent ainsi le crime est puni par le crime,
Et plus d'un traître est mort par une trahison.

XXIII. LES DEUX CHATS ET LE SINGE.

Deux chats dans une office avaient pris un fromage ;
Et, suivant l'ordinaire usage,
Nos deux maîtres fripons, d'accord pour le larcin,
Ne l'étaient plus pour le partage.
Un singe, commensal d'un vieux juge voisin,
Est choisi pour arbitre : il fait en sa présence
Apporter les deux parts de l'objet contesté ;
Puis, prenant avec majesté
Un couteau d'une main, de l'autre une balance :
« Dans les bassins, dit-il, je mets les deux moitiés ;
Ayez l'œil au fléau, vous, messieurs, et voyez
De quel côté l'aiguille penche :
N'est-ce pas à droite ? — Oui. — Bon, dit-il. » Aussitôt
Bertrand, pour rétablir l'équilibre en défaut,
Du côté droit mesure et tranche
Un morceau qu'il avale. « A présent ? — A présent
Le côté gauche est plus pesant.
— C'est juste : heureusement le remède est facile. »
Ce disant, notre juge habile
Dans le bassin trop lourd coupe un autre morceau,
Qui, comme le premier, passe par son museau.
Un quart d'heure durant, Bertrand, le bon apôtre,
Taille et retaille ainsi d'un côté, puis de l'autre,

Tant qu'à la fin nos chats, qui sont las de ce jeu
Et craignent qu'en entier le fromage n'y passe,
Disent : « Maître Bertrand, restons-en là, de grâce :
L'aiguille n'est pas au milieu;
Mais il s'en manque de si peu
Que si vous permettez... — Oh ! messieurs, la justice
Trahirait ses devoirs en transigeant ainsi :
Vos lots seront égaux, bien égaux, Dieu merci !
La loi l'exige : il faut que je remplisse
Mon mandat jusqu'au bout. » Et Bertrand de rechef,
Selon que par son poids l'un des bassins l'emporte,
Armé de son couteau, coupe et retranche : bref,
Il procéda de telle sorte
Qu'il eut tout le fromage ; et l'un de nos deux chats,
Tout honteux, dit à l'autre : « Entre nous à l'amiable,
Frère, il faut désormais régler tous nos débats :
Bertrand et ses pareils peuvent aller au diable. »

XXIV. LE VER A SOIE ET L'ARAIGNÉE.

Un ver de la Chine avec soin
Travaillait à filer sa coque industrieuse ;
Dame araignée, autre bête fileuse,
A la hâte bâclait sa toile dans un coin.
« Cousin, de mon tissu que vous semble, dit-elle ?
Comme il avance ! entrepris ce matin,
Avant midi je l'aurai mis à fin.
Vous le voyez, cette toile si belle

A fabriquer me coûte peu :
Filer, tisser, pour moi ce n'est qu'un jeu.
— Ta toile est, dit le ver, bientôt faite sans doute,
Mais elle vaut ce qu'elle coûte. »

XXV. LE CHEVAL DE LOUAGE.

Bien repu, bien épousseté,
Bien reposé depuis la veille,
Un cheval de louage, un beau matin d'été,
Sortait de l'écurie et trottait à merveille.
En vain le cavalier prudent
S'efforce à modérer ce début trop ardent.
« Ma foi, dit-il enfin, pour peu que ce train dure,
J'embrasserai bientôt l'ami que je vais voir.
Cours donc, brave cheval ! ma selle est un peu dure,
Mais j'en dormirai mieux dans un bon lit, ce soir.
Hop ! l'air est frais ; ni vent, ni soleil, ni poussière !
Hop ! quel plaisir de voir les arbres du chemin
Accourir en dansant, puis s'enfuir par derrière,
Comme des farfadets qu'un rayon du matin
Fait envoler dans la clairière !

Hop ! hop ! mais quoi, déjà tu ralentis ton pas !
Je crois vraiment, maudite bête,
Que devant ce bouchon tu voudrais... Oh ! non pas,
Une lieue est à peine faite,
En avant ! en avant ! et gagne ton repas.
Ah ! tu veux en faire à ta tête !
J'ai de la tête aussi ; tu trotteras, morbleu !
Sinon, je te fais voir beau jeu ! »
Mais, hélas ! c'est en vain que notre homme se fâche ;
Coups d'éperon, coups de cravache
N'y font rien : l'animal, qui ne veut plus marcher,
Au milieu du chemin finit par se coucher.
Et le voyageur rendu sage,
Tout froissé de sa chute et presque estropié,
Laissant la triste rosse au plus prochain village,
Acheva son voyage à pied.

Que de gens pleins d'ardeur se mettent à l'ouvrage,
Qui bientôt épuisés s'arrêtent tout à coup !
Bien débuter sans doute est d'un heureux présage,
Mais le point important, c'est d'aller jusqu'au bout.

ÉPILOGUE

Qu'un doux repos succède au travail assidu :
Rompez la digue, enfants, les prés ont assez bu.

LIVRE III

Vingt fois ce beau cheval à Longchamps fut vainqueur.
Vieux, il sera vendu par son maitre sans cœur.

PROLOGUE

DU LIVRE III

« Des fables, m'a-t-on dit ! Quittez ce genre usé.
Loin des sentiers battus dirigeant votre course,
Allez puiser à quelque source
Où nul avant vous n'ait puisé. »

Pour tout autre que moi peut-être
Ce conseil serait excellent ;
Moi, je veux m'en tenir à ce qu'a dit le maître,
Et ne point forcer mon talent.
Comme ces passereaux, hôtes de nos demeures,
Je ne saurais voler ni bien loin, ni bien haut,
Et, blotti dans le nid où je me tiens au chaud,
Je crains le vent, la pluie, et ne sors qu'à mes heures.
J'ai vu l'aile manquer à plus d'un imprudent ;

De peur d'un pareil accident,
Je ne tenterai pas l'essor qu'on me conseille.
J'aurai moins de lecteurs, me dit-on ; à demi
Je m'en console, si j'éveille
Le sentiment du beau dans leurs cœurs endormi,
Et si de chacun d'eux je me fais un ami.

LIVRE III

I. LA PIE ET LE RAT.

Un antiquaire élevait une pie.
De cet oiseau sot, voleur et bavard,
Je ne ferai jamais ma compagnie;
Mais les savants, les hommes de génie,
Sont, on le sait, sujets pour la plupart
A quelque bizarre manie.
Par toute la maison Margot, soir et matin,
Pouvant aller, venir, circuler à sa guise,
A la cuisine, au cabinet admise,
Trouvait à contenter son penchant au larcin :
Tout pour la dame était de bonne prise.
Puis, dans un grenier reculé,
Elle allait déposer ce qu'elle avait volé.
C'était un vrai bazar, un étrange musée,
Où pêle-mêle étaient épars
Le fermoir d'un vieux livre, un bout de frange usée,
Nombre de médaillons au type des Césars,
Le chapelet d'un moine, un fragment de l'épée

Qui brillait à Pharsale aux mains du grand Pompée,
(Je ne garantis pas le fait,
Mais l'étiquette le disait ;)
Une boucle de jarretière,
La tabatière du savant,
Les ciseaux de sa couturière
Et le hochet de son enfant.
Un soir, à son trésor Margot dans la mansarde
Venait joindre un étui, volé je ne sais où,
Quand un vieux rat, portant moustache à la hussarde,
Lui cria du bord de son trou :
« Que veux-tu faire, ô sotte pie,
De tant d'objets divers assemblés par tes soins?
En est-il un seul, je te prie,
Qui puisse tôt ou tard servir à tes besoins?
Hier, dans ma cellule, en rongeant une page,
J'ai lu, dans un vieux manuscrit,
Que garnir sa maison, ou meubler son esprit
D'un fatras qui ne peut être d'aucun usage,
Est plutôt d'un fou que d'un sage. »

L'avis de maître rat est bon à méditer;
Plus d'un éducateur pourrait en profiter.

II. L'ÉCUREUIL EN CAGE.

Quelle est l'injustice de l'homme !
Pour ta vitesse il te renomme,

Et ne parle jamais de moi, —
Disait un écureuil en cage
Au chien Fox, — et pourtant je gage
Que je suis plus leste que toi.

Dans la machine où l'on m'enferme,
Je m'agite sans fin, sans terme,
Je vais, je monte, je descends;
Mais j'ai beau tourner dans ma roue,
Jamais le maître ne me loue;
A moi la peine, à toi l'encens.

— J'en conviens, dit le chien de chasse,
Nul animal ne te surpasse
En souplesse, en agilité;
Mais pour les autres, pour toi-même,
De cette promptitude extrême
Dis-moi quelle est l'utilité?

Quant à moi, je me fais connaître
Par mon zèle à servir le maître :
Toujours par voie et par chemin,
J'atteins le chevreuil dans sa fuite,
Et le lièvre a beau courir vite,
Je le ramène sous sa main :

Au sanglier je fais la guerre,
Hardi mineur, je vais sous terre
Surprendre un renard, franc vaurien;
Mais, pour toi, l'ami, tu te donnes,
Semblable à certaines personnes,
Beaucoup de mouvement pour rien.

III. LE PAON ET LA GRUE.

De la grue un paon se moquait :
Son bec en pioche le choquait ;
Il blâmait son long cou, ses jambes en échasses,
Son plumage cendré, sa démarche sans grâces.
C'est souvent par orgueil qu'on se raille d'autrui ;
Aussi bientôt le paon vint à parler de lui :
« Regarde, disait-il, cette admirable aigrette
Dont Junon, mon auguste appui,
Comme d'un diadème a décoré ma tête ;
Vois les mille reflets et l'éclat non pareil
De ma queue étalée en roue,
Où le brillant faisceau des rayons du soleil,
Comme dans l'arc-en-ciel, se divise et se joue ;
Vois ce port noble et gracieux,
Qui sied au favori de la terre et des cieux.
— J'admire tout cela, lui répondit la grue ;
Mais peux-tu comme moi t'élever dans la nue?
Non : ton lourd corps en vain voudrait quitter le sol.
Et tandis que d'un libre vol,
Dans les plaines de l'air, je parcours mainte lieue,
Toi, roi sur un fumier, tu ne sais qu'étaler
Les trésors dont Junon se plut à te combler ;
Mais ne t'y trompe pas : c'est cette riche queue,
Beau paon, qui par son poids t'empêche de voler. »

Ceci revient assez à ce que dit le sage,
Qu'une grande fortune est un grand esclavage.

IV. LA VACHE MAL GARDÉE.

Veuf et père de sept enfants,
Dont l'aîné n'avait pas douze ans,
Un pauvre bûcheron par son travail à peine
Suffisait à nourrir tant de monde à la fois ;
Un champ maigre et pierreux, à la rive du bois,
Avec un toit de chaume, était tout son domaine.
Une vache, en un coin, sous un vieil escalier,
Dans la chambre commune avait son râtelier ;
C'était des pauvres gens la richesse et la joie.
Chaque jour au pâtis le bûcheron l'envoie
Sous la garde d'un des enfants ;
Les autres cependant accompagnent le père,
Ramassant le bois sec, les faînes et les glands,
Cueillant, dans la saison, la fraise printanière,
Et les genêts fleuris pour servir de litière
A Blanchette pendant la nuit.
(Blanchette, c'est la vache, amour de la chaumière.)
Chaque enfant donc aux champs tour à tour la conduit,
La garde tout le jour, et le soir la ramène
Bien repue et mamelle pleine.
Mais il advint un jour que le père eut besoin
D'aller de sa personne à la ville prochaine ;
De Blanchette il confie et la garde et le soin
A ses sept enfants : il lui semble
Qu'ils y veilleront mieux en restant tous ensemble.
Ils lui promettent bien de ne pas se quitter.
Le bonhomme s'en va, sans crainte pour sa vache.

A peine est-il parti, que l'aîné se détache
Du groupe, et recommande aux autres de rester;
Lui va dans la forêt faire un arc et des flèches.
Moi, je veux pour nous tous cueillir des mûres fraîches,
Dit le frère cadet, je reviens à l'instant.
Un autre a vu dans la vallée
Un nid de merle, et, s'il attend,
Les petits déjà forts auront pris leur volée.
Si j'allais au bord de l'étang
Chasser aux papillons? dit l'une des fillettes.
— Va; moi je cours au bois pour chercher des noisettes;
Vous, Lise et Jean, restez; vous aurez votre part.
— Nous, demeurer ici! vraiment ma sœur est bonne!
Mais pas si sots! Viens, Lise, et plus tôt que plus tard,
Viens là-bas de bluets tresser une couronne.
Ainsi chacun s'esquive et part,
Et pour garder Blanchette il ne reste personne.
Mais, quand vers la prairie ils reviennent le soir,
Jugez quel est leur désespoir,
Blanchette, hélas! était perdue.
Il n'entre pas dans mon sujet
De raconter comment elle leur fut rendue;
Mais j'ai fait voir, — du moins tel était mon projet, —
Que plus on met de gens à conduire une affaire,
Moins on doit espérer de la voir réussir.
Chacun sur ses voisins jette la charge entière;
Chacun veut commander, nul ne veut obéir.
En un seul vers enfin pour rendre mon idée,
Moins elle a de gardiens, mieux la vache est gardée.

V. LE LOIR ET LE HÉRISSON.

« Ami loir, reçois ma visite,
Il est tard, je viens sans façon
Partager ton souper, ton gîte. »
Ainsi parlait un hérisson.

« Combien ta présence m'est chère !
Lui répond le loir ingénu ;
Tu feras ici maigre chère,
N'en sois pas moins le bienvenu. »

Le bon loir alors se dépêche
A tirer de son magasin
Morceau de lard, amande fraîche,
Châtaigne, maïs et raisin.

Sur le repas l'intrus se jette,
— Voyage aiguise l'appétit, —
Puis, quand il a fait table nette,
« Çà, dit-il, prête-moi ton lit. »

Et, sans attendre la réponse,
Sans dire à son hôte bonsoir,
Dans le lit de mousse il s'enfonce,
Un coin nu reste seul au loir.

Mais la cellule est tout étroite,
Et le hérisson, qui dort peu,
En se tournant à gauche, à droite,
Gêne fort le maître du lieu.

« Ah ! je perds enfin patience,
Dit le pauvre loir tout en sang;
Délivre-moi de ta présence,
Sors, hôte incommode et blessant.

— Moi, dit-il, quitter cet asile !
Non, je m'y plais ; puis l'hiver vient;
Mais toi, qui fais le difficile,
Va-t'en, si cela te convient.

— Oui, je pars, dit le loir tout triste,
Du plus fort je subis la loi :
Quand on héberge un égoïste,
On n'est plus le maître chez soi. »

VI. LES FOURMIS ET JUPITER.

« Père des animaux, daigne écouter nos plaintes,
Disaient à Jupiter quelques pauvres fourmis ;
Des perdrix, des faisans, nos cruels ennemis,
Nous n'avons nul moyen d'éviter les atteintes :
Fais que nous puissions fuir, en volant ! » Jupiter
Exauça leur supplique et leur donna des ailes.
Mais ce présent leur coûta cher ;
Car à peine s'en servent-elles,
Que voilà des milliers d'avides hirondelles
Qui se mettent en chasse, et les happent dans l'air.

Notre condition ne peut nous satisfaire :

Prendre un sublime essor, c'est le vœu de chacun ;
Mais celui qui s'élève au-dessus de sa sphère,
Risque de rencontrer deux ennemis pour un.

VII. LES PRÉTENDANTS.

Thémistocle avait une fille
A marier ; deux prétendants
Sollicitaient en même temps
L'honneur d'entrer dans sa famille.
L'un était riche et mal famé,
L'autre pauvre, mais estimé.
Thémistocle, dans sa prudence,
Du riche écarta l'alliance,
A l'autre il dit : « Soyez des miens :
Pour ma fille il vaut mieux, en somme,
Épouser un homme sans biens,
Que d'épouser des biens sans homme. »

VIII. LE LION ET LES TROIS TAUREAUX.

Contre les assauts d'un lion
Trois vigoureux taureaux avaient fait alliance.

Ensemble on les voyait, forts de cette union,
Dans les prés, dans les bois, paître avec confiance.
L'ennemi venait-il à paraître, à l'instant
Tous trois dos à dos se postant,
A ses attaques pressantes
Opposaient, de toute part,
De leurs cornes menaçantes
Le formidable rempart.
Que fait leur adversaire? Il change de tactique,
Il renonce à la force, et, rusé politique,
Il dit, en s'adressant au plus vaillant des trois :
« Je suis brave et j'aime les braves.
Si parfois je me baigne au sang de mes esclaves,
C'est le privilége des rois ;
Mais à ma bienveillance un grand cœur a des droits.
Tu peux, seul et sans crainte, errer dans mon domaine :
Sois mon ami ; dans les périls
Tes faibles compagnons pour toi que feraient-ils?
Romps donc une alliance vaine. »
Le crédule taureau, trompé par ce discours,
— La langue d'un flatteur nous séduira toujours, —
Loin de ses compagnons s'en va, d'un air superbe,
Paître, au bord d'un étang, les joncs fleuris et l'herbe.
Bientôt le perfide lion
Sut, par des moyens que j'ignore,
Entre les deux autres encore
Amener la désunion.
Puis, comme aisément on peut croire,
Dès qu'il les voit tous trois divisés sans retour,
Il les attaque tour à tour,
Et remporte sans peine une triple victoire.

Que d'exemples pareils nous présente l'histoire !
Contre vos ennemis du dedans, du dehors,
Peuples, soyez unis, vous serez les plus forts ;
Ils voudraient entre vous amener le divorce,
Mais serrez bien vos rangs : l'union fait la force.

IX. MOT DE SOCRATE.

On conduisit Socrate en un certain marché
Où, sous de vastes galeries,
Ce que le luxe et l'art ont de plus recherché
Se trouvait réuni. Riches tapisseries,
Brillants tissus de pourpre, armes d'un beau travail,
Miroirs d'acier poli, bracelets de corail,
Vases d'or et d'argent, colliers de pierreries,
Et mille autres objets étalés avec soin,
Éblouissaient les yeux de la foule ravie.
Lui seul regardant tout, sans désir, sans envie,
« Que de choses, dit-il, dont je n'ai pas besoin ! »

X. LE LION ET LE PETIT CHIEN.

On relie aisément une corde rompue,
Mais toujours reste un nœud qui rejoint les deux bouts.

Ainsi la confiance entre amis, entre époux,
Quand elle est une fois perdue,
Jamais en son entier ne peut être rendue.
On a beau pardonner, un amer souvenir,
Un souvenir que rien n'efface,
Nœud fatal, reste ; et, quoi qu'on fasse,
La douce intimité ne peut plus revenir.
Je veux à ce propos raconter une fable,
Ou plutôt un trait véritable :
Au jardin de Buffon, on voyait autrefois
Un lion, fier tyran des bois
Tant qu'il vécut dans sa patrie,
Mais alors pauvre esclave, à Tunis acheté
Pour être l'ornement de la Ménagerie.
Un petit épagneul, plein d'amabilité,
Partageait sa captivité.
Qui n'eût pas admiré l'indulgence facile
Du sultan prisonnier envers son compagnon,
Lui si fort, l'autre si mignon !
L'épagneul, pétulant, agile,
Agaçait son ami sérieux et tranquille,
Et, de son front royal pour écarter l'ennui,
Il sautait, gambadait, tournait autour de lui,
S'élançait sur son dos, lui mordait les oreilles,
Et faisait, jeune fou, cent malices pareilles.
Du monarque déchu la triste gravité
Excusait volontiers ces excès de gaîté :
L'amour et l'amitié vivent de disparates.
Puis, du jeu quand le chien paraissait fatigué,
Le lion se couchait, il allongeait les pattes,
Et l'autre venait, d'un air gai,

Dans les jambes du sire établir ses pénates.
Mais un jour que le chien s'abandonne à ses jeux,
Le lion, rêveur, ombrageux,
S'irrite des efforts qu'il tente pour lui plaire;
Et, dans un accès de colère,
Levant sur lui la patte, il l'étend presque mort.
Sans doute il n'avait pas voulu frapper si fort,
Car, sitôt qu'il le vit sanglant et sans haleine,
Au plus vif désespoir son cœur s'abandonna.
Mais abrégeons : le chien guérit et pardonna.
Au rebours de l'espèce humaine,
Jamais chien n'a gardé de haine.
Le nôtre toutefois devint plus circonspect;
Au folâtre enjoûment succéda le respect.
Le lion s'en plaignit : « Mon crime involontaire
N'est-il pas expié, quand j'en ai tant gémi?
Reprends tes jeux : garder rancune à son ami
Dénote un mauvais caractère.
— De la rancune, moi! répond le pauvre chien,
Oh! non; depuis longtemps, ami, je te le jure,
Du fond du cœur, j'ai pardonné l'injure,
Mais, malgré moi, toujours je me souvien. »

XI. LA CORNEILLE.

On ne te voit jamais prendre part à nos jeux,
Disait à la corneille un loriot joyeux;

Pourquoi vis-tu toujours seule et mélancolique?
— A vos ébats, ami, comment puis-je m'unir,
Répondit l'oiseau prophétique,
Quand j'ai le don fatal de prévoir l'avenir?

Plus d'un jeune homme heureux de vivre,
S'il connaissait les maux que lui garde le sort,
En hâte fermerait le livre,
Et s'asseoirait, pensif, en attendant la mort.

XII. LE BUT.

Moi, tenter d'arriver là-bas!
Non; la route est trop longue, et je suis las d'avance.
— En marche, enfant! en marche! Et bientôt chaque pas
Te semblera de trois abréger la distance.

XIII. LA JEUNE FILLE ET LA ROSE.

Elle se promenait une rose à la main.
Rêveuse, elle admirait la corolle entr'ouverte,
Où des perles tremblaient sur un fond de carmin,
Et les bords festonnés de la résille verte.

Sur la fleur un baiser se posait par moment :
Les lèvres frémissaient au contact des pétales ;
Et la rose à son tour palpitait doucement,
Sous le souffle embaumé des lèvres virginales.

Puis jeune fille et fleur se confiaient tout bas
Quelque charmant secret, dans cette langue étrange
Que de l'homme déchu l'oreille n'entend pas,
Mais que parlent la fleur, la jeune fille et l'ange.

C'est qu'il est un accord insaisissable aux yeux
Entre les êtres purs et les plus belles choses :
Pudeur, grâce, parfum, liens mystérieux,
Unissez à jamais les femmes et les roses.

XVI. L'ANE ET LE BŒUF.

Un riche sénateur de Rome
Aimait la fille d'un pauvre homme,
Et l'aimait à tel point qu'il demanda sa main.
Le père de la belle était un vieux Romain
Qui répondit : Seigneur, à la même voiture
Un âne avec un bœuf fut un jour attelé.
Au vigoureux sommier tout fier d'être accouplé,
S'il rencontrait par aventure
Un de ses frères de nature
Pliant sous un lourd sac de blé,

L'insolent parvenu lui criait : « Passe au large, »
Comme si du contact il eût été souillé.
Mais d'un tel compagnon le bœuf humilié
S'arrange pour n'avoir que sa part de la charge.
L'âne en vain s'évertue et redouble d'efforts,
Son ardeur le trahit, promptement épuisée :
La sueur inonde son corps,
Il tremble et tombe enfin, triste objet de risée.
Le voiturier brutal détache le baudet,
Mais non pas sans jurer de la bonne manière,
Et sur sa maigre échine il fait siffler son fouet.
Meurtri, les flancs souillés d'une ignoble poussière,
Vers le pâturage des bœufs
L'âne accourait pour se refaire,
Quand à grands coups de corne il fut reçu par eux.
Revenu vers les siens, tout triste et tout honteux,
Les baudets, ses vieux camarades,
L'expulsèrent de même avec force ruades.
Tel serait mon sort, je le voi,
Si j'allais m'allier à ta noble famille ;
A quelque artisan comme moi
J'aime mieux marier ma fille :
Je ne serai de lui ni des siens rebuté,
Je n'exciterai point le mépris ni l'envie,
Et, dans la douce intimité
D'amis qui me sont chers, j'achèverai ma vie.

XV. L'ART D'ÊTRE HEUREUX

Un vieux vizir disgracié
Vivait loin de la cour, dans une paix profonde,
Depuis plus de trente ans, oubliant, onblié,
Et se disant heureux, chose rare en ce monde.
Le roi, l'ayant su par hasard,
Voulut voir l'honnête vieillard.
« Toi qui prétends mener une si douce vie,
Comment as-tu trouvé ce bonheur que j'envie ?
Quel est ton secret, dis-le moi ?
— Je cherche à rendre heureux tout ce qui m'environne,
Répondit le bonhomme au roi.
Comme un feu bienfaisant dans tous les sens rayonne,
Le bonheur rejaillit sur celui qui le donne.
J'ai trouvé dans l'amour la source de tout bien :
Femme, enfants, serviteurs, jusqu'à mon chien lui-même,
Pour être aimé d'eux, je les aime,
Et de leur bonheur naît le mien. »

XVI. LE PAPILLON ET L'ABEILLE.

Sur les fleurs de ce chou tu t'arrêtes, ma sœur !
Fi, quelle odeur nauséabonde !
Si tu veux à ton miel donner quelque douceur,
Viens aux lieux où la rose abonde.

Loin d'un légume vil, qui n'est pas fait pour nous,
Fuyons, fuyons, ma sœur l'abeille.
— Fuis seul, beau papillon ! je comprends à merveille
Pourquoi ce végétal provoque tes dégoûts :
Ce chou, si j'ai bonne mémoire,
T'a servi bien longtemps de pâture et d'abri ;
Animal rampant et sans gloire,
Tu te gorgeais alors de ce mets favori ;
Et maintenant, tout fier de l'éclat de tes ailes,
Pour mieux faire oublier tes destins d'autrefois,
Des fleurs tu choisis, je le vois,
Les plus nobles et les plus belles.
Mais, crois-moi, les soins que tu prends
Pour cacher ta basse origine,
Font justement qu'on la devine.

Tel un sot parvenu rougit de ses parents
Et des amis de son enfance :
Chenille transformée, il brille aux premiers rangs ;
Mais tous ceux que sa morgue offense,
Ont la mémoire bonne, et comparent en lui
Au plat faquin d'hier l'insolent d'aujourd'hui.

XVII. LA CARAVANE.

A travers la brûlante et morne solitude,
Ils marchaient haletants, brisés de lassitude.

Pas de chemin tracé dans ces plaines sans fin ;
Pas un buisson, pas d'herbe ; un sable rouge et fin
S'élevant sous leurs pieds, ainsi qu'une fumée,
Ulcérait leur narine et leur gorge enflammée.
Un des plus résolus, qui marchait en avant,
D'un regard scrutateur épiant, observant,
S'arrête tout à coup et, de sa main tendue,
Il montre un point au bout de l'immense étendue,
En criant : « Oasis ! — Oasis, où ? — Là bas,
Ce point noir. — Ce point noir ? mais je ne le vois pas.
— Ni moi. — Ni moi. — De nous il se moque sans doute.
— Eh ! non ; notre éclaireur seulement n'y voit goutte ;
C'est un fou. — C'est un fou ! » Le voyageur troublé
N'aperçoit plus le point qu'il avait signalé,
Il s'excuse, et honteux gagne l'arrière-garde.
On se remet en marche ; on avance ; on regarde ;
Et l'oasis, en traits nettement dessinés,
Bientôt se montre aux yeux de nos gens étonnés.
On pousse un cri de joie, on fait halte, on s'embrasse ;
L'un chante et rit ; au ciel l'autre à genoux rend grâce ;
Un autre court déjà, pour être le premier
A se rouler sur l'herbe au pied d'un vert palmier,
A baigner dans la source aux flots frais et limpides
Ses mains, son front brûlant et ses lèvres arides.
Seul, un des pèlerins hésite et doute encor.
« Pour me tromper, dit-il, vous n'êtes pas d'accord,
Cependant j'ai des yeux, de bons yeux, et j'enrage
De vous voir abusés par quelque vain mirage.... »
Il en eût dit bien plus, quand lui coupant la voix
Rires et quolibets éclatent à la fois.
Et tous ceux qui, niant l'oasis entrevue,

S'étaient moqués de l'homme à la perçante vue,
Sont encor les plus prompts et les plus acharnés
A cribler de bons mots l'homme aux regards bornés.

En tout pays, même en Europe,
Chaque fois que survient un grand événement,
On voit le sot public se rire également
Du clairvoyant et du myope.

XVIII. SIMONIDE ET THÉMISTOCLE.

Simonide de Cos, poëte ingénieux,
Disait à Thémistocle, exilé de l'Attique :
« Pour charmer tes ennuis, veux-tu que je t'indique
Un art facile et curieux,
Qui gravera dans ta mémoire
Jusqu'aux moindres faits de l'histoire ?
Les acteurs, les dates, les lieux,
Comme en un livre ouvert, seront devant tes yeux ;
Le temps ne pourra plus en effacer l'empreinte.
— Perdre le souvenir, ce n'est pas là ma crainte,
Dit le héros en soupirant :
Quand du joug de la barbarie
Mon génie a sauvé la Grèce et ma patrie,
Quand Athènes ne doit sa puissance et son rang
Qu'à mon courage, à ma prudence,
O poëte, tu vois quelle est ma récompense :

Mes lâches envieux, que le peuple soutient,
Ont jeté dans l'exil ma vieillesse avilie;
Apprends-moi donc, non pas comment on se souvient,
Mais plutôt comment on oublie. »

XIX. LE FERMIER ET LE MOINEAU.

L'hiver sous son manteau de neige
Abritait des moissons le germe à peine éclos ;
Un fermier profitait de ce temps de repos
Pour prendre des oiseaux au piége.
Au nombre des captifs un moineau se trouvant,
A lui tordre le cou le laboureur s'apprête,
Quand le pauvret lui dit : « Arrête,
Qu'au moins je sache auparavant
Pour quel crime il faut que je meure.
Je suis né sous ton toit, et j'y fais ma demeure :
Quand les autres oiseaux sont chassés par la faim,
D'un regard attristé quand tu cherches en vain
L'hirondelle dans l'air, le pinson dans la haie,
Moi, fidèle à ta cour, que ma présence égaie,
Seul sous la neige encor j'y cherche quelque grain.
Épargne ton ami, ton hôte...
— Assez, assez, dit le fermier ;
Tant qu'il se trouvera du blé dans mon grenier,
Les hôtes tels que toi ne me feront pas faute ;

Mais à m'en délivrer tous mes soins seront mis :
Les amis de mon grain ne sont pas mes amis. »

Ce fermier parlait en avare,
Ignorant non moins que barbare :
Le tort, tort bien léger, qu'il nous fait en hiver,
Au centuple, en été, le moineau le répare,
En happant hanneton, mouche, chenille et ver,
Pour nourrir ses petits au bec toujours ouvert.

XX. LES MOUCHES.

Le Cid avait paru sur la scène agrandie;
Et, comme son héros, Corneille, heureux vainqueur,
Arrachait, chaque soir, à la foule attendrie,
Des cris d'enthousiasme et des larmes du cœur.
Offusquée à l'éclat de sa gloire naissante,
De ses obscurs rivaux la cohorte puissante,
Scudéri, Boisrobert, Lestoile, Claveret,
La Serre, d'Aubignac, Colletet et Mairet,
A l'auteur prodiguant l'outrage,
Aux transports du public mêlent des cris de rage.
Ministre redoutable et bel esprit jaloux,
Richelieu, s'alliant à la ligue ennemie,
Ordonne avec aigreur à son académie
De censurer l'ouvrage. Accablé de dégoûts,
Un jour, près de Rouen, l'infortuné poëte
Vint trouver un vieillard vivant dans la retraite,

De ses premiers essais bienveillant auditeur,
Et qui resté, malgré son âge,
Des beaux vers fidèle amateur,
Mêlait encor l'étude aux soins du jardinage.
A l'ombre d'un berceau de vigne et de jasmin,
Le vieillard méditait, un Virgile à la main.
Corneille ouvrit son cœur à cet ami sincère :
« Conseillez-moi, dit-il, ô mon guide, ô mon père !
Je n'ai jamais blessé personne en mes écrits,
Pourquoi tant d'ennemis ont-ils juré ma perte ?
Et, quand à vingt auteurs la carrière est ouverte,
Contre moi seul pourquoi ces fureurs et ces cris ?
— De cet acharnement, répond le solitaire,
Je te vais, ô mon fils, révéler le mystère :
Sans perdre en vains discours des instants précieux,
Sur ces raisins dorés tourne un moment les yeux...
C'est sur les plus beaux fruits que se jettent les mouches.
Vois, j'ai beau les chasser, ces insectes farouches
Y reviennent sans cesse avec plus d'âpreté,
Sans s'arrêter jamais sur le fruit avorté. »

Le poëte charmé sourit; il rendit grâce
A l'aimable vieillard, en lui serrant la main.
Toujours autour de lui des frelons du Parnasse
Il vit tourbillonner le bourdonnant essaim;
Mais, sans plus écouter leur rumeur importune,
Il écrivit *Cinna, Pompée* et *Rodogune*.

XXI. LE ROI ET LE MENDIANT.

Je lisais, ce matin, qu'un monarque d'Asie
Voulut un jour faire un heureux.
C'était par pure fantaisie,
Car là, plus que partout, les rois sont rois pour eux.
Aux portes du palais, à genoux sur les dalles,
Se tenait d'ordinaire un pauvre, jeune encor;
Le roi le fait venir, et de ses mains royales
Il lui compte cent écus d'or.
Ne sachant trop s'il veille ou s'il dort, le pauvre homme
Fait presque des façons pour empocher la somme;
Et la cour riait aux éclats
De sa mine effarée et de son embarras.
Enfin congédié, joyeux, comme on peut croire,
Le drôle n'alla pas, nouveau sire Grégoire,
Enfouir à la fois, dans sa cave, à minuit,
Son or, et sa gaîté, trésor plus véritable;
Moins sage encor, le jeu, la débauche, la table,
Au même état qu'avant l'eurent bientôt réduit;
Et, quelques mois après, on vit le misérable
Revenir mendier sur le seuil du palais.
« Voilà donc, dit le roi, le fruit de mes bienfaits!
— Pouviez-vous de vos dons attendre un autre usage,
Sire? lui répondit un sage.
(Il paraît qu'en Asie on a vu quelquefois
Des sages à la cour des rois.)
Votre or a de ce pauvre, excusez ma franchise,

Augmenté les défauts, loin de l'en corriger :
Plus avant dans le vice il a pu se plonger.
Ce n'est pas la fainéantise,
C'est le travail, ô roi, qu'il faut encourager. »

XXII. L'IBIS ET LE CORBEAU.

L'ibis, oiseau vorace, un jour dit au corbeau :
« Pourrais-tu comme moi te guérir, camarade ?
Le mal m'eût-il conduit aux portes du tombeau,
Je m'en tirerais. — Bah ! je sais un art plus beau.
— Quel est-il ? — C'est celui de n'être pas malade. »

Fi des remèdes ! la santé
S'acquiert et se maintient par la sobriété.

XXIII. LE CHEVAL ET L'ANE.

L'œil en feu, les naseaux fumants, les crins au vent,
Un cheval dévorait l'espace,
Quand, sous son pied rapide un caillou se trouvant,
L'équilibre lui manque, il tombe sur la place.
Un âne, s'étant approché,
Le raille de sa chute et dit : « Sur ma parole,

621771A

Dans les sentiers pierreux bien souvent j'ai marché,
Et jamais mon pied n'a bronché.
— Je te crois aisément, baudet à tête folle,
Répondit le coursier fâché,
Mais n'en sois pas trop fier ; tu te traînes, je vole :
Il est plus glorieux de tomber comme moi,
Que de marcher toujours d'un pas sûr comme toi. »

XXIV. LES LOUPS ET LES CHIENS.

Dans la société des bons
Rarement un méchant s'amende et se corrige ;
Mais placez l'honnête homme au milieu des fripons,
Et je tiendrais pour un prodige
Qu'il tardât à leur ressembler.
Ce que j'avance ici, le trait suivant le prouve :

Un berger, pénétrant dans l'antre d'une louve
Que ses chiens venaient d'étrangler,
Y trouva trois petits ; du fer de sa houlette
A leur donner la mort aussitôt il s'apprête ;
Mais ensuite, en considérant
A quel point cette race est courageuse et forte,
Il change d'avis, il les prend,
Et dans sa panetière au logis les emporte.
« Je veux, se disait-il, tenter par tous moyens
De corriger en eux ce naturel sauvage,

3H 841
B66

Ce sanguinaire instinct qui les pousse au carnage;
Et si par bonheur j'y parviens,
De mes troupeaux j'en ferai les gardiens,
Et désormais sans crainte, étendu sur l'herbette,
J'enflerai, tout le jour, les sons de ma musette. »
De retour au logis, parmi de jeunes chiens
Le berger mit donc sa capture.
La lice, bonne créature,
A ces petits bientôt s'attacha comme aux siens,
Leur donnant même nourriture,
Même tendresse, mêmes soins.
Mais, dès qu'ils peuvent seuls pourvoir à leurs besoins,
L'instinct des jeunes loups tout à coup se révèle :
Turbulents, toujours en querelle,
Ils attaquent déjà la volaille en leurs jeux,
Et se hérissent furieux,
En entendant l'agneau qui bêle.
Ce n'est pas tout : les chiens élevés avec eux
Deviennent à leur tour indociles, hargneux,
Avides de rapine, et toujours prêts à mordre.
Au chenil pour rétablir l'ordre,
Le berger fut contraint de les détruire tous,
Sans distinguer ni chiens ni loups.

XXV. LE ROSSIGNOL ET L'HIRONDELLE.

C'est pendant les longs soirs amenés par novembre,
Quand ma poitrine en feu, qu'excite un air trop vif,

X10281

Me condamne à garder les arrêts dans ma chambre,
Qu'en proie à cet ennui qui ronge tout captif,
Les pieds sur mes chenets, le coude sur ma table,
J'appelle à mon secours la Muse de la fable.
Mais dès qu'avril plus doux, aux branches des buissons,
De son souffle attiédi fait fondre les glaçons,
Sitôt qu'au bord du bois a fleuri l'anémone,
Que de ses chatons d'or le saule se couronne,
Quand, messagère des beaux jours,
L'hirondelle à ma cheminée,
Joyeuse, a retrouvé son nid de l'autre année,
Quand l'alouette aux vents raconte ses amours,
Muse, adieu : plus de vers. Disciple de Linnée,
De mes excursions recommençant le cours,
Je visite les bois, les vallons et les plaines :
Il n'est sentier si rude, aux monts de nos Ardennes,
Dont mon pied curieux ne sache les détours.
Pourtant si, fatigué de ma course pédestre,
Vers le déclin du jour, parfois je vais m'asseoir,
Au pied d'un arbre, immense orchestre,
Où mille oiseaux en chœur chantent l'hymne du soir,
Au bruit de leurs concerts si doux à mon oreille,
Ma muse paresseuse un instant se réveille,
Et mon vers babillard, excité par leurs jeux,
Sautille sur la branche et gazouille avec eux.

C'est ainsi que naguère, en un site champêtre,
Comme l'heureux Tityre, étendu sous un hêtre,
J'ai rimé cette fable : — Un jour,
Le chantre du printemps disait à l'hirondelle :
« Depuis que de nos bois désertant le séjour,

A la paix des champs infidèle,
Dans les cités, ma sœur, tu t'enfuis sans retour,
Que deviens-tu, dis-moi ? Jadis, dans ces demeures,
Peut-être il t'en souvient, à chanter tour à tour
Nous passions doucement les heures ;
Et le pâtre écoutait, dans un muet transport,
De nos chants fraternels l'harmonieux accord.
Puisqu'un heureux hasard aujourd'hui nous rassemble,
Veux-tu, ma sœur, comme autrefois,
Alterner nos chansons ou les redire ensemble ?
— Mon frère, ignores-tu que j'ai perdu la voix,
Depuis que j'habite la ville ?
Dans ta vie oisive et tranquille,
Tu peux chanter à l'aise, à l'ombre de ces bois ;
Mais aux cités la vie active, dissipée,
De mille soins divers est sans cesse occupée.
— Eh ! qu'y fais-tu donc ? — Je bâtis,
En bel et bon ciment, un logis confortable
Pour moi-même et pour mes petits.
Puis je poursuis, dans l'air, d'une aile infatigable,
Les innombrables escadrons
Des cousins et des moucherons,
Dont la fécondité rapide, redoutable,
Si je n'arrivais pas à temps pour l'arrêter,
Rendrait la ville inhabitable.
Quand on a tant à faire, on ne peut plus chanter.

Autant en advient au poëte,
Quand pour le bruit du monde il quitte sa retraite.
Il ne peut plus, comme autrefois,
Te suivre tout le jour, aimable poésie,

Et sur tes ailes d'or bercer sa fantaisie.
Il intrigue, il se pousse aux honneurs, aux emplois;
Dans son ardente frénésie,
Il lui faut des palais, de l'or; mais si parfois
Il veut chanter encore... il a perdu la voix.

ÉPILOGUE

Faire de l'art pour l'art est chose assez futile:
L'art doit mettre en relief le vrai, le beau, l'utile.

LIVRE IV

A cet oiseau captif, enfant, ouvre la cage :
Il chantera bien mieux, libre dans le bocage.

PROLOGUE

DU LIVRE IV

A HENRY VESSERON,

TRADUCTEUR D'ANACRÉON.

Dans la modeste solitude
Où, loin des sots, vivant en paix,
Je coule, heureux à peu de frais,
Mes jours de loisir et d'étude,

L'autre jour, ton livre coquet
M'arrive ; je l'ouvre et j'admire :
L'une après l'autre, je respire
Toutes les roses du bouquet.

Que j'aime l'heureux badinage
De ce roi charmant des buveurs,
Qui, sous sa couronne de fleurs,
A su garder le cœur d'un sage.

Avec un tact exquis de l'art,
Il a fait graver sur sa coupe
Des Grâces l'adorable groupe,
Et l'Amour privé de son dard.

Il boit, mais c'est avec mesure :
Aimant l'ordre à table et partout,
Il se détourne avec dégoût
Des buveurs qui lancent l'injure.

A l'or, qui corrompt trop souvent,
Son cœur honnête a dit : « Arrière ! »
S'il flétrit l'ivresse grossière,
Il maudit l'amour qui se vend.

Épris de toute belle chose,
Il en trace un léger dessin :
Ici, pour en orner leur sein,
Les Grâces font naître la rose ;

Là, de terre l'on voit sortir,
Frais tapis, les semences vertes ;
Puis les plaines d'épis couvertes
Onduler, au gré du zéphir.

Dans ses vers la scène du monde
Brille de toute sa splendeur :
Du soleil il chante l'ardeur
Et ton pâle éclat, lune blonde.

Il aime à voir sur le côteau
Pampres verts et grappes vermeilles,
A voir les actives abeilles
Butiner sur le thym nouveau ;

A suivre des yeux, dans la nue,
Le vol des oiseaux voyageurs;
A voir les canards, bons nageurs,
Lutter contre la vague émue.

L'hirondelle, en ses vers si gais,
Jase dès l'aube matinale ;
Le cri strident de la cigale
Plaît aux moissonneurs fatigués.

Et toi, colombe messagère,
Qui bois dans sa coupe, et qui dors
Sur sa lyre aux tendres accords,
Qu'il peint bien ta grâce légère!

Comme il vous chante un beau refrain,
Bons vendangeurs, quand, dans la tonne,
Des raisins mûris par l'automne
Vos talons nus pressent le grain.

A le voir porter sa vieillesse,
D'un pied si ferme et sans ennui,
Quel adolescent avec lui
N'eût troqué sa belle jeunesse?

Honneur au bon vieillard, honneur!
Il connut le prix de la vie,
Et sa douce philosophie
A pris le sentier du bonheur.

Honneur à toi, digne interprète,
Qui traduis si bien ses leçons!
Quand je lis tes vives chansons,
Je crois lire le vieux poëte.

En retour de ton livre aimé,
Ce prologue est un don modeste :
Tu l'agréras, car il atteste
A quel point tes vers m'ont charmé.

LIVRE IV

I. PROMÉTHÉE ET LE SATYRE.

« Il brille, il brille enfin ! il est en ma puissance
Ce feu que pour l'Olympe avaient créé les dieux !
Sur ses ailes de flamme il vole, pure essence,
Et fait de vains efforts pour remonter aux cieux.
Terre, conserve bien la divine étincelle
Que pour toi j'ai ravie au saint flambeau des jours :
Que le feu, ma conquête, à la race mortelle
Demeure pour toujours.

» Plongeant dans l'avenir mes regards prophétiques,
Je vois, oui, je vois l'homme, esclave émancipé,
Briser, fouler aux pieds les liens tyranniques
Dont vos mains, dieux jaloux, l'avaient enveloppé.
Avec le feu, les arts et le travail vont naître :
Le fer va remplacer la massue et l'épieu,
Et les lions vaincus reconnaîtront leur maître
Dans le maître du feu.

» Abandonnant le gland à l'animal immonde,
L'homme agrandit la plaine aux dépens des forêts ;
Et le champ nourricier, que sa sueur féconde,
Doit tout à son travail et non pas à Cérès.
La mer veut-elle mettre un terme à ses conquêtes,
Il lance son esquif sur l'abîme grondant ;
Neptune se courrouce : il brave ses tempêtes,
Et rit de son trident.

» Il fait plus : en tous sens, sur les flancs de Cybèle,
De ses lignes de fer il étend le réseau,
Et l'ardente vapeur qu'à son char il attelle,
Prompte comme la flèche ou l'aile de l'oiseau,
Précipitant soudain sa course vagabonde
A travers les vallons, les plaines, les sommets,
Le porte en quelques jours aux limites du monde,
Trop étroit désormais.

» Qu'opposer à l'ardeur de cette race humaine ?
L'impossible est pour elle un mot vide de sens :
Elle ose, ô Jupiter, envahir ton domaine,
Elle éteint dans ta main tes foudres menaçants.
A ces Titans en vain tu refusas des ailes :
Un jour tu les verras, d'un vol audacieux,
S'élever au-dessus du trône où tu chancelles,
Et s'emparer des cieux.

» Mortels, vous me devez l'ardeur qui vous enflamme ;
Mon génie a pour vous fait plus que Jupiter :
S[illegible] le corps, moi je vous donne une âme,

Je vous livre à jamais l'air, la terre et la mer.
Et toi, quand j'ai brisé les fers de ton esclave,
Invente, ô dieu jaloux ! un nouveau châtiment,
Et livre à tes vautours, de ce cœur qui te brave
L'éternel aliment. »

Ainsi, sur sa lyre inspirée,
Chantait Prométhée ; à sa voix,
Les farouches mortels sortent du fond des bois ;
Et, ravis à l'aspect de la flamme sacrée,
De leurs instincts grossiers se dépouillant soudain,
Ils dansent alentour, en se donnant la main.
La nuit vient : lentement la troupe se retire.
Quand, errant dans l'ombre, un satyre
De loin voit cette flamme ; il approche, il admire,
Et d'un brûlant tison tout à coup s'emparant,
Sous son toit de feuillage il l'emporte en courant.
Imprudent ! il le livre à sa jeune famille.
Bientôt, dans leurs jeux enfantins,
Le feu, qui s'augmente et pétille,
S'étend rapidement aux arbrisseaux voisins.
Le satyre en riait ; mais la flamme agrandie,
Sous le souffle orageux des vents,
Par toute la forêt propage l'incendie,
Et le satyre et ses enfants
Veulent fuir, mais trop tard ; ils y perdent la vie.

Dans ce feu, qui sert ou qui nuit,
J'ai voulu te peindre, ô science !
Toi dont il faut bénir et craindre la puissance :

De l'erreur dissipant la nuit,
Dans la route du vrai ta lumière nous guide ;
Mais parfois son éclat perfide,
Météore trompeur, sert à nous égarer :
Instrument à la fois des vertus et du crime,
Hélas ! pourquoi faut-il que ton flambeau sublime
Souvent brûle au lieu d'éclairer !

II. LA LAIE ET LA LIONNE.

La laie, avec un air de satisfaction,
Disait à la lionne : « En quatre mois, ma chère,
Je produis douze enfants. Quant à toi, pauvre mère,
Tu n'en as qu'un par an. — Un seul, mais un lion ! »

Un moderne rimeur, d'orgueil l'âme remplie,
Disait : « J'ai composé sept drames en un an,
Quand Racine autrefois, pauvre esprit, croyez m'en,
En sept ans n'en fit qu'un. — Un seul, mais *Athalie !* »

III. LA HAIE.

« A quoi bon conserver cette haie inutile,
Qui, sans rien rapporter, occupe un sol fertile ?

Je puis, en l'abattant, agrandir mes carreaux,
Et planter en son lieu des choux et des poireaux. »
Ainsi parlait Gros-Jean, stupide autant qu'avare.
Ce qu'il dit, il le fait : d'une hache il s'empare,
Et met la haie à bas. Mais la nuit les voleurs
Dans le jardin déclos entrèrent;
Ils pillèrent et ravagèrent
Et ses légumes et ses fleurs.

Il est plus d'un Gros-Jean sans doute,
Qui par lésinerie a compromis son bien :
Quand nous avons un bon gardien,
Ne regrettons pas ce qu'il coûte.

IV. LES CHARLATANS.

Les charlatans sont gens heureux,
Notre belle France pour eux
Fut et sera toujours un pays de cocagne :
Charlatans clandestins, charlatans patentés,
Grands seigneurs ou manants, en carosse ou crottés,
Ils exploitent la cour, la ville et la campagne.
« Suivez la foule, entrez, souscrivez, achetez!
Actions de journaux, procédés brévetés,
Forges, champs au soleil, bois, vignobles vantés,
Mines d'or et d'argent, châteaux en Allemagne,
Bien différents, messieurs, des châteaux en Espagne,

Tout se donne : approchez, sans attendre à domain,
Ici l'on devient riche en un seul tour de main,
Ici tout est profit, à chaque coup l'on gagne. »
Et badauds d'accourir, dans l'espoir d'un gros lot.
Par l'exemple entraînés, mille autres aussitôt
Suivent : tous les moutons ne sont pas en Champagne.
Le ramier, de sa cage une fois envolé,
Par l'appeau du chasseur est en vain rappelé;
S'il s'est sauvé du piége, aux dépens de sa queue,
Le renard s'en défie et le sent d'une lieue;
Que des mains du pêcheur il glisse, le poisson
Sera plus circonspect à mordre à l'hameçon;
Leurs races en ce point diffèrent de la nôtre :
Le sot bipède humain, dupé cent et cent fois,
De tout nouveau hâbleur écoute encor la voix ;
A peine hors d'un piége, il tombe dans un autre.
Ce qu'il était hier, il le sera demain :
Crédule, il se nourrit d'erreur comme de pain.

Mille traits au besoin appuîraient ce prologue :
Car il fut de tout temps des charlatans en vogue;
Mais je n'en dirai qu'un, dont la date, je croi,
Remonte au siècle du grand roi,
Et qui pourrait fournir un charmant apologue,
Traité par un auteur plus habile que moi.

En seize cent... et tant... (je deviens vieux, j'oublie),
Monsieur Villars vendait son eau de longue vie.
« Mes pères, disait-il, m'ont transmis ce secret;
Tous ont vécu sans maladie

Cent ans et plus. » Chacun courait
Pour acheter l'eau merveilleuse ;
Merveilleuse en effet, car on s'en trouvait bien.
Une recette précieuse
En expliquait l'emploi ; le tout coûtait... combien ?
L'eau, six francs la bouteille, et la recette, rien.
Cette pièce était curieuse :
« Un verre de cette eau prise à jeun le matin,
» Purgeant les humeurs et la bile,
» Soutient et raffermit une santé débile.
» Mais l'effet en sera plus prompt et plus certain,
» Si l'on fuit les excès, les fatigues, les veilles ;
» C'est alors que mon eau produira des merveilles. »

Comme d'un tel régime on se trouvait au mieux,
Le débit fut prodigieux :
Villars en quelques mois avait fait sa fortune.
Il résolut alors, chose assez peu commune,
Tout en gardant l'argent, de dessiller les yeux
Des badauds de Paris ; et, bien que ce scrupule
Puisse aux Villars du jour paraître ridicule,
Ce modèle des charlatans,
Cet honnête homme à sa manière,
Fit insérer ces mots dans les journaux du temps :
« Mon eau de longue vie est de l'eau de rivière,
Je vous en ai fait voir la vertu singulière,
Buvez-en, mes amis, et vous vivrez longtemps. »

D'abord on eut peine à le croire,
Tant par le merveilleux on se laisse éblouir ;

Mais enfin, quand il fut notoire
Qu'avec l'eau de la Seine on pouvait se guérir,
Personne n'en voulut plus boire.

V. LA FORTUNE ET LE POËTE.

L'autre soir, j'étais endormi,
A grand bruit on frappe à ma porte.
« Qui heurte si tard ? — Ouvre, ami,
C'est la Fortune et son escorte.

— Ailleurs il faut porter vos pas,
Car la méprise est par trop grande :
Mon humble logis ne peut pas
Suffire à loger votre bande.

— N'en prends que moitié, si tu veux :
A la Grandeur, à l'Opulence,
Partout objet de tant de vœux,
Ouvre vite. — A d'autres la chance !

— Le Jeu dont le cornet bruyant
Peut t'enrichir en moins d'une heure,
Et la Faveur, au front riant...
— Qu'ils s'éloignent de ma demeure.

— J'y consens ; mais fort à propos
Je t'amène la Renommée.
— Non, j'y risquerais mon repos,
Que je préfère à sa fumée. »

VI. LE RUISSEAU.

Voyez-vous ce ruisseau qui, du pied des montagnes,
S'égare dans les prés, court le long des enclos,
Et de son eau féconde arrose les campagnes ?
Essayez d'opposer une digue à ses flots :
Bientôt le ruisseau qui s'irrite,
Sur la digue se précipite ;
Résiste-t-elle à ses efforts,
Il se gonfle, il écume, et franchissant ses bords,
Torrent impétueux qui ravage et qui gronde,
Il se fraye un chemin dans les champs qu'il inonde.
Mais à son cours enfin rendez la liberté,
Son onde redevient et transparente et pure ;
Tantôt il se promène avec tranquillité,
Tantôt agile il fuit, et, d'un joyeux murmure,
Jase avec les cailloux dont son lit est semé ;
Quittant comme à regret les bords qui l'ont charmé,
Des arbres qu'il rencontre il conserve l'image,
Et baise avec amour les fleurs de son rivage.
Enfin, après mille détours,
Au sein de l'Océan, terme de son voyage,
Il va paisiblement se perdre pour toujours.

Le flot du siècle nous entraîne,
S'opposer à sa course est tentative vaine :
A lutter contre le courant
La main la plus robuste est bientôt affaiblie :

Tâchons de diriger, s'il se peut, le torrent,
Mais l'arrêter serait folie.

VII. JUSTICE ÉGALE.

Ah ! mon voisin, quel accident !
Mais vous vous montrerez, je pense, accommodant.
Mon taureau (j'aurais dû lui mettre des attaches),
En se rendant aux champs ce matin, s'est ruć
Sur la plus belle de vos vaches,
Et d'un coup de corne a tuć
La pauvre bête. Au moins j'espère
Que vous ne serez pas trop exigeant, compère :
Vous compatirez à mon sort,
Je suis pauvre, voisin ; je veux bien qu'on le sache.
— Me montrer exigeant ! ah ! vous me faites tort.
Vous demander vache pour vache,
Ce n'est pas trop, je crois : dans les vôtres, ce soir,
Laissez-m'en donc choisir une qui me convienne,
Et je vous tiendrai quitte. — Eh ! quoi, mon désespoir,
Mes six enfants, voisin, rien ne peut... — Non, pardienne,
C'est mon droit, et j'y tiens. — J'accepte donc la loi,
Mais celui qui doit perdre ici, ce n'est pas moi ;
Car c'est votre taureau, compère, et non le nôtre,
Qui vient de mettre à mort ma vache, et non la vôtre ;
Ainsi souffrez que de ce pas,
Parmi votre troupeau, j'aille en choisir une autre.

— Oh ! mais c'est un tout autre cas !
Car enfin si... d'ailleurs la façon subreptice...
— Point de si, point de mais, compère : la justice
Selon votre intérêt ne peut changer ainsi.
L'arrêt qui m'eût frappé, doit vous frapper aussi.
Puis le simple bon sens vous condamne au silence :
Nous vivrions toujours sans discords en effet,
Si nous voulions peser à la même balance
Les torts que nous faisons et ceux que l'on nous fai

VIII. LE BALAI.

Dans la salle à manger d'un ami, l'autre jour,
J'attendais qu'il rentrât ; un valet assez lourd
Nettoyait le plancher, d'une ardeur sans égale.
Mais, comme son balai crasseux, mal emmanché,
Semait plus d'une ordure et d'un brin dans la salle,
« Au diable le balai ! dit-il d'un air fâché,
Plus je balaye avec, et plus la chambre est sale. »

Pour garantir mon cœur de toute impureté,
Pour balayer l'erreur des sentiers de ma vie,
Si j'ouvre, en ma simplicité,
Un livre de philosophie,
Il arrive, hélas ! bien souvent
Que l'auteur, faisant fausse route,

M'égare ou me conduit au doute.
J'ai peine à démêler le sophisme savant,
Et je m'écrie alors : « Au diable soit le livre
Du doute et de l'erreur je veux qu'il me délivre,
Il m'y plonge encor plus avant. »

IX. LES CORBEAUX.

Deux lions se battaient, et partout à la ronde
Leurs fiers rugissements, par l'écho répétés,
Faisaient enfuir au loin la troupe vagabonde
Des animaux épouvantés.
Seule, de noirs corbeaux une phalange immonde
Accourt à tire-d'aile et vole au-dessus d'eux.
« Arrière, arrière, oiseaux hideux,
Dit un aigle, qui passe, à cette troupe lâche,
Par vos cris poussés sans relâche
Cessez d'importuner ces nobles champions.
D'ailleurs, au sort de ces lions
Quel intérêt ?... — Belle demande !
Répond en croassant un des chefs de la bande ;
Levant tribut sur les tombeaux,
C'est nous qui recueillons le fruit de la victoire :
Pour le vaincu, la mort ; pour le vainqueur, la gloire ;
Mais la proie est pour les corbeaux. »

X. LE CHÊNE.

Qu'il était beau ce chêne, aux beaux jours du printemps,
Avec son vert feuillage et ses chatons pendants !
Comme une tente au loin projetant sa grande ombre,
Il servait de patrie à des tribus sans nombre :
Les loriots dorés et les joyeux pinsons
Avaient construit leurs nids dans l'entre-deux des branches ;
Les geais au manteau bleu, les tourterelles blanches,
S'étaient logés plus haut avec leurs nourrissons.
Que leurs chants, que leurs jeux récréaient le poëte !
Mille insectes, brillant des plus vives couleurs,
Bourdonnaient tout autour des feuilles et des fleurs ;
De la tige aux rameaux, et des rameaux au faîte,
D'agiles écureuils montaient incessamment :
Tout était vie et joie, amour et mouvement ;
Et du hameau, le soir, une jeunesse folle
Accourait pour danser sous sa vaste coupole.
Le voilà maintenant dépouillé par l'hiver,
Le voilà qui, sans fleurs et sans feuillage vert,
Balance tristement sa tête chauve et grise,
Et dresse ses bras nus, mutilés par la bise.
Plus de nids, plus d'amours, plus de concerts joyeux :
Tous les oiseaux ont fui l'arbre silencieux ;
Quelquefois seulement, précurseur de l'orage,
Un noir corbeau s'y perche et pousse un cri sauvage.

Voilà bien ton image, homme de notre temps.

Quand la vertu t'enflamme, et quand le beau t'enchante,
Dans ton cœur simple et bon tout fleurit et tout chante;
Mais, dès que s'est enfui ton gracieux printemps,
Le doute, vent glacé, vient dépouiller ton âme,
Comme un feuillage aride, emportant tour à tour
Riante illusion, foi, poésie, amour :
En proie au ver rongeur de l'égoïsme infâme,
Tu ne crois plus au beau, tu ne crois plus au bien;
Et, comme un arbre mort, enfin tu n'es plus rien
Qu'un cadavre debout, que le néant réclame.

XI. LES GRANDS MOTS.

Devant un roi de Sparte on vantait le talent
D'un rhéteur au style ronflant,
Qui savait, en plaidant ses causes,
Revêtir de grands mots les plus petites choses.
« Autant vaudrait, dit-il, louer le cordonnier
Qui pour un petit pied ferait un grand soulier. »

XII. LES DEUX PASSANTS ET LE CHIEN.

Un voyageur au front calme s'avance,
Et lentement traverse le faubourg;

D'un cabaret un chien hargneux s'élance,
Qui jappe, gronde et derrière lui court.
Sans s'émouvoir de l'attaque subite,
Sans s'arrêter, sans lever son bâton,
D'un pas égal, le tranquille piéton
Poursuit sa route... et le chien rentre au gîte.
L'instant d'après, passe un page hardi,
Cheveux crépus, œil vif, moustache blonde,
Type d'espiègle et de franc étourdi.
Du cabaret le chien sort, jappe et gronde.
Résolûment mon beau page aussitôt
Se met en garde et tient tête au clabaud :
De sa cravache il l'excite, il l'agace,
Et, lui lançant les pierres qu'il ramasse,
Veut le contraindre à rentrer dans son fort.
Enfin le chien, que sans relâche il presse,
Sur lui s'élance, en hurlant de détresse,
Et furieux à la jambe le mord.
Aux cris perçants que pousse alors le page,
Des écoliers, qui prenaient leurs ébats,
— Et de ceux-là qu'attire le tapage, —
Sont accourus et de rire aux éclats.
Notre héros, bafoué de la sorte,
Pour les frapper déjà lève le bras,
Mais contre lui la partie est trop forte;
A la tempête il voit qu'il faut céder,
S'il ne veut pas se faire lapider.
Tout boiteux donc il part; et la cohue,
Qui se grossit en son chemin, le hue;
Et, pour surcroît, tous les chiens de la rue,
Qu'il n'ose plus cette fois châtier,

En le suivant ne cessent de crier.

Un sage enseignement sous ma fable se cache :
L'invective à la bouche et la pierre à la main,
Si jamais aboyeur à te suivre s'attache,
Ami, n'y prends pas garde et passe ton chemin.

XIII. LES ARBRES.

Des arbres, jusqu'au ciel portant leur tête altière,
D'un frêne rabougri se raillaient sans pitié ;
Survint le bûcheron qui les jeta par terre,
Le frêne humble et tortu seul demeura sur pied.

Trois jouvenceaux bien faits, à leur gaîté caustique,
Aux dépens d'un boiteux, donnaient un libre essor ;
Tous trois, bon gré, mal gré, partirent pour l'Afrique,
Ils y furent tués ; le boiteux vit encor.

Que prouve, dira-t-on, ce conte ou cette histoire ?
Qu'il est avantageux d'être infirme ou mal fait ?
Tel n'en est pas le but, lecteur, tu peux m'en croire :
La force, la beauté, du ciel sont un bienfait.

Mais je dis, en passant, aux heureux de ce monde,
Qu'outrager la faiblesse est une impiété.

A cette vérité s'en joint une seconde :
C'est qu'au malheur parfois il est un bon côté.

XIV. LE PARTAGE DE LA TERRE.

Jupiter dit, un jour, du haut de ses sommets :
« Mortels, prenez la terre, elle est votre héritage :
Je vous la donne à tout jamais,
Pour en faire entre vous un fraternel partage. »

Et quiconque a des mains les étend pour saisir ;
Tous sur les biens offerts se jettent, troupe avare.
A son gré chacun peut choisir :
Des champs et des troupeaux le laboureur s'empare ;

Le trafiquant remplit ses vastes magasins ;
Le noble s'attribue aubaine et droit de chasse ;
Le roi, barrant ponts et chemins,
Dit : « Sans payer mes droits, personne ici ne passe. »

Et, quand depuis longtemps le partage était fait,
Le poëte rêveur un jour vint à paraître.
D'où sortait-il ? Nul ne le sait,
Mais il a trop tardé : chaque chose a son maître.

Il réclame sa part, et de tous rebuté,
« O mon père, dit-il au maître du tonnerre,
C'est moi qu'ils ont déshérité,
Moi ton enfant soumis, moi leur plus tendre frère !

— De ceci, dit le dieu, je ne suis pas garant ;
Puis, où donc étais-tu, quand la chose s'est faite ?
Au pays des songes errant...?
— Je ne songeais qu'à toi, répondit le poëte ;

Mes yeux étaient fixés sur ton front radieux,
Des sphères mon oreille écoutait l'harmonie ;
Pouvais-je, ravi dans les cieux,
Aux choses de ce monde abaisser mon génie ?

— Sur la terre, ô mon fils, je ne puis rien pour toi ;
Biens, dignités, emplois, tout est pris, rien ne reste ;
Mais, quand tu voudras, près de moi
Viens, et simple mortel franchis le seuil céleste. »

XV. LES CHIENS EN LAISSE.

Le cor joyeux résonne, et l'on part pour la chasse.
Diane et Fox, deux jeunes chiens de race,
Pour la première fois se sont vus accouplés.
Dès longtemps ils étaient bons amis ; mais la laisse

Qui les gêne et les tient forcément assemblés,
Fait qu'entre eux toute amitié cesse.
Ils ne peuvent marcher d'accord,
Et leur humeur hostile éclate tout d'abord :
D'une prunelle ardente et fière
L'un l'autre ils se vont observant ;
Si Diane tire en avant,
Fox aussitôt tire en arrière.
Bientôt montrant les dents, et le dos hérissé,
On gronde, on se menace, on est prêt à se mordre.
« Que faites-vous, couple insensé ?
Crie un vieux chien courant, témoin de ce désordre.
Vous ne pouvez vous dégager,
Tâchez donc de vous arranger,
Afin de moins sentir le lien qui vous gêne :
Quand on ne peut rompre sa chaîne,
Il faut tâcher de l'alléger. »

XVI. LE CHANTRE DE LA CATHÉDRALE AU VILLAGE.

Maître chantre à la cathédrale
De l'antique cité qui vit sacrer nos rois,
Portal, ayant en poche un congé de deux mois,
Gagnait gaîment à pied sa bourgade natale.
Dans un pauvre village en passant vers le soir,
Il entendit chanter les vêpres à l'église.
« Je veux de mon ténor essayer le pouvoir

Sur ces manants, dit-il ; je jouirai de voir
Les doux transports de leur surprise ;
Et chantres et bedeaux bientôt, j'en ai l'espoir,
Fiers qu'avec eux je fraternise,
Le verre en main, rendront hommage à ma maîtrise. »
Disant ces mots il entre et, sûr d'être vainqueur,
Pour mieux goûter sa gloire, il se tient loin du chœur.
Il commence d'abord d'une voix presque éteinte,
Puis, par degrés la renforçant,
Il déploie à la fin, dans cette étroite enceinte,
Les immenses ressorts de l'organe puissant,
Tant admiré par les fidèles,
Quand, dans la métropole, aux fêtes solennelles,
Il domine tous ses rivaux,
Et du temple gothique ébranle les vitraux.
Aux accents inconnus de la voix formidable,
Le rustique auditoire est frappé de stupeur ;
Les clercs du lutrin, qu'elle accable,
Restent la bouche ouverte et tremblent de fureur.
A sa fougue Portal cependant s'abandonne :
Tantôt, rival de l'orgue, il mugit sourdement,
Tantôt, comme l'orage, il gro[illegible] éclate, tonne ;
On croit ouïr l'ange qui sonne
La trompette du jugement.
Mais le lutrin, remis de son étonnement,
Retrouve tout à coup la voix et le courage,
Et contre l'ennemi pousse un long cri de rage ;
Tous les bons paroissiens, hommes, femmes, vieillards,
Se lèvent en tumulte, et cherchent des regards
Quel peut être le téméraire
Qui vient du Dieu de paix troubler le sanctuaire.

De son extase ainsi tiré,
Portal tombe du ciel en terre :
Il voit le mouvement de ce peuple effaré,
L'office est suspendu, le lutrin vocifère,
Déjà pour le saisir s'avancent les bedeaux ;
Il gagne alors la porte et sort d'un pas agile,
Jurant entre ses dents que, selon l'Évangile,
Il ne jetterait plus ses perles aux pourceaux.

XVII. LE SAVETIER DEVENU MÉDECIN.

Endetté, sans pain, sans ouvrage,
Thomas, savetier de village,
Passa dans un pays voisin,
Et s'y donna pour médecin.
Grâce à son heureuse faconde,
Le drôle vendait au grand monde
Un antidote, et, sous faux nom,
Récoltait argent et renom.
Le roi du lieu, perclus de goutte,
Sur l'Esculape ayant du doute,
Feint de mêler dans sa boisson
L'antidote avec du poison.
« Bois ceci, je te récompense,
Lui dit-il, sinon la potence. »

Le faux docteur, pâle d'effroi,
Tombe à genoux devant le roi
Et lui raconte son histoire.
Le prince en rit, comme on peut croire,
Car les rois riaient au bon temps;
Puis il s'adresse aux assistants :
« A ce maraud, fous que vous êtes,
Vous osez confier vos têtes,
Quand nul n'a voulu lui laisser
Seulement ses pieds à chausser. »

Le sot public veut qu'on l'abuse ;
Charlatans, c'est là votre excuse.

XVIII. LE TROUBADOUR.

Tes chants, ô troubadour, ont remué mon cœur :
Tu m'as fait assister à la lutte sublime
Des chrétiens assaillant les remparts de Solyme,
Où Godefroi planta son étendard vainqueur.
Prends cette chaîne d'or ; à ton cou suspendue
Porte-la, don royal, et demeure à ma cour.
— Excuse mon refus, grand roi ! Le troubadour
Regretterait bientôt sa liberté vendue.
L'oiseau siffle gaîment son couplet printanier,
Laissons-le voltiger de bocage en bocage,

Ses chants seraient moins vifs, s'il était prisonnier :
Pas de chaîne au poëte, à l'oiseau pas de cage !

XIX. LES NIDS D'HIRONDELLE.

Quoi, mon fils, c'est ta main cruelle
Qui, par pure méchanceté,
Sans besoin, sans nécessité,
A détruit ces nids d'hirondelle !
De ces pauvres oiseaux n'entends-tu pas les cris ?
Que vont-ils devenir, privés de leurs abris ?
Vois, d'une aile inquiète ils volent et revolent
Autour du sol jonché de ces tristes débris,
Et toi, méchant, tu ris, tandis qu'ils se désolent.
Mais tu ne sais donc pas, enfant, que ces oiseaux
Sont bénis du Seigneur ? Heureuse la fenêtre
Dont l'angle hospitalier protége leurs berceaux !
Que j'aimais chaque année à les voir reparaître,
Dès les premiers beaux jours de la douce saison !
Mais hélas ! ils vont fuir loin du séjour d'un traître,
Emportant avec eux la paix de ma maison.
— C'est une erreur, mon père, un préjugé gothique,
Qui ne peut soutenir le jour de la raison,
Comme dit mon cousin, qui sort de rhétorique.
Ces oiseaux, en dépit d'un proverbe menteur,
Au toit qu'ils ont choisi ne portent pas bonheur ;

Et, comme leur présence est assez incommode,
Je suis de mon cousin l'exemple et la méthode ;
En abattant ces nids par l'erreur protégés,
Je fais la guerre aux préjugés.
— De tels réformateurs, que le ciel nous préserve !
Par leurs discours, mon fils, je ne suis pas séduit :
Mieux vaut la douce erreur qui fonde et qui conserve,
Que la froide raison qui sape et qui détruit.

XX. LES PÊCHEURS.

Quoi, paresseux, tu dors encore !
Et bientôt le soleil va monter dans les cieux.
Vois comme sur la mer les rayons de l'aurore
Teignent de pourpre et d'or les flots silencieux.
Alerte ! du matin déjà pâlit l'étoile,
La brise caressante enfle à demi la voile,
Le pêche sera bonne, enfant ; ouvre les yeux,
Pousse la barque en mer, le temps est précieux.
— Mon père, oh ! que ta voix m'a tiré d'un beau rêve !
Je veux te le conter, écoute : Je rêvais
Qu'assis près de toi sur la grève,
D'un regard distrait je suivais
Ma ligne qui flottait sur l'onde.
Le liége tout à coup s'enfonce ; un gros poisson,
Qui s'était pris à l'hameçon,

Se débattait, fuyait, plongeait sous l'eau profonde.
Mon roseau se courbait sous l'effort ; attentif
A m'assurer ma proie, et respirant à peine,
Lentement, lentement, sous l'eau, je la promène,
Je lasse la vigueur de ce poisson rétif,
Et sur la rive enfin palpitant je l'amène :
C'était un poisson d'or, un poisson d'or massif !
Pourquoi rire ?... peut-être est-ce un heureux présage ?
La Fortune a plus d'un visage,
Et si mon rêve un jour peut se réaliser...
— En mer, mon beau songeur, en mer ! c'est trop jaser.
Les rêves sont menteurs, bien simple est qui s'y fie ;
Sur un si fol espoir n'arrange pas ta vie :
Le travail, mon enfant, est le plus sûr trésor ;
On peut mourir de faim avec des songes d'or.

XXI. LE GANT.

Dans une riche galerie,
Le roi François premier attendait le combat
De deux lions, la veille arrivés de Syrie.
Autour de lui ses pairs et les grands de l'État,
Soutiens de sa couronne, en rehaussent l'éclat.
Les dames de la cour, gracieuse guirlande,
Ornent le devant du balcon,
Et le peuple alentour s'épand, joyeuse bande.

Mais le roi fait un signe, et voilà qu'un lion,
D'un pas majestueux, dans l'arène s'avance :
Il dresse sa crinière, et sur la foule immense,
Qui du noble animal admire la fierté,
Il promène de tout côté
Son œil menaçant et farouche ;
Puis soudain il s'arrête et, plein de dignité,
Au milieu du cirque il se couche.
D'une grille opposée un autre lion sort.
A l'aspect du premier, son œil brille et s'allume ;
Il s'avance par bonds, il rugit, il écume,
De sa robuste queue il bat son flanc qui fume,
Mais soudain l'autre, à son abord,
Se dresse avec un cri de rage,
Et l'horrible lutte s'engage.
Tous les yeux sont fixés sur les fiers champions,
Quand, d'un gant parfumé dépouillant sa main blanche
Et le laissant tomber entre les deux lions,
Vers un des chevaliers la belle Alix se penche,
Et dit tout haut en se moquant :
« De votre amour, Gaston, vous me parlez sans cesse ;
Prouvez-moi donc enfin cette vive tendresse,
En allant ramasser mon gant. »
Le vaillant chevalier, — que Dieu lui soit en aide ! —
S'inclinant, sans répondre un mot,
Tire son poignard de Tolède
Et dans le cirque entre d'un saut.
Il ramasse le gant sur l'arène sanglante,
En souriant le montre à la foule tremblante,
Et revient à pas lents vers la loge du roi.
Cependant des lions la lutte continue.

Les dames, qui d'abord poussaient des cris d'effroi,
De bravos prolongés accueillent la venue
Du jeune téméraire alors en sûreté.
Son nom de bouche en bouche est partout répété.
Le roi même applaudit. Et, tandis qu'il s'avance,
Dans les beaux yeux d'Alix un regard séduisant
Lui dit que tant d'amour aura sa récompense.
Mais lui, d'un geste méprisant,
Lui jette le gant à la face,
Et soudain s'éloigne en disant :
« De vos remercîments, belle, je vous fais grâce. »

XXII. L'APPRENTI SORCIER.

« Le vieux magicien pour une heure est sorti ;
Si j'essayais, en son absence,
D'évoquer le lutin soumis à sa puissance?
Voyons si moi, l'humble apprenti,
J'ai su m'approprier la formule du maître,
Et si, sur mon appel, l'Esprit voudra paraître.
Balai, balai, quitte ton coin,
De tes services j'ai besoin :
Prends forme humaine
Et seaux en main,
A la fontaine
Cours pour mon bain. »

Et voilà le balai qui, changeant de nature,
D'un valet sec et long prend soudain la figure.
Un seau dans la main droite, et dans la gauche un seau,
Esclave obéissant, il court à la fontaine,
En rapporte une charge pleine,
Qu'il verse en la baignoire ; il s'en va de nouveau,
Revient, vide ses seaux et repart au plus vite.
Et l'apprenti sorcier rit et se félicite.
« Bravo, dit-il enfin, bravo !
Bien travaillé, balai ! mais voyons : la baignoire
Jusqu'aux bords est remplie ; il est, je crois, prudent
D'arrêter du lutin le zèle trop ardent.
O ciel ! comment m'y prendre ? Ah ! maudite mémoire !
Malheur ! j'ai beau chercher, je ne retrouve plus
Le mot... le mot qui seul à sa forme ordinaire
Peut rendre ce balai... Que faire ?
Assez, fils de Satan !... Mes cris sont superflus ;
Quel rempart, quelle digue opposer à ce flux ?
Encor !... Le misérable à me perdre s'attache ?
Mais qu'il revienne, un coup de hache...
Ah ! tu me braves, tiens ! Bien frappé, par ma foi !
Il est en deux morceaux : au terme de ma peine,
Je puis enfin reprendre haleine...
Mais qu'ai-je fait ? Malheur à moi !
Fatal événement, métamorphose étrange !
Voilà qu'en un valet chaque morceau se change :
A l'envi l'un de l'autre, un seau dans chaque main,
Tous deux de la fontaine ils prennent le chemin,
Et s'en vont revenir, portant charge nouvelle.
Les voici, les voici ! je l'avais bien prévu ;
Quel déluge ! arrêtez, grâce ! je suis perdu :

L'eau sur les escaliers en cascade ruisselle,
Tout nage dans la chambre, on irait en nacelle.
O maître, maître, à mon secours !
O maître, accourez vite, ou c'est fait de mes jours. »
Enfin le vieux sorcier rentre dans sa demeure,
De son art diabolique il était grand besoin.
Il prononce deux mots ; et le balai sur l'heure
Quitte la forme humaine et retourne en son coin.

Combien n'a-t-on pas vu d'imprudents politiques,
Dans les temps désastreux de nos divisions,
Contre leurs ennemis, des masses fanatiques
Exciter, soulever les folles passions !
Puis, leurs vengeances satisfaites,
Voulaient-ils maîtriser ces fureurs... vain espoir !
Le foudre populaire éclatait sur leurs têtes :
Ils avaient déchaîné le démon des tempêtes,
L'arrêter passait leur pouvoir.

XXIII. L'HABIT D'ARLEQUIN.

Arlequin, mes amis, venait d'avoir quatre ans.
Vif, d'humeur enjouée et de mine gentille,
C'était un vrai prodige aux yeux de ses parents ;
Et l'on songeait dans la famille
A lui faire quitter son cotillon de fille,

Pour la culotte courte et l'habit de garçon.
Ce changement était pour toute la maison,
— Grand-papa, père, mère, tante, —
Un grave événement, une affaire importante.
« De mon pourpoint de noce il me reste un morceau,
Dit l'aïeul, et je m'imagine
Qu'en veste et culotte ponceau,
Notre espiègle aura bonne mine. »
Le père préférait un habit de drap bleu,
De la mère un vert tendre eût mieux rempli le vœu ;
Vieille et sentimentale fille,
La tante soutenait que la couleur jonquille
Était plus convenable à son joli neveu.
On discute, on s'obstine ; et le bon de l'affaire,
C'est que, de son dessein voulant venir à bout,
Chacun porte au tailleur l'étoffe qu'il préfère.
L'artisan, pour les satisfaire,
Prélève à son profit les trois quarts sur le tout.
Les tailleurs sur ce point ne se font pas scrupule.
Le nôtre, qui passait pour le roi des voleurs,
De morceaux découpés et de quatre couleurs
Fit un vêtement ridicule,
Mais des parents fort admiré,
Chacun d'eux y trouvant la couleur à son gré.

Je n'aime pas la bigarrure :
Dans les lois, dans les arts, dans les choses de goût,
Aussi bien que dans la parure,
L'unité me plaît avant tout.

XXIV. TIMOUR ET LA FOURMI.

Ce qu'on veut, on le peut ; mais il faut que l'on veuille.
A l'appui vient un trait qu'en lisant je recueille.
C'est de l'histoire, eh bien, tant mieux !
La maxime s'adresse aux esprits sérieux.

Avant qu'il s'élevât au trône de la Perse,
Pour Timour la fortune avait été diverse ;
Mais, loin de faiblir, son grand cœur
Puisait dans les revers un surcroît de vigueur.
Et, quand ses compagnons de péril et de gloire,
Livrés au découragement,
Dans ses desseins hardis le servaient mollement,
Timour leur racontait ce trait de son histoire :

« J'étais vaincu, blessé, des miens abandonné,
Réduit, pour me cacher, à chercher un refuge
Dans un bâtiment ruiné ;
De soldats ennemis, que guidait maint transfuge,
De toutes parts j'étais cerné.
Enfin, me voyant seul, sans eau, sans pain, sans armes,
Et préférant la mort à ces tristes alarmes,
J'allais livrer ma gorge au fer de l'ennemi,
Quand, par un incident d'une espèce nouvelle,
Je fus soudain distrait de ma crainte mortelle :
Sur le sol où j'étais assis, une fourmi
Traînait un grain de blé plus lourd et plus gros qu'elle :

Mais de la fourmilière un mur la séparait,
Et, pour y transporter sa proie,
Il lui fallait franchir ce mur : nulle autre voie.
Je voulus voir comment l'insecte s'y prendrait :
Soixante fois et plus, si ma mémoire est bonne,
La fourmi, gravissant le mur qui l'emprisonne,
Entraîne à reculons le grain, qui chaque fois
Glisse et retombe à terre, emporté par son poids.
L'insecte patient, loin de perdre courage,
Met toujours plus d'ardeur à reprendre l'ouvrage.
Dans sa rude entreprise il réussit enfin,
Et, joyeux, sous sa tente il porte son butin.
Le succès obtenu par sa persévérance
Vint soudain dans mon cœur raviver l'espérance :
Je me sentis plus fort contre mon ennemi :
Je jurai d'imiter ta constance, ô fourmi !
J'allai ; de mes amis je ranimai le zèle ;
De la guerre en cent lieux je semai l'étincelle ;
Vaincu, je recourus à de nouveaux ressorts,
Et le succès enfin couronna mes efforts. »

XXV. LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ.

Mon père, où donc trouver l'auguste Vérité ?
S'est-elle à tout jamais dans les cieux envolée ?
Ou dans le fond d'un puits, dont la pierre est scellée,
Cache-t-elle à nos yeux sa chaste nudité ?

Sur les grands monuments de la philosophie
Je pâlis, tu le sais, je consume ma vie,
Et je n'y vois, hélas ! que contradictions :
C'est un dédale obscur où mille opinions
Se croisent, sans qu'un fil dans la route me guide.
Perdu dans les détours de l'enceinte perfide,
Si je vois poindre au loin quelque faible lueur,
J'y vole, plein d'espoir ! cette clarté confuse
Peut-être est le flambeau de l'auguste récluse ?
J'arrive haletant, et baigné de sueur,
Et toujours je rencontre au terme de ma route,
Non pas la Vérité, mais le démon du doute.
— Pour la trouver, mon fils, c'est qu'il n'est pas besoin
De faire tant d'efforts, ni de chercher si loin :
A l'homme simple et droit elle vient d'elle-même
Se présenter, tandis qu'elle échappe souvent
Aux méditations, aux calculs du savant,
Qui la poursuit en vain de système en système.
La vérité, vois-tu, c'est comme le bonheur :
Si tu veux la trouver, cherche-la dans ton cœur.

ÉPILOGUE

Avril a reparu dans nos champs qu'il égaie,
La feuille curieuse entr'ouvre le bourgeon,
Déjà le roitelet sautille dans la haie,
En quête, pour son nid, de quelques brins de jonc.

C'est l'époque ordinaire, ô Muse, où tu me quittes.
Avant qu'à mon foyer tu reviennes t'asseoir,
Six mois se passeront ; mais, sûr de tes visites,
Des yeux et de la main je te dis : au revoir !

LIVRE V

Sois bon pour l'animal, soulage ses misères,
Mais avant tout sois bon pour les hommes, tes frères.

PROLOGUE

DU LIVRE V

LE DÉCLIN DE LA VIE.

Déjà jusqu'au sommet j'ai gravi la colline,
Et voici devant moi le côté qui décline.
Doux soleils du printemps, bois sombres, frais ruisseaux,
Grands arbres du chemin tout pleins de nids d'oiseaux,
Souffles capricieux dont les tièdes haleines
Courbaient et relevaient les blonds épis des plaines,
Moelleux tapis des prés, beaux fruits, brillantes fleurs,
Flots murmurants, rayons, chants, parfums et couleurs,
Mes yeux indifférents et mon âme distraite,
Dans les sentiers nouveaux qu'à fouler je m'apprête,
Ne vont-ils plus sur vous s'arrêter désormais ?
Deviendrai-je infidèle à tout ce que j'aimais ?

Vais-je enfin t'adorer, Veau d'or, toi que naguères
Je méprisais, dieu vil des natures vulgaires?
Non, non; gardez pour moi votre charme vainqueur,
Beautés de la nature et sentiments du cœur :
Qu'à l'aspect d'une fleur, d'un enfant, d'une femme,
Toujours un chant de joie éclate dans mon âme ;
Près du pauvre blessé, gisant dans le chemin,
Que je ne passe pas sans lui tendre la main ;
Que le rayon divin de ta lampe, ô Sagesse,
Éclaire doucement le soir de ma vieillesse ;
Puissé-je enfin, gardant ma foi jusqu'au tombeau,
Croire toujours au bien, croire toujours au beau !

LIVRE V

I. L'ANNEAU DE POLYCRATE.

Des terrasses de son palais,
Promenant ses yeux satisfaits
Sur Samos, son île féconde,
Au roi d'Égypte il disait : « Vois,
Ce beau pays est sous mes lois,
Sais-tu roi plus heureux au monde ?

— « Les dieux ont béni tes travaux :
Tes sujets, jadis tes égaux,
Vivent soumis à ton empire ;
Mais il te reste un ennemi,
Et tu n'es heureux qu'à demi
Tant qu'à ta perte un seul conspire. »

Le roi d'Égypte encor parlait,
Un héraut, venu de Milet,

Devant Polycrate s'arrête :
« Conduis l'hécatombe à l'autel,
Prince, et pour ton front immortel
Qu'un laurier triomphal s'apprête.

Ton ennemi n'existe plus ;
A ton général Eumélus
Milet s'est soumise et t'implore. »
Et, soulevant un voile noir,
Au roi qui recule, il fait voir
Une tête qui saigne encore.

Et l'autre roi, plein de stupeur,
Dit : « A confesser ton bonheur
Ma bouche ne peut se résoudre ;
Le sort a des retours amers :
Ta flotte erre encor sur les mers,
Crains les flots, les vents et la foudre. »

Mais soudain mille cris joyeux
Du port s'élancent vers les cieux,
Et la flotte apparaît au large ;
Comme une forêt, sur les eaux
S'avancent les mâts des vaisseaux,
Qu'un immense butin surcharge.

« Pour toi ce jour est fortuné,
Dit l'hôte royal étonné,
Mais ailleurs un danger se montre :

La Crète contre tes États
Arme, dit-on, ses fiers soldats ;
Pour les tiens je crains leur rencontre. »

Il n'a pas achevé ces mots
Qu'un courrier débarque à Samos,
Criant : « Au roi paix et victoire !
Neptune a combattu pour lui :
Les guerriers de Crète aujourd'hui
Sous les flots ont péri sans gloire. »

« — Enfin je te proclame heureux !
Mais, crois-moi, le sort rigoureux
Te garde quelque épreuve étrange :
Souffrir est le destin de tous ;
A nul mortel le ciel jaloux
N'accorde un bonheur sans mélange.

Comme à toi tout m'a réussi,
Pour moi de la Fortune aussi
Longtemps la faveur fut complète ;
Mais je n'avais qu'un fils... Hélas !
Je l'ai vu mourir dans mes bras :
Au malheur j'ai payé ma dette.

Contre lui pour te prémunir,
Demande aux dieux qu'à l'avenir
Tes succès soient mêlés d'alarmes ;
Quand le ciel verse à pleines mains

Ses faveurs sur quelques humains,
Sois sûr qu'ils mourront dans les larmes.

Si les dieux repoussaient tes vœux,
Ami, crois-en mes blancs cheveux,
Toi-même appelle l'infortune ;
De tes trésors, heureux vainqueur,
Choisis le plus cher à ton cœur,
Et le jette au sein de Neptune. »

« — A ta crainte, ami, je fais droit :
Vois, l'anneau qui brille à mon doigt,
Nul bien ne m'est plus cher au monde ;
Pour qu'il m'obtienne mon pardon,
Aux dieux de la mer j'en fais don. »
Et l'anneau disparaît sous l'onde.

Or, dès l'aube du jour suivant,
Un pêcheur, en hâte arrivant,
Du palais a franchi la porte.
« Jamais rets, jamais hameçon,
O roi, n'ont pris plus beau poisson
Que le turbot que je t'apporte. »

Mais, pendant l'apprêt du festin,
L'intendant se trouble, et soudain
Vers le prince accourt au plus vite.
« L'anneau que tu perdis tantôt

S'est retrouvé dans le turbot :
Oh ! ton bonheur est sans limite ! »

— « Entre nous rompons tout lien,
S'écrie alors l'Égyptien,
Je quitte à l'instant ta demeure :
Les dieux veulent ta perte ; et moi,
Je crains de périr avec toi. »
Il dit, et s'embarque sur l'heure.

On en rit. L'an se passe en fêtes. Mais alors
Le satrape Orotès survient. Et ce barbare,
D'une franche amitié montrant tous les dehors,
Attire Polycrate en un piége ; il s'empare
De son île et de ses trésors ;
Pour l'anneau, dédaignant de le porter lui-même,
Il le suspend au cou d'une esclave qu'il aime ;
Puis enfin il fait mettre en croix
Celui qui s'était dit le plus heureux des rois.

II. LE PILOTE.

La rive disparaît à l'horizon brumeux,
Le rapide vaisseau fuit vers l'autre hémisphère ;
Pilote, quand nos yeux ne verront plus la terre,
Comment te diriger sur l'abîme écumeux ?

— Mon regard, élevé vers la céleste voûte,
Aux étoiles du ciel demandera la route.

III. LA BOUTEILLE VIDE.

Un valet, emportant une bouteille vide,
Qui, débris d'un riche banquet,
Répandait à la ronde encore un doux bouquet,
Tint longtemps le goulot sous sa narine avide.
« O noble vin, dit-il, ô nectar parfumé !
Je me délecte et je m'enivre,
Rien qu'à l'odeur du vase où tu fus enfermé. »

Quand l'auteur a cessé de vivre,
Son âme embaume encor les pages de son livre.

IV. LE CYGNE.

Sur le lac nageait en silence
Un cygne au port majestueux,
En arrière avec indolence
Repliant son cou flexueux,

Et, comme une barque poussée
Par la douce haleine du soir,

Voguant, l'aile à demi dressée,
Sur l'onde aplanie en miroir.

Soudain sur ce beau corps d'albâtre
Un enfant méchant et grossier
Fait pleuvoir la vase noirâtre,
Qu'il va puiser en plein bourbier.

Tout souillé par la fange immonde,
L'oiseau plonge et s'éloigne; mais
Bientôt il reparaît sur l'onde,
Plus pur et plus blanc que jamais.

Sur le lac paisible il se joue,
Sans prendre garde à l'envieux,
Qui, couvert de honte et de boue,
Va se cacher à tous les yeux.

V. LE VOYAGEUR ET LES CIGALES.

A s'escrimer contre les sots
On perd son temps mal à propos.

Un Grec allait d'Orope à la ville d'Athènes.
Ce trajet aisément peut se faire en un jour.
Mais des cigales par centaines
Poussaient leurs cris stridents dans les blés d'alentour.

Notre homme, un peu nerveux et que ce bruit agace,
Se met à leur donner la chasse :
A droite, à gauche, il les poursuit,
Ne s'arrêtant que quand la nuit
Paraît à la céleste voûte;
Mais alors il n'est pas même au quart de sa route,
Et tout autour de lui les bosquets et les champs
Retentissent encor de cris assourdissants.

VI. LE CORBEAU.

Savez-vous pourquoi le corbeau
A ce cri rude ? Non. Écoutez son histoire.
Les dieux, en le créant, ne le firent pas beau :
Air commun, bec grossier, pieds courts et robe noire.
Mais, s'il ne charmait pas les yeux,
Il avait en partage un chant mélodieux.
Rival heureux de Philomèle,
Il savait cadencer, filer un son comme elle.
Un jour que, préludant à son chant matinal,
Perché sur un orme il gazouille,
De sa voix rauque une grenouille
Faisait dans son marais un vacarme infernal.
Tous les chantres du bois sont réduits à se taire.
Le corbeau, quelque peu moqueur,
En l'écoutant, rit de bon cœur,
Puis se mit à la contrefaire.

Si souvent et si bien notre oiseau l'imita,
Que son vilain cri lui resta.

VII. L'ANE QUI VEUT PASSER POUR UN CHEVAL.

On rencontre au Brésil des troupes de chevaux
Et des troupes d'ânes sauvages,
Foulant en liberté les paisibles rivages
Qu'un fleuve gigantesque arrose de ses eaux.
Là vivait un ânon qui, par sa large croupe,
Par sa taille élancée, et par ses pieds mignons,
Se faisait remarquer entre ses compagnons :
Nul n'était si bien fait, nul si grand dans la troupe.
Mère ânesse, qui l'adorait,
— Ceci n'est pas chose nouvelle, —
Au plus beau des coursiers souvent le comparait ;
Plus d'un âne aussi l'admirait ;
Il n'en fallait pas tant pour troubler sa cervelle :
La louange étourdit comme un vin capiteux.
De vivre avec les siens notre ânon tout honteux
S'imagine être issu d'une plus noble race.
De chevaux un escadron passe,
L'ânon part, il les joint, avec eux il bondit,
Il ne se sent pas d'aise ; un vieux cheval lui dit :
« Ta sotte vanité, jeune fou, te condamne
A subir un échec à ta gloire fatal :

Tu peux parmi les tiens passer pour un cheval,
. Mais parmi nous tu n'es qu'un âne. »

VIII. ARISTOTE ET LE MAUVAIS PLAISANT.

A LA SOCIÉTÉ D'ACCLIMATATION.

Au nombre des riches tributs
Qu'Alexandre le Grand, des rives de l'Indus,
Faisait passer aux Grecs, comme un royal hommage,
Se trouvaient plusieurs paons, dont le brillant plumage,
La queue éblouissante et le port gracieux,
Des assistants charmaient les yeux ;
Quand un de ces esprits moroses
Qui s'efforcent, en toutes choses,
De trouver le mauvais côté,
Dit soudain, d'un air dépité :
« J'avais cru, — méprise profonde ! —
Qu'avec tant de soldats, avec tant de vaisseaux,
Notre puissant monarque allait, au bout du monde,
Conquérir des États, et non pas des oiseaux. »
Un sourire moqueur termina sa boutade.
Aristote fort sagement
Répondit au censeur maussade :
« Vous raillez sans raison. Selon mon jugement,
La conquête du paon n'est pas si méprisable :

De celles qu'Alexandre achève en ce moment
C'est la plus humble assurément,
Mais ce sera la plus durable. »

IX. LE BOUQUET.

A UN JEUNE POÈTE.

« Où vas-tu, gentille Marie,
Dans cet ajustement coquet ?
— Laissez-moi, monsieur, je vous prie,
Ma sœur aujourd'hui se marie,
Et je viens cueillir un bouquet. »

Et soudain la petite folle
Dans mon parterre entre en chantant ;
Et tel un papillon frivole
Passe de fleur en fleur et vole,
Capricieux, vif, inconstant ;

L'espiègle ainsi met au pillage
Lis, rose, iris, pavot, jasmin,
Et fait un informe assemblage
De fleurs, de boutons, de feuillage,
Qui tient à peine dans sa main.

« Donne-moi, lui dis-je, ô bel ange,

Cet énorme paquet de fleurs. »
Puis j'en choisis et j'en arrange
Quelques-unes dont je mélange
Avec art les vives couleurs.

« Prends ce joli bouquet, ma chère,
Dis-je à l'enfant ; mais, tu le vois,
Tout cueillir, c'est la moindre affaire ;
Dans les choses qu'on veut bien faire,
Il faut du goût, il faut du choix. »

De ce conseil à la fillette,
Ami, tu devrais profiter :
Follement ta muse indiscrète
Épand ses trésors et les jette
A chaque page et sans compter.

Tant de richesses entassées
Forment un tout disgracieux ;
Mais choisis entre tes pensées,
Et, fleurs avec art nuancées,
Elles plairont à tous les yeux.

X. LA BICHE ET SON FAON.

Au bord de la forêt, par un beau jour d'été,
Paissait un faon de biche à côté de sa mère ;
Mais il faisait le dégoûté :

L'herbe paraissait fade à cet enfant gâté,
Et du cytise en fleur la feuille était amère.
« Eh bien, dirigeons-nous vers ce coteau lointain.
Là croissent à foison la mélisse et le thym ;
Si nos pieds ne nous font pas faute,
Nous y serons bientôt, viens. — Mère, y penses-tu ?
Les traits du jour en plein tombent sur cette côte ;
Moi, qui par la chaleur suis si vite abattu,
Là-bas qu'irais-je faire, à cette heure brûlante ?
— Au fond de la vallée il faut descendre alors ;
Un ruisseau d'eau limpide y coule, et sur ses bords
Fleurit une herbe succulente.
— Non ; je crains la fraîcheur qui règne en cet endroit,
Je n'y passe jamais sans grelotter de froid.
— Dans l'épaisseur du bois cherchons quelque pacage.
— Des taons l'essaim cruel nous y tourmenterait.
— Gaîment donc, cher petit, broutons ce vert feuillage :
Rarement en ce monde on a tout à souhait,
Et d'un à peu près bien se contenter est sage. »

XI. L'ALCHIMISTE.

Donnez-moi mille écus, disait un alchimiste
A certain grand seigneur, et vous saurez de moi
Comment on peut changer en or de bon aloi
Plomb, fer, cuivre : à mon art nul métal ne résiste.
— Ce secret, mille écus ! C'est trop, ou c'est trop peu ;
Car, je t'en préviens, à ce jeu

Je n'entends pas que l'on me triche :
Montre-moi tout d'abord comment on devient riche ;
Quand j'aurai, grâce à toi, fabriqué beaucoup d'or,
Tu pourras à deux mains puiser dans mon trésor.

XII. L'ENFANT DU SOUCI.

Assis au bord d'un lac tranquille,
Le Souci, de ses doigts distraits,
Pétrit une motte d'argile
Qui d'un bel enfant prit les traits.

Le dieu qui porte le tonnerre
S'approche et dit : Que fais-tu là ?
— J'ai fait cette image de terre,
Toi, qui le peux, anime-la.

— Soit : ton espérance est remplie :
L'enfant vit, mais il est à moi.
— L'enfant vit !... oh ! je t'en supplie,
Laisse m'en le maître. — Et, pourquoi ?

— J'ai donné la forme à l'image.
— Moi, l'esprit ; et l'esprit c'est tout.
— Et moi, quel sera mon partage ?
Leur dit Cybèle tout à coup.

La matière à mon sein fut prise,
A l'œuvre n'ai-je pas des droits ?
Mais que le Destin nous instruise,
Et qu'il prononce entre nous trois.

Le Destin, consultant son livre,
Dit : « Écoutez ce qu'il prescrit :
Quand l'enfant cessera de vivre,
Jupiter reprendra l'esprit ;

La matière à tes flancs ravie
Te reviendra seule à sa mort,
Cybèle ; et toi, durant sa vie,
Souci, tu régleras son sort.

De cet enfant né pour la peine
Jusqu'au tombeau guide les pas :
Un nœud triste et doux vous enchaîne
Qui, lui vivant, ne rompra pas. »

L'homme ainsi, — car, on le devine,
C'est de lui qu'il s'agit ici, —
Appartient par son origine
Au ciel, à la terre, au souci.

XIII. LES DEUX COQS ET LE CHIEN.

Un coq était entré dans une métairie ;
Le coq du logis en furie

Vers lui s'élance et, l'œil en feu,
Pousse un cri prolongé qui déchire l'oreille.
L'étranger s'intimide peu,
Et répond d'une voix pareille.
La querelle dura longtemps,
Chacun par ses cris éclatants
Prétend forcer l'autre au silence.
Nonchalamment couché dans la cour au soleil,
Un gros dogue pestait contre leur turbulence,
Qui le privait de son sommeil.
« A mon aide, ô brave Cerbère !
Dit le coq de la ferme, un intrus téméraire
Voudrait ici faire la loi,
Et t'insulte aussi bien que moi ;
Montre-lui donc tes crocs, pour que je le confonde.
— Ami, lui répartit le chien,
Te taire est le plus sûr moyen
D'empêcher qu'il ne te réponde. »

On veut, dans la dispute, avoir le dernier mot,
Quand céder est d'un sage, et s'obstiner d'un sot.

XIV. L'ANE ET SES TROIS MAITRES.

Un bûcheron mourut, laissant à ses trois fils
Un âne pour tout héritage.
Ne trouvant pas moyen d'en faire le partage,
Les trois frères furent d'avis
De le garder entre eux comme chose commune.

« Chacun, se disaient-ils, ayant droit à son tour
De s'en servir pendant un jour,
L'âne et le ciel aidant, nous chercherons fortune. »
L'aîné, c'était justice, eut l'âne le premier.
Il le conduit au bois, et du bois à la ville,
Le frappant sans pitié, d'un bâton de cormier.
« Quant à le bien nourrir, c'était chose inutile,
Pensait l'avare ; l'animal
Chez mon frère demain trouvera l'abondance ;
Ménager mon fourrage est profit et prudence,
Abstinence d'un jour n'a jamais fait de mal. »
Près du frère cadet tout se passa de même :
Du travail et des coups ; d'orge et de foin, néant.
De même aussi chez le troisième.
« En marche pour le bois, animal fainéant !
Avant l'aube criait l'impitoyable maître,
En marche ! eh quoi, tu voudrais paître !
Mes frères t'ont gâté, paresseux, je le vois ;
Ils t'ont à trop bien vivre habitué sans doute ;
Je veux faire autrement. » Mais l'âne, cette fois,
Ne put même aller jusqu'au bois :
De faim, d'épuisement, il tomba sur la route ;
Un fossé devint son tombeau.
Mes ladres, maintenant partagez-vous sa peau !

XV. LES DEUX MANIÈRES.

Tu réussis en toute chose,
Et moi je ne prospère en rien ;

Mon cher voisin, pourrais-tu bien
Me dire quelle en est la cause ?
— C'est fort aisé : jusqu'aujourd'hui
Chez toi tout s'est fait par autrui ;
Moi, suivant un autre système,
Je fais mes affaires moi-même.

XVI. LA PLUME DE PAON.

En feuilletant sa Bible, un néophyte austère
Y trouva par hasard une plume de paon.
Il la prend, l'examine, et la jetant à terre :
« Loin du livre divin, futile objet, va-t'en,
Dit-il ; par ton éclat tu ne peux me séduire :
La beauté n'est qu'un piége, un piége de Satan,
Qui sur mon cœur n'a plus d'empire.
— La beauté, dit un sage, ah ! pourquoi la maudire ?
Elle est un don du ciel, qui la sème en tout lieu :
L'aile du papillon, la goutte de rosée,
La rose au doux parfum et la plume irisée,
M'attestent la grandeur et la bonté de Dieu. »

XVII. PÉGASE SOUS LE JOUG.

A la foire aux chevaux un poëte affamé
Conduisit, un beau jour, Pégase pour le vendre.

Bientôt de curieux un cercle s'est formé,
Et les sots quolibets ne se font pas attendre.
« Ce beau cheval ailé vaudra gros, disait-on,
Quand voyager en l'air deviendra de bon ton ;
Mais gare, en attendant, qu'il n'échappe à ta garde,
Bonhomme ! » Un gros fermier à la fin se hasarde.
« Le cheval, disait-il, est robuste et bien fait,
Sauf ces ailes qui font un assez triste effet ;
Mais on peut les lier, les raccourcir peut-être,
Et si pour vingt écus... — Marché conclu, mon maître !
Dit le poëte à jeun, qui lorgne un cabaret. »
Le fermier, curieux d'éprouver son emplette,
Attelle sur le champ Pégase à sa charrette ;
Mais le coursier divin s'élance comme un trait,
Et du char fracassé bientôt se débarrasse.
« Oh ! se dit maître Jean, quelle ardeur ! Il suffit,
Je sais un bon moyen de la mettre à profit :
En tête d'un convoi dès demain je le place,
Vigoureux comme il est, il peut sans grand effort
Tirer autant que trois ; puis l'âge
Finira par calmer cette fougue sauvage. »
Ce qu'il dit, il le fait : tout marche bien d'abord ;
Devant deux limoniers Pégase tire fort,
Et son élan rapide entraîne l'équipage.
Mais bientôt, par instinct tournant toujours les yeux
Vers les libres sentiers des cieux,
Loin des chemins battus il se jette, il s'égare ;
Une égale fureur des deux chevaux s'empare :
N'écoutant plus la voix, ne sentant plus le frein,
Ils franchissent fossés, ravins, à fond de train,
D'une roche escarpée escaladent la cime,

Et s'arrêtent enfin sur le bord d'un abîme.
« Diable ! dit maître Jean, de plus mal en plus mal.
Il faut pourtant dompter ce terrible animal ;
Peut-être à la charrue il sera plus docile :
Le soc, en s'enfonçant dans un sol difficile,
Modérera sa course ou plutôt son essor ;
Risquons donc cette épreuve encor. »
Mais d'abord, pour calmer sa grande véhémence,
Jean condamne Pégase à trois jours d'abstinence ;
Puis, quand à l'état d'ombre il l'a presque réduit,
Il le met sous le joug auprès d'un bœuf énorme.
Risible accouplement, attelage difforme !
Celui que pour voler la nature a produit,
Au pas pesant d'un bœuf on veut qu'il se conforme !
C'en est trop cette fois : le coursier d'Apollon
Tombe enfin de douleur au milieu du sillon ;
Il tourne ses regards vers les champs de lumière,
Et, bravant du brutal les cris et l'aiguillon,
Demeure obstinément couché dans la poussière.
« Hélas ! s'écria Jean, je le prévoyais bien !
Je n'ai fait de ma vie une plus triste emplette,
Ce maudit animal vraiment n'est propre à rien. »

Propre à rien !... Que de gens le disent du poëte !

XVIII. LE PIGEON ET LA GIROUETTE.

Un pigeon sur son toit dit à la girouette :
Le vent te fait mouvoir, mais tu ne le suis pas,

Prête à changer, s'il change : image trop parfaite
Des courtisans et des ingrats.
A cela la dame riposte :
Oui, je tourne à tout vent, mais je garde mon poste.

XIX. L'ENFANT MALADE.

En proie à la fièvre brûlante,
Pauvre enfant, comme il s'affaiblit!
Un ange et sa mère tremblante
Sont assis aux deux bords du lit.

Et, dès que plus calme il sommeille,
Las des souffrances d'un long jour,
Tous deux, penchés vers son oreille,
Bien bas murmurent tour à tour.

LA MÈRE.

Pas de trève au mal qui t'oppresse.
Si jeune et déjà tant souffrir!
Mais reste, enfant, à ma tendresse;
Non, non, tu ne peux pas mourir.

Tu ne peux pas mourir : la terre
Du printemps revêt les couleurs.
Tout est vie, et joie, et lumière;
Et les champs sont couverts de fleurs.

L'ANGE.

La plaine céleste est semée
De fleurs plus brillantes encor :
La tulipe y croît parfumée,
Le lis naît sur un rameau d'or ;

N'écartant qu'à demi son voile,
La rose y montre un sein charmant :
Chaque pétale est une étoile,
Et chaque feuille un diamant.

LA MÈRE.

Veux-tu venir dans le bocage
Entendre les petits oiseaux ?
Ou voir, assis sur le rivage,
Les poissons jouant dans les eaux ?

Dans le bassin de la fontaine
Veux-tu baigner tes petits pieds ?
Mes baisers et ma chaude haleine
Les auront bien vite essuyés.

L'ANGE.

Quel oiseau du bois rivalise
Avec ceux des concerts divins ?
Leur voix céleste s'harmonise
Avec les chants des séraphins.

Sur nos frais tapis d'asphodèle
Plus d'une eau vive aussi jaillit,

Qui, plus transparente et plus belle,
Roule des perles dans son lit.

LA MÈRE.

C'est pour toi que la fleur vermeille
Ouvre son calice embaumé,
Pour toi que butine l'abeille,
Que bondit l'agneau bien-aimé.

Les fleurs du pommier sont tombées,
Et bientôt, enfant, tu pourras
Aux branches par le fruit courbées
Atteindre avec tes petits bras.

L'ANGE.

Ne regrette rien de ce monde,
Séjour du crime et des douleurs;
Le vice, de sa bave immonde,
Y flétrit les fruits et les fleurs.

Loin de ce vil globe de fange,
Viens, des cieux prenons le chemin :
Comme nous tu seras un ange,
Étoile au front, palme à la main.

L'ENFANT, *s'éveillant.*

Non, je reste auprès de ma mère :
Vois, des pleurs roulent dans ses yeux.
Sa douleur serait trop amère,
Si je te suivais dans les cieux.

XX. L'HOMME ET SON OMBRE.

Que fais-tu donc là, maudite ombre,
Spectre sombre,
Laquais maussade et fainéant?
Es-tu, dans ta course obstinée,
Destinée
A me rappeler mon néant?

— Tout beau, mon maître, pas d'injure :
Je te jure
Que tu te fâches sans raison ;
En moi vois plutôt un emblême,
D'où toi-même
Tu peux tirer une leçon :

Quand le soleil t'éclaire en face,
Je m'efface,
Derrière je vais me cacher ;
Mais le jour vient-il par derrière,
En courrière
Devant toi tu me vois marcher.

Qu'ainsi la raison soit ton guide :
Jour splendide,
Qu'elle brille en face pour toi !
Qui lui tourne le dos s'égare,
Perd son phare,
Et ne voit qu'ombre devant soi.

XXI. LES SOUHAITS DE L'ANE.

« Maudit soit le printemps et sa sotte verdure !
Disait l'âne d'un jardinier.
Ne me faut-il pas, tant qu'il dure,
Porter dans mon double panier
De lourds pots de fleurs à la ville ?
Mais enfin j'entrevois un terme à mes douleurs,
Et l'été va me rendre, en desséchant les fleurs,
Une existence plus tranquille. »
L'été vint, amenant un surcroît de travaux :
Aux fleurs ont succédé vingt légumes nouveaux,
Artichauts et radis, asperges et carottes,
Dont sur son dos qui ploie on empile les bottes.
L'âne plus que jamais se trouve malheureux :
La chaleur, les longs jours, les chemins poussiéreux,
Font qu'il soupire après l'automne.
La saison qu'il appelle, arrive ; mais alors
La riche et féconde Pomone
De son urne trop pleine épanche les trésors,
Trésors que maudit seul le baudet qui les porte.
Un peu d'espoir encor pourtant le réconforte.
« L'hiver, se disait-il, est le temps du loisir ;
Ni fruits dans le verger, ni fleurs dans le parterre,
Ni légumes aux champs : ah ! pour moi quel plaisir
Quand je verrai la neige au loin blanchir la terre !
Comme je vais goûter les douceurs du repos ! »
Mais, l'hiver survenant, de la forêt prochaine
On lui fait rapporter échalas et fagots,

On lui fait voiturer le fumier dans la plaine.
« Hélas ! je le vois bien, chaque jour a sa peine,
Se dit en soupirant l'infortuné grison,
Et je ne gagne rien à changer de saison. »

Ne rions pas des vœux du baudet; car les nôtres
Toujours de l'avenir devancent les moments.
Chaque âge a ses plaisirs, chaque âge a ses tourments;
Sachons goûter les uns et supporter les autres.

XXII. LA FERMIÈRE ET LA CORNEILLE.

Le jour paraît; la douce brise
Murmure le long des forêts ;
Jeanne, entre deux paniers assise,
Trottine sur sa jument grise,
Au marché portant des œufs frais.

Chaque être, ô dieu du jour ! te loue ;
L'oiseau chante dans le buisson,
L'abeille autour des fleurs se joue,
La jument hennit et secoue
La perle humide du gazon.

Une cornoille à sa manière
Prend part à ce concert joyeux.
A son cri rauque, la fermière
Tressaille et regarde en arrière,
Cherchant le triste oiseau des yeux.

« Cette voix sinistre, dit-elle,
M'annonce un malheur ! » Et sa main
Ne guide plus la haridelle
Qui, heurtant un caillou, chancelle
Et tombe au milieu du chemin.

Jeanne, œufs, paniers, tout déménage
Et roule sens dessus dessous.
Attribuant tout le dommage
A la corneille, à son ramage,
La dame s'écrie en courroux :

« Maudits soient tes fatals augures,
Toi dont le gosier croassant
Présage accidents, vols, parjures... »
— « Arrêtez ce torrent d'injures,
Bonne femme, dit un passant ;

La jument est vieille, elle butte,
Surveillez-la mieux désormais ;
Tel plus d'un sot, qui doit sa chute
A sa seule imprudence, impute
Ses malheurs à qui n'en peut mais. »

XXIII. LE PÈRE DE FAMILLE ET LE PHILOSOPHE

Sur l'éducation d'un fils,
Unique objet de sa tendresse,

Un père consulta jadis
Un philosophe de la Grèce.
« Mon fils, dit-il, touche à huit ans,
De l'instruire voici le temps.
Je ne puis guère par moi-même
Diriger l'enfant; c'est pourquoi
J'ai recours à vous : quel système
Devrai-je suivre? Indiquez-moi
Ce qu'il lui faut apprendre en somme. »
Le philosophe répartit :
« Il faut qu'il apprenne, petit,
Ce qu'il devra faire étant homme. »

Ce mot seul vaut un gros traité.
Qu'en pense l'Université?

XXIV. LES HIRONDELLES.

« Au souffle humide des vents froids
Les feuilles pleuvent dans les bois,
Partons, partons, disait une jeune hirondelle;
On nous dit qu'au-delà des mers
Le ciel est toujours pur, les arbres toujours verts;
Volons vers cette plage éternellement belle,
Et mettons-nous, mes sœurs, à l'abri des hivers.
— « Fuir au-delà des flots ! arrêtez, téméraires,
Leur criait un moineau, né sous le même toit;
Comment pouvez-vous croire aux contes, aux chimères

De vos radoteuses grand'mères?
Les vents soufflent partout, partout sévit le froid.
Croyez-m'en, cherchez un asile
Dans les granges, dans les greniers,
Et vivez, comme nous, aux dépens des fermiers,
Sans tenter follement une fuite inutile. »
Ce moineau dissertait en orateur habile,
Mais on le laissa dire; et vers de nouveaux cieux
La troupe s'élançant d'un vol audacieux,
Dès l'aurore suivante, au terme du voyage,
De l'Afrique en chantant saluait le rivage.

Quand d'une autre patrie entretenant nos cœurs,
Une divine voix nous soutient, nous console,
Croyons-en sa sainte parole,
Plutôt que les discours des sophistes moqueurs.

XXV. LA CIGALE ET LE HIBOU.

Mon foyer pétille,
La pléiade brille
De vives couleurs;
La bise glacée
Peint sur ma croisée
Feuillages et fleurs.

Comme un vrai poëte,
Aimant la retraite

Et content de peu,
Le grillon qu'éveille
La flamme vermeille,
Chante au coin du feu.

Sa gaîté m'excite,
Son refrain m'invite
A chanter aussi.
Rimons une fable ;
Petit hôte aimable,
Écoute ceci :

Dans le voisinage
D'un riant bocage,
Une de tes sœurs,
Cigale innocente,
De sa voix perçante,
Chantait sous les fleurs.

Un hibou morose,
Qui le jour repose
Et veille la nuit,
Dans la tige creuse
D'une antique yeuse
Avait son réduit.

Or, dès qu'il sommeille,
L'autre le réveille
Par son cri joyeux.
A cette importune
Il garde rancune,
En attendant mieux.

Enfin l'hypocrite
Dit à la petite :
« Que j'aime ta voix !
Philomèle à peine,
Aimable sirène,
T'égale en nos bois.

Mais, sans être vue,
Sous l'herbe touffue
Pourquoi demeurer ?
Viens sur cette cime,
Chanteuse sublime,
Te faire admirer. »

Elle accourt, joyeuse,
Au tronc de l'yeuse
Grimpe avec effort ;
Quand sur la pauvrette
Le traître se jette
Et la met à mort.

Ainsi dans la vie
Trop souvent l'Envie
Écoute nos chants ;
Elle nous caresse,
Tandis qu'elle dresse
Ses piéges méchants.

De ceci, j'espère,
Grillon, mon compère,

Nous ferons profit :
Insecte et poëte,
Aimons la retraite
Que le ciel nous fit.

ÉPILOGUE.

Cinq gerbes !... le glaneur se repose un instant ;
La sixième liée, il s'en ira content.

LIVRE VI

Comme on aime, au retour d'un pénible vogage,
A voir fumer de loin les toits de son village !

PROLOGUE

DU LIVRE VI

A M. FLORIMOND LEVOL.

Ce livre sera le dernier :
Son œuvre la moins imparfaite,
La fleur de son esprit, le dessus du panier,
Voilà ce qu'au public doit offrir le poëte.
Il ne regrette pas ce qu'il laisse au rebut :
Tout arbre et tout écrit gagnent à l'élagage.
Puis qui veut arriver au but,
Fait bien d'alléger son bagage.
Mon but, ou mieux mon vœu, ce serait d'être mis
Au nombre des auteurs amis
Qu'on lit, l'été, sous la charmille,
Et, dans les soirs d'hiver, près de l'âtre, en famille.

Pourquoi non ? L'écrivain qu'on élève à ce rang,
C'est le plus sympathique et non pas le plus grand.
Nous admirons le chêne à la tête géante,
Aux bras forts, aux coudes pliés,
Prêt, comme un bon lutteur, à braver la tourmente.
Mais les petites fleurs qui croissent à ses pieds,
Le thym, le mélilot, l'eufraise, la pervenche,
Le myrtille, la sauge au limbe rétréci,
Le muguet parfumé, la pâquerette blanche,
Dans leur sphère modeste, ont quelque prix aussi :
L'abeille y puise un miel choisi ;
Pour en faire un bouquet, la bergère les cueille ;
Le penseur, dans son livre en plaçant une feuille,
Y marque un de ces jours où, libre de souci,
Devant l'œuvre de Dieu l'âme en paix se recueille.
En deux vers, cher Levol, pour résumer ceci,
Je ne suis point jaloux du chêne au front superbe,
Tout mon désir est d'être une des fleurs de l'herbe.
Toi, poëte, rêvant autrefois d'avenir,
Tu voulais au bonheur arriver par la gloire ;
Mais le temps, ce grand maître, aujourd'hui te fait croire
Qu'on peut sans elle y parvenir.

LIVRE VI

I. L'ABEILLE ET LE MOUCHERON.

A M. ALEXIS ROUSSET,
Fabuliste lyonnais.

L'aube à peine blanchit les cieux ;
Sur les fleurs une abeille vole,
Et, plongeant dans chaque corolle,
Elle y puise un suc précieux.
« Prends garde à toi, sœur téméraire,
Lui dit un prudent moucheron ;
Plus d'une fleur contient, dit-on,
Du poison. — Oh ! je sais extraire
Le miel sans toucher au poison. »

Comme elle, ami, de toutes choses,
— Livres, systèmes, fleurs écloses, —
Sachons ne prendre que le bon.

II. LA FORTUNE ET LE SAGE.

La Fortune, un jour courroucée
Contre son plus cher favori,
Et par un caprice poussée,
D'un sage visita l'abri.

« Ami, lui dit-elle, pardonne,
Trop longtemps je t'ai négligé;
Désormais pour toi j'abandonne
L'ingrat qui fut mon protégé.

Fais trêve au labeur qui t'accable,
La science est un vain trésor;
Vois, de mon urne inépuisable
Pour toi vont couler des flots d'or.

— Je te rends grâces, ô déesse,
Répond le sage, en souriant;
Heureux sans avoir la richesse,
Le serais-je encore en l'ayant?

Ton favori se désespère,
Pitié pour lui; va l'embrasser:
De tes faveurs je n'ai que faire,
Et lui ne saurait s'en passer. »

III. LE BREUVAGE DE L'IMMORTALITÉ.

Un jour à Salomon, le plus puissant des rois,
Un vieux nécromant juif, de science profonde,
Disait : « Fils de David, si tu veux en ce monde
Vivre éternellement, prends cette coupe et bois.
— Puis-je, dit Salomon, au bienfait du breuvage
Faire participer tous ceux que je chéris?
— Non; la coupe est pour toi, pour toi seul. — A ce prix,
Porte ailleurs tes présents, dit le monarque sage.
Quoi! je verrais la mort me ravir tour à tour
Mes enfants, mes amis, mon peuple entier lui-même;
Et moi, je passerais, plus triste chaque jour,
Mon éternelle vie à pleurer ceux que j'aime!
Non, non, comme les miens je préfère mourir.
Je ne vivrais toujours que pour toujours souffrir. »

IV. LE BRAME ET LA BAYADÈRE.

Djamy, la bayadère, épaule et jambe nue,
Au seuil d'un jeune brame un soir alla frapper.
« J'ai froid, j'ai faim, dit-elle, et la nuit est venue,
Ne puis-je partager ta natte et ton souper?
— Je ne ferme jamais ma porte hospitalière,
Et ce que Dieu me donne est aux enfants de Dieu,
Dit le brame. » Aussitôt il rallume son feu

Et fait cuire le riz. Alors la bayadère
Agite ses grelots; et sa danse légère,
Son chant voluptueux, son œil plein de langueur,
De l'enfant de Brama cherche à troubler le cœur.
Mais il reste insensible, et bientôt sur la table
Il sert le riz sans sel, mets fade et détestable.
Djamy le goûte à peine, et, se levant soudain,
Jette sur le jeune homme un regard de dédain :
« Je pars, dit-elle; ailleurs le plaisir me réclame.
Tu ne m'offres qu'un riz insipide, et ton âme
Méconnaît de l'amour le charme universel.
— Va, mais retiens ceci, pauvre enfant, dit le brame :
La femme sans pudeur est comme un mets sans sel. »

V. JUPITER, LA COLOMBE ET LE SERPENT.

De Jupiter on célébrait la fête;
Les animaux se mettaient tous en quête
Pour faire leur offrande au monarque des dieux :
La colombe dans le bocage
Cueille une violette, et, s'envolant aux cieux,
Pieusement en fait hommage
Au dieu qui l'agrée. Un serpent
A son tour s'avance en rampant;
Dans sa gueule il apporte une brillante rose.
Jupiter la repousse; et le serpent surpris
De ce refus demande à connaître la cause,
Le présent de l'oiseau lui semblait moindre chose.

— « Oui, mais son innocence en rehaussait le prix,
Lui répondit le dieu, tandis que ton haleine
Avait souillé la fleur que tu m'offris :
Je regarde au cœur pur bien plus qu'à la main pleine. »

VI. LE CHASSEUR ET LE CHIEN.

Longtemps fameux par son audace,
Fox, qui commençait à vieillir,
Sentait ses forces défaillir.
Un jour, triste et la tête basse,
Il suivait son maître à la chasse,
Quand soudain du fond d'un hallier
Sort un énorme sanglier.
L'ardeur du vieux chien se réveille ;
Sur le monstre il fond hardiment,
Et le saisit par une oreille ;
Mais ce fut l'effort d'un moment :
Ses dents le trahissent ; il lâche
Le sanglier qui disparaît ;
Et le chasseur, dans son regret,
Bat le chien qu'il traite de lâche.
« Lâche ! non ; tu me juges mal,
Lui répond le pauvre animal ;
Ne vois-tu pas que la vieillesse
Glace mes membres engourdis !
Ah ! n'accuse pas ma faiblesse,
Rappelle-toi plutôt ce que je fus jadis. »

VII. LE PAON ET LE CORBEAU.

Sous riche plume orgueil habite :
Un paon, stupide autant que beau,
Un jour, à voler au plus vite
Osa défier le corbeau.

Déployant son aile puissante,
Le corbeau soudain prend son vol ;
Mais du paon la masse pesante
Peut à peine quitter le sol.

Reconnaissant donc, plein de rage,
Le tort qu'il eut de parier,
Le sot a recours à l'outrage,
Et de loin se met à crier :

« Pour te voir, ma foi, je m'arrête ;
Quel triste oiseau tu fais, mon cher !
Si c'est là ton habit de fête,
Il n'a pas dû te coûter cher.

Lâche brigand, voleur sans âme,
Qui de cadavres te repais,
Tu fais bien de t'enfuir... infâme,
Rentre au bois et me laisse en paix !

— A quel propos ce vain ramage,
Dit le corbeau ? Tu sais fort bien

Que ni mes goûts, ni mon plumage,
A ton défi ne changent rien.

Voici le but : d'une aile agile
Il faut l'atteindre, oiseau moqueur;
M'injurier t'est plus facile,
Mais c'est me proclamer vainqueur. »

Il est, je crois, plus d'un bipède
A qui ceci conviendrait fort :
Appeler l'injure à son aide,
C'est reconnaître qu'on a tort.

VIII. LE FOU ET SA PLANTE.

Un pauvre fou, raconte un sage de la Chine,
Cultivait un aster en pot.
Désireux de le voir croître et fleurir plus tôt
Il en soulevait la racine,
La tirant de terre à moitié.
Qu'arriva-t-il? On le devine :
La plante, en peu de jours, avait séché sur pied.

Du portrait de ce fou tel qui rira peut-être,
En y regardant mieux, pourrait s'y reconnaître.
C'est en France surtout que, pressés de jouir,
Nous semblons tous frappés d'un semblable vertige.
Pas tant de hâte, amis! Laissons grandir la tige,

Laissons la fleur s'épanouir;
Le secret de la vie heureuse
N'est pas dans cette ardeur haletante et fiévreuse :
L'homme sage, ami du repos,
Dans le temps ayant confiance,
Sur l'arbre de la patience
Cueille, dans la saison, des fruits mûrs à propos.

IX. LES TÉMOINS DU POËTE IBYCUS.

Aux paisibles combats de la lyre et des vers
Corinthe a convoqué les peuples de la Grèce;
Et déjà dans ses murs, qui dominent deux mers,
La foule est accourue, et s'agite, et se presse.
Seul, à pied, s'appuyant sur un léger bâton,
Par un sentier désert, vers l'isthme s'achemine
Ibycus, cher au dieu qui terrassa Python.
Aux premiers feux du jour dont le ciel s'illumine,
Déjà l'Acrocorinthe à ses yeux se dessine.
Il marche allégrement, — tout poëte est piéton, —
Et fredonne des vers, quand soudain, dans les nues,
Il entend les clameurs d'une troupe de grues
Qui, de nos longs hivers redoutant le courroux,
Vont jusqu'aux bords du Nil chercher un ciel plus doux.
« Salut, dit Ibycus, salut, troupe légère!
Pour moi votre rencontre est d'un présage heureux.
Nos destins sont pareils : poëte aventureux,
Je cherche, comme vous, une terre étrangère.

Puissé-je y rencontrer un toit hospitalier,
Et retourner vainqueur à mon humble foyer! »
Tandis qu'il se complaît en ce rêve de gloire,
Deux brigands tout à coup lui barrent le chemin.
Peut-il leur résister, lui dont la faible main
N'a jamais su porter que la lyre d'ivoire?
Il appelle au secours, nul sauveur n'apparaît;
Il invoque les dieux, et la foudre se tait.
Seulement un long cri de la phalange ailée
Répond, du haut des airs, à sa voix désolée.
« Oiseaux, c'est Ibycus qui vous prend à témoin,
Dit-il; puisque nul autre ici ne peut l'entendre,
D'accuser ces cruels il vous laisse le soin. »
Il dit, et sous leurs coups tombe sans se défendre.
Son corps, que dans les bois les brigands laissent nu,
Transporté dans Corinthe, est bientôt reconnu.
La foule est consternée, et pleure le poëte.
Mais l'instant est venu de commencer la fête.
A flots tumultueux, vingt peuples différents
Des gradins du théâtre inondent les trois rangs;
Le bruit confus des voix ressemble à la tempête.
Leurs lyres à la main, bientôt les concurrents
Paraissent, on se tait; quand des milliers de grues
Obscurcissent le jour, en traversant les nues.
Et soudain une voix : « Regarde, ami Lycus,
Voici venir là-haut les témoins d'Ibycus. »
Une autre voix répond par un éclat de rire.
Ibycus!... A ce nom tous les cœurs sont émus.
Ce poëte qu'un crime affreux... Mais que veut dire
Cet étrange propos?... Ce rire?... Et quel rapport
Entre l'homme dont tous voudraient venger la mort,

Et les bandes d'oiseaux qu'au ciel on voit paraître?
Et le même soupçon dans tous les cœurs pénètre;
Un même cri, formé de mille cris confus,
S'élève : « Saisissez le traître et son complice,
C'est quelque dieu vengeur qui les pousse au supplice. »
Vainement dans la foule ils se sont confondus,
Leur pâleur les trahit... leur trouble... On les arrête,
Devant le magistrat on les traîne éperdus;
Ils confessent leur crime, et justice en est faite.

X. MOT DE LOKMAN.

Un financier d'Alep, connu par ses bassesses,
Demandait à Lokman, sage entre les humains :
« Qui t'a donc inspiré le mépris des richesses?
— C'est de les voir entre tes mains. »

XI. LE FRELON.

Qu'il fasse une ode, au nom du ciel!
Disait un poëte lyrique,
En parlant d'un fameux critique
Qui trempait ses traits dans du fiel.
— Eh! mon ami, le frelon pique,
Mais ne sait pas faire le miel.

XII. LE LIS ET LA VIGNE.

« De ton bois tortu, fendillé,
Qui te donne l'aspect d'un gueux déguenillé,
Ta fleur chétive est vraiment digne. »
Ainsi le lis superbe insultait à la vigne.
L'humble cep lui répond : « Oui, tout manque à ma fleur,
Forme, parfum, grâce, couleur ;
Je le sais, mais je m'en console :
Bientôt, quand les débris de ta riche corolle
Seront tombés, jouet des vents capricieux,
Du soleil dans mes grains les flammes recelées
En feront fermenter les sucs délicieux,
Et le vin jaillira de mes grappes foulées,
Pour réjouir le cœur des hommes et des dieux. »

XIII. NI TROP HAUT, NI TROP BAS.

« Sur ce chêne il faut que je ponde,
Disait un merle ; amis, voyez,
Nul abri n'est plus sûr au monde. »
Il niche, il pond. L'orage gronde,
L'arbre et le nid sont foudroyés.

Dans des broussailles près de terre
Bientôt le nid fut reconstruit.

Mais, hélas ! il ne dura guère :
Les vermisseaux lui font la guerre,
Et l'humidité le détruit.

L'an d'après, l'oiseau rendu sage
Le place, à moyenne hauteur,
Dans un buisson du voisinage.
Dieu bénit le petit ménage,
Qui connut enfin le bonheur.

Heureux cent fois celui qui t'aime,
O douce médiocrité !
Aux orages du rang suprême
Il échappe, et sait fuir de même
Les rigueurs de la pauvreté.

XIV. LE RUISSEAU ET LE FLEUVE.

Quand le plus petit des ruisseaux,
Babillard plein de turbulence,
Jase avec les cailloux, les herbes, les roseaux,
C'est lentement, c'est en silence,
Que le fleuve à la mer roule ses grandes eaux.

XV. LE SANGLIER ET LE RENARD.

Le jour naissait : la teinte rose
De ses premiers rayons reflétés mille fois
Faisait étinceler, à la rive des bois,
Les perles que la nuit sur les feuilles dépose.
Déjà debout, un sanglier
Contre un chêne noueux aiguisait ses défenses.
« Voisin, dit un renard, sortant de son terrier,
As-tu reçu quelques offenses
Qu'aujourd'hui tu veuilles venger?
Ou crains-tu ce matin quelque pressant danger?
Mais au loin la forêt est encore endormie :
Je n'entends ni des cors le tapage infernal,
Ni les longs aboîments de la meute ennemie;
L'oiseau prélude en paix à son chant matinal;
Tout semble nous promettre un jour exempt d'alarmes,
Apprends-moi donc pourquoi tu prépares tes armes?
— Pourquoi! serait-il temps de les mettre en état,
Quand la meute est près de m'atteindre?
Non, non; c'est quand rien n'est à craindre
Que je me dispose au combat;
Jamais au dépourvu je ne me laisse prendre :
Viennent messieurs les chiens, je saurai me défendre. »

XVI. LES DEUX LAPINS.

La bise siffle à ma fenêtre,
Il est nuit, d'un bon feu de hêtre

Mes pénates sont égayés;
Dans mon fauteuil je me prélasse,
Au foyer mon chien prend sa place,
Et se couche en rond à mes pieds.

Voici papier, plume, écritoire;
J'entends chanter dans la bouilloire
L'eau que le thé va parfumer...
Qu'on est bien dans ma solitude!
L'heure de loisir et d'étude
Invite ma muse à rimer.

Rimons donc : — Fumant, hors d'haleine,
Un pauvre lapin dans la plaine
Fuyait, par deux chiens poursuivi;
Un camarade à sa rencontre,
A deux pas d'un terrier, se montre
Et lui dit : « Pourquoi fuir ainsi?

— Pourquoi je fuis? hélas! regarde :
Deux lévriers, dont Dieu te garde,
Me suivent depuis le grand bois.
— Deux lévriers!... la peur t'abuse;
Mais le péril est ton excuse :
Ce sont deux bassets que je vois.

— Eux bassets! Eh! comme mon père!...
Je les ai vus de près, j'espère,
Et ce ne sont pas les premiers.
— Frère, ton peu d'esprit m'étonne;

Mais, grâce à Dieu, ma vue est bonne,
Et bassets sont les deux limiers.

— Non, lévriers. — Bassets, te dis-je. »
Entre nos gens ce beau litige
Par malheur dura trop longtemps :
Les chiens n'ont pas perdu la piste,
Et, survenant à l'improviste,
Étranglent les deux contestants.

Sitôt qu'un danger nous menace,
Que tout dissentiment s'efface,
Agissons, ne disputons pas :
Quand Brennus était à ses portes,
Rome armait toutes ses cohortes,
Et faisait trève aux vains débats.

XVII. LA PIE ET LA COLOMBE.

Apprends-moi ce qui te chagrine,
Disait Margot la pie, un jour,
A la colombe sa voisine.
Les tendres fruits de ton amour
Grandissent en paix sous ton aile,
Ton ramier t'aime, il est fidèle,
Pourquoi gémir et soupirer?
— Ah ! j'en ai bien sujet, dit-elle :
Un milan vient de dévorer
Ma pauvre sœur la tourterelle.

Que vont devenir ses petits
Dont le cri plaintif me déchire?
Encor si j'y pouvais suffire,
J'alimenterais les deux nids;
Mais j'aurais besoin d'être aidée.
Si tu voulais... — Moi, quelle idée!
En fait de peines, de soucis,
Nous avons bien assez des nôtres;
Et se tourmenter pour les autres,
C'est trop vraiment. Chacun pour soi:
Voilà ma devise et ma loi.
— Loi barbare, loi meurtrière!
Dit la colombe avec effroi:
Il vaut mieux gémir comme moi
Que d'être heureuse à ta manière.

XVIII. LE ROSSIGNOL ET LE HIBOU.

Le jour s'éteint, déjà l'abeille
A regagné son pavillon,
La caille dort dans le sillon,
Sur la branche l'oiseau sommeille;

Au logis la chèvre, en bêlant,
Rapporte sa mamelle pleine,
Les bœufs lassés quittent la plaine,
Ramenant le soc d'un pas lent.

Amant de l'ombre et du mystère,
Un rossignol commence alors
A réveiller par ses accords
Les échos du bois solitaire.

Or, voici qu'un vilain hibou,
Sortant du tronc pourri d'un chêne,
Vint lui dire : « Tu perds ta peine;
Chanter, quand tout dort ! Es-tu fou ?

A ta complainte poétique
Fais trève, ô mon pauvre chanteur :
Tu n'as que moi pour auditeur,
Et je n'aime pas la musique. »

Mais du Pindare ailé des bois
L'accent devint plus vif encore;
Il modula jusqu'à l'aurore
Les sons enchanteurs de sa voix.

Il n'en fallait pas moins, je pense,
Pour prouver au hibou moqueur
Que l'art, douce extase du cœur,
Porte avec lui sa récompense.

XIX. LE CHATIMENT.

Un milan par un villageois
Fut pris; par quel moyen? n'importe.

Et quatre clous sur une porte,
Tout vivant, l'attachent en croix.
« Meurs, brigand, meurs, criait en foule
Tout ce qui glousse ou qui roucoule,
Dindons et ramiers triomphants.
— Qu'il meure ! oui, disait une poule,
Mais qui me rendra mes enfants? »

La loi doit s'efforcer de prévenir le crime :
Punir ne guérit pas les maux de la victime.

XX. SADI ET LE MENDIANT.

A pied et sans chaussure, on conte que Sadi,
Moraliste célèbre et maître en poésie,
Dans un chemin pierreux, à l'heure de midi,
Voyageait un jour en Asie.
Philosophe et poëte, il faisait deux métiers
Qui mènent rarement un homme à la richesse :
Sadi, dont en tous lieux on vantait la sagesse,
Et dont les vers comptaient des lecteurs par milliers,
N'avait pas le moyen d'acheter des souliers.
Il entre enfin dans une ville ;
Les ronces, les cailloux, et les sables brûlants,
Ont déchiré ses pieds douloureux et sanglants,
Mais, hélas ! sans argent où trouver un asile?
Sadi contre le ciel murmure dans son cœur,
Et du sort qui l'accable accuse la rigueur.

Un temple se présente, et sous le péristyle
Un pauvre mendiant qui n'avait pas de pieds,
S'offre à ses yeux; d'horreur il demeure immobile :
Ses propres maux sont oubliés;
Il ne murmure plus contre la Providence,
Il reconnaît son imprudence,
Et près du malheureux, dont il serre la main,
Il s'agenouille, il prie... et reprend son chemin.

En voulant trop prouver, me dira-t-on peut-être,
Cet exemple ne prouve rien.
Je suis prêt à le reconnaître :
Un malheur plus grand que le sien
Pour un instant avait pu faire
Que le pauvre Sadi sentît moins sa misère,
Sans qu'il en résultât que son mal fût un bien.
A part ceci, l'aspect d'un malheur véritable
D'un mal imaginaire est propre à nous guérir,
Propre encore à nous aguerrir
Aux coups d'un destin supportable.
Que de gens en effet seraient moins malheureux,
S'ils regardaient au-dessous d'eux !

XXI. A QUOI SERT LA PHILOSOPHIE.

MOT DE DESCARTE. — MOT DE LEIBNITZ.

Quand Descarte eut trouvé, dans son puissant cerveau,
A la philosophie un fondement nouveau,

Les savants et les fanatiques,
Suspendant tout à coup leurs disputes antiques,
S'unirent pour l'injurier.
Ses amis le poussaient à se justifier,
Mais il répondit en vrai sage :
« Quand je suis offensé, je tâche d'élever
Mon âme si haut que l'outrage
Jusqu'à moi ne puisse arriver. »

Leibnitz exprime en d'autres mots
A peu près la même pensée.
Sa grande âme écoutait, sans en être offensée,
Les clameurs des pédants, les sarcasmes des sots.
Il dit un jour à ce propos :
« La vérité, soleil que voilent des nuées,
Ne peut également luire à tous les esprits ;
Le sage se résigne : insensible au mépris,
Il traverse la vie au milieu des huées. »

XXII. LES OISEAUX ET LE PIÉGE.

Dans nos champs que l'hiver assiége
Partout la neige,
Plus de grains, plus de vermisseaux ;
Aux buissons le givre étincelle,
Il vente, il gèle ;
Que je plains les petits oiseaux !

C'est le temps où l'homme barbare
Contre eux prépare
Ses reginglettes et ses rêts;
Il semble que la froide bise
Pas ne suffise
A faire périr ces pauvrets.

De place en place, dans la plaine,
Volait à peine
Un d'eux affamé, morfondu;
Tout à coup au seuil d'une grange,
Bonheur étrange!
Il a vu du blé répandu.

« Qnel secours, dit-il, Dieu m'envoie! »
Et, plein de joie,
Il s'approche, il voltige autour;
A s'abattre au seuil il s'apprête,
Puis il s'arrête,
Confiant, craintif, tour à tour.

Enfin brusquement il s'envole,
Et se console
En se disant : « C'était trop beau :
Ce grain cache un piége perfide,
Où, plus avide,
J'aurais pu trouver mon tombeau. »

Sur la pâture mensongère,
A la légère

Se jettent d'autres affamés.
Sur eux le filet se referme,
Et dans la ferme
Dès le soir même ils sont plumés.

Ainsi, dans ce temps d'industrie,
La fourberie
Nous tend ses lacs de toute part.
Des badauds la foule au plus vite
S'y précipite ;
L'homme prudent reste à l'écart.

Plus à ses yeux, pour le séduire,
Elle fait luire
L'or, appât magique et trompeur,
Plus il se tient en défiance,
Moins il s'avance :
« C'est trop beau, dit-il, et j'ai peur. »

XXIII. LES RUINES.

J'errais, d'un pas triste et rêveur,
A travers les débris d'un ancien monastère,
Que renversa le peuple aux jours de sa fureur.
La désolation de ce lieu solitaire,
Ces arceaux écroulés, ces chapiteaux épars,

Cet autel entr'ouvert, refuge des lézards,
Ces murs portant encor la trace de la flamme,
D'amertume et de deuil avaient rempli mon âme.
Quand, au détour d'un mur qui bornait mes regards,
J'aperçois une jeune femme
Assise sur un banc de pierre ; elle chantait
Un air simple et touchant que le vent m'apportait.
Et, frais comme un bouton de rose,
Joyeux comme un matin de mai,
Près d'elle un bel enfant, à l'œil vif, animé,
Tantôt joue, et tantôt à ses pieds se repose.
Puis il s'en va cueillir, dans ces sauvages lieux,
Des bouquets d'origan, de sauge, de pervenche,
De digitale pourpre et d'aspérule blanche,
Qu'il apporte à sa mère avec des cris joyeux,
Et que paye un baiser sur son front gracieux.
« Nature, m'écriai-je, ô Nature féconde,
Ainsi sur la face du monde,
— Cercle mystérieux que mesurent tes pas, —
Tout naît, mais pour mourir; tout meurt, mais pour renaître.
Présidant à ces lois du néant et de l'être,
Toi seule ne les subis pas :
Toi seule, toujours jeune et toujours agissante,
Tu reproduis sans fin ce que détruit le Temps. »

Assis sur ces débris, je méditai longtemps,
Et je bénis le Dieu dont la main bienfaisante,
Sur ce globe en proie aux douleurs,
Sème éternellement des femmes et des fleurs.

XXIV. LE RUISSEAU SANS NOM.

Là-bas, au pied de la colline,
Dans les prés un ruisseau jaillit,
Dont l'onde fraîche et cristalline
Les féconde et les embellit.

Sous les saules de son rivage
On voit voltiger mille oiseaux,
Qui, soir et matin, du bocage
Viennent se baigner dans ses eaux.

Les bœufs lassés, quittant la plaine,
S'y désaltèrent en chemin ;
La brebis y lave sa laine,
Et le pâtre y boit dans sa main.

Tout près du bord, troupe légère,
Frétillent les petits poissons ;
La cane y nage, heureuse mère,
Au milieu de ses nourrissons.

Là son onde, qui s'emprisonne,
Coule dans un vaste lavoir,
Où le bruit des caquets résonne
Plus haut que le bruit du battoir.

Il anime ici, dans sa course,
Le joyeux tic-tac d'un moulin ;

Puis, à mille pas de sa source,
Dans le fleuve il se perd enfin.

Mais quelqu'un me dira peut-être :
« Ce ruisseau qui, dans son trajet,
A tous porte vie et bien-être,
Quel est son nom? — Nul ne le sait.

C'est la douce image d'un sage
Qui, par son cœur seul inspiré,
Sème le bien sur son passage,
Et dont le nom reste ignoré. »

XXV. ÈVE ET LA CHENILLE.

Quand l'épouse d'Adam, par le serpent trompée,
De l'arbre défendu cueillit le fruit mortel,
Et que du Chérubin la flamboyante épée
Chassa du paradis le couple criminel,
Se tenant par la main, dans leur douleur profonde,
Ils marchaient en silence, et s'emparaient du monde.
Pour la première fois le père des humains
De sa sueur trempa la terre,
Et, retournant le sol à regret tributaire,
Il dut sa subsistance au travail de ses mains.
Ève, à de moindres soins livrée,
Tentait d'apprivoiser de jeunes animaux,
Cueillait la mûre noire ou la figue dorée,

Des arbres trop chargés étayait les rameaux,
Où conduisait la source à la plante altérée.
De rosiers enlacés ses mains avaient formé
Au-devant de sa grotte un berceau parfumé.
Et souvent, au lever de la riante aurore,
Elle avait observé sur leurs tiges en fleurs
Une chenille, au corps peint de vives couleurs,
Qui, joyeuse, rongeait les boutons près d'éclore.
Mais un jour du berceau, vers l'heure de midi,
Ève, avec son époux, gagnant le frais asile,
Dans un réseau soyeux vit l'insecte immobile.
Surprise, elle le prend; il est froid, engourdi.
Sa forme première est changée :
Une coque noirâtre, écailleuse, allongée,
Enveloppe son corps insensible et roidi.
La compagne d'Adam s'épouvante et s'écrie :
« Qu'est ceci, cher époux? serait-ce point la mort?
Ce petit animal, sur la branche fleurie,
Des feuilles ce matin rongeait gaîment le bord,
Et le voilà glacé!... C'est la mort, c'est la mort!
O péché, que de maux tu traînes à ta suite!
Par les enfants de l'homme être à jamais maudite,
N'était-ce point assez, Seigneur? Et fallait-il
Punir aussi de mort, à cause de mon crime,
Tous ces bons animaux, nos compagnons d'exil?
Pauvre chenille, ô toi, ma première victime,
Je veux te conserver : ta vue à chaque instant
Viendra me rappeler le sort qui nous attend. »
A ces mots dans sa grotte elle rentre, et dépose
L'insecte transformé, sur des feuilles de rose;
Et son œil, chaque fois qu'elle entre ou qu'elle sort,

Contemple avec effroi ce témoin de la mort.
Mais voilà qu'un matin, ô surprise ! ô merveille !
L'insecte inanimé tout à coup se réveille :
De la coque, linceul impur,
Un papillon, brillant d'or, de nacre et d'azur,
Lentement se dégage, et dans les airs s'élance.
Sur les roses il se balance,
Il y puise, un moment, la rosée et le miel ;
Puis, bientôt dégoûté de ces fleurs périssables,
Il dirige son vol vers les plaines du ciel,
Et franchit de l'Éden les murs infranchissables.
Ève le suit des yeux et dit : « O mon époux,
J'en crois la sainte voix qui dans mon cœur résonne,
Le Dieu qui nous punit, c'est le Dieu qui pardonne.
S'il nous chassa d'Éden, dans son juste courroux,
Tout espoir d'y rentrer n'est pas perdu pour nous :
Quand l'ange de la mort, fermant notre paupière,
De l'instant solennel viendra nous avertir,
Quittant d'un corps souillé la dépouille grossière,
Sur les ailes du repentir
Nous remonterons purs au séjour de lumière. »

ÉPILOGUE

Sans doute il vous souvient, lecteur, de ce bien-être
Qu'en voyageant à pied, l'on goûte quelquefois,
Par un temps lourd d'automne, aux approches d'un bois,
Quand un air frais et vif tout à coup vous pénètre.

On ne sent plus alors le besoin de repos,
Le pas est plus léger, l'esprit est plus dispos,
On respire à son aise, on est heureux de vivre.
Même effet se produit, quand on lit un bon livre :
Des pages que l'on tourne, il monte par moment
Comme un souffle imprégné de la senteur des chênes,
Souffle pur qui, bien loin chassant ennuis et peines,
Rend le front plus serein et le cœur plus aimant.
Que je serais heureux si j'avais su produire
En vous, ami lecteur, en vous, lectrice aussi,
Vous dont la sympathie est mon plus cher souci,
La saine impression que je viens de décrire;
Si j'avais su, non pas dans vos âmes graver,
— Car ils y sont tracés par un burin suprême, —
Mais en vous seulement réveiller, raviver
Le sentiment si doux qui fait que l'on s'entr'aime,
L'amour de ce bonheur que l'on porte en soi-même,
L'espérance en la vie au-delà du tombeau,
La passion du bien, la passion du beau,
Puis une autre vertu, trop rare dans l'usage,
La modération, ce bon esprit du sage
Qui croit que la partie est préférable au tout,
Et que pour le bonheur peu vaut mieux que beaucoup.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

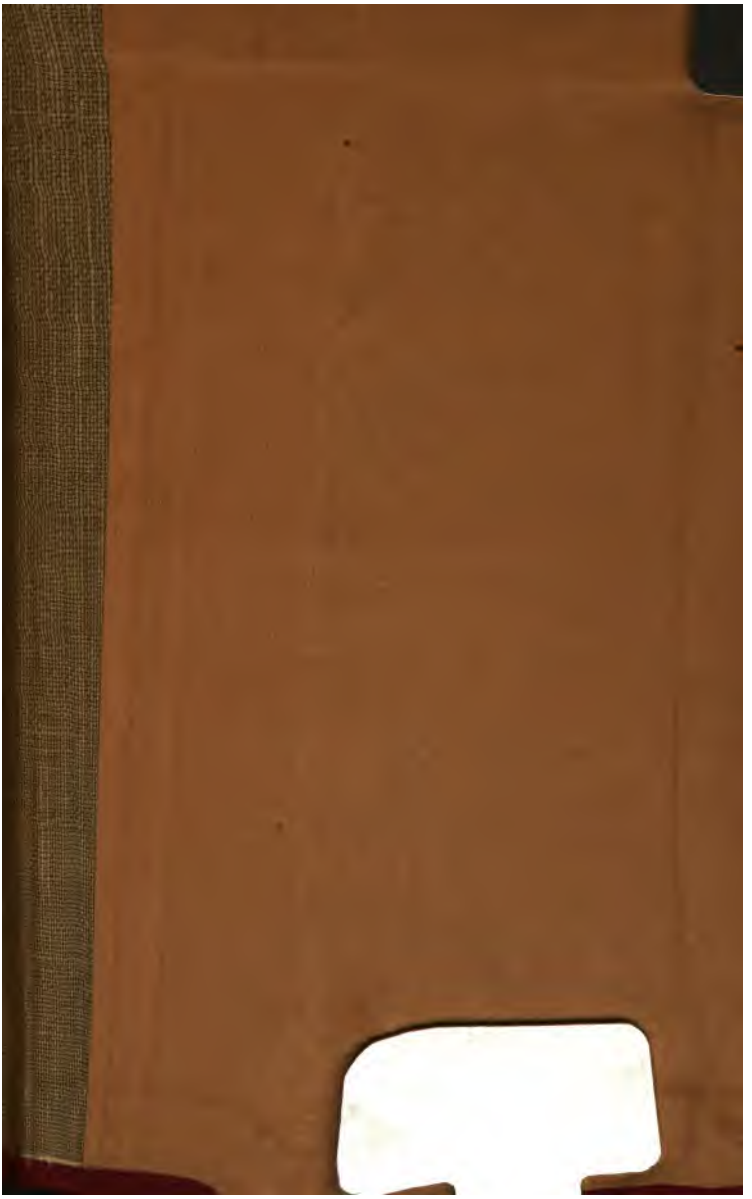
Avertissement. — Toutes les fables contenues dans ce recueil ne sont pas de l'invention de l'auteur : il a fait plus d'un emprunt à Ésope, à Phèdre, à Lessing, à Yriarte et à quelques autres fabulistes ; et il a traduit ou imité plusieurs pièces de Schiller et de Goethe.

L'Abeille et le Moucheron 185
L'Agneau nourri par une Chèvre. 33
L'Alchimiste 161
L'Ami des Bêtes 35
Anacharsis et Myson. 10
Anacréon 107
L'Ane et le Bœuf. 89
L'Ane et ses trois Maîtres 164
L'Ane qui veut passer pour un cheval 157
L'Anneau de Polycrate. 149
L'Apprenti sorcier 137
A quoi sert la Philosophie. 207
L'Arbre feuillu. 2
L'Arbre et le Vent 3
Les Arbres. 126
Aristote et le mauvais plaisant 158
L'Art d'être heureux. 91
Le Balai. 121
La Biche et son Faon. 160
Le Bœuf et le Cerf. 63
Le Bouquet 159
La Bouteille vide. 154
Le Brame et la Bayadère 187

Le Breuvage d'immortalité 187
Le But 88
La Caravane 92
Le Chantre de cathédrale au village. 129
Les Charlatans 115
Le Chasseur et le Chien 189
Le Châtiment 199
Les deux Chats et le Singe 66
Le Chêne. 123
Le Chêne renversé. 51
Le Cheval et l'Ane. 99
Le Cheval et le Chameau. 19
Le Cheval de louage. 68
Le Cheval de l'Arabe 11
Les Chèvres et Jupiter 16
Le Chien favori 21
Les Chiens en laisse. 128
Le Choix d'un gouverneur 59
La Cigale et le Hibou 177
Les deux Coqs et le Chien 163
Le Coq et le Paon 7
Le Corbeau 156
Le Corbeau et la Cruche 49
Les Corbeaux. 122
La Corneille 87
Le Cygne 154
Le Déclin de la vie 147
Les deux Manières 165
Dire et faire 57
L'écureuil en cage 76
L'Enfant du Souci 162
L'Enfant malade 169
L'Épi stérile 25
Ève et la Chenille 209
Le Fermier et le Moineau 95
La Fermière et la Corneille 174
La Fermière et son Fils 27
La Fortune et le Poëte 118
La Fortune et le Sage 186
Le Fou et sa plante 191
Les Fourmis et Jupiter 82
Le Frelon 194
Les deux Frères 64
Les Furies 22
Le Gant 135
La Girafe et l'Éléphant 43
Les grands Mots. 124
La Grenouille et le Lion 47

L'Habit d'Arlequin 139
La Haie 114
Le Hibou 48
Les Hirondelles 176
L'Homme et son Ombre 172
L'homme mordu par un chien 28
La jeune Fille et le Pigeon 8
La jeune Fille et la Rose. 88
L'Ibis et le Corbeau 99
Jupiter et Apollon 56
Jupiter, la Colombe et le Serpent 188
Justice égale 120
Le Laboureur 47
La Laie et la Lionne 114
Les deux Lapins. 197
Le Lion et le petit Chien 85
Le Lion et les trois Taureaux 83
Le Lis et la Vigne 195
Le Loir et le Hérisson 81
Les Loups et les Chiens 100
Le Mérite et l'Intrigue 45
Mot de Confucius 31
Mot de Lockman 194
Mot de Platon. 53
Mot de Socrate 85
Les Mouches 96
Le Moucheron et le Taureau 12
Ni trop haut, ni trop bas 193
Les Nids d'hirondelle 135
L'Oie et le Coq 7
Les Oiseaux et le piége 204
L'Ours et les Abeilles. 61
Le Paon et le Corbeau 190
Le Paon et la Grue 78
Le Papillon et l'Abeille 91
Le Partage de la terre 127
Les deux Passants et le Chien 124
Le Pauvre et son Chien. 52
Les Pêcheurs 134
Pégase sous le joug 166
Le Père de famille et le Philosophe 175
Le Philosophe et l'Oiseau 29
La Pie et la Colombe. 199
La Pie qui veut imiter la Perdrix 52
La Pie et le Rat 75
Le Pigeon et la Girouette 168
Le Pilote 153
Le Pinson et la Brebis 25

La Plume de Paon 166
Le Pommier sauvage et le Hêtre 55
Les Prétendants 83
La Prière 58
Prométhée et le Satyre 111
Le Rat des champs et le Rat de ville. 45
La Recherche de la Vérité 142
Le Réformateur 53
Le Renard et le Serpent 60
Le Roi et le Mendiant 98
Le Rossignol et le Hibou 198
Le Rossignol et l'Hirondelle 101
Le Rouge-Gorge 14
Les Ruines. 206
Le Ruisseau 119
Le Ruisseau et le Fleuve 196
Le Ruisseau sans nom 208
Sadi et le Mendiant 202
Le Sanglier et le Renard 197
La Sauge et le Thé 13
Le Savetier devenu médecin 131
Simonide et Thémistocle 94
Les Souhaits de l'Ane 173
Les deux Tasses 10
Les Témoins du poète Ibycus 192
Timour et la Fourmi. 141
Le Trésor 65
Le Troubadour 132
La Trouvaille 32
Ulysse 30
La Vache mal gardée. 79
Le Ver à soie et l'Araignée. 67
La Vipère et l'Abeille 26
Le Voyageur et les Cigales. 155

FIN DE LA TABLE.

Meulan, imp. de A. Masson.